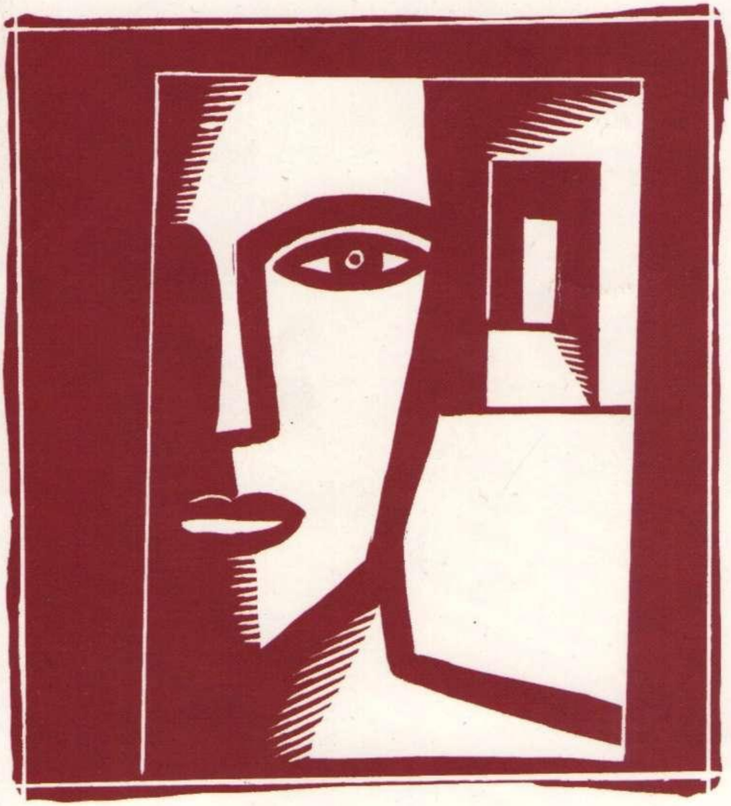
POINTS

TAHAR
DJAOUT

# LES VIGILES



LES VIGILES

« Vous venez perturber notre paysage familier d'hommes qui quêtent des pensions de guerre, des fonds de commerce, des licences de taxi, des lots de terrain, des matériaux de construction ; qui usent toute leur énergie à traquer des produits introuvables comme le beurre, les ananas, les légumes secs ou les pneus. Comment voulez-vous, je vous le demande, que je classe votre invention dans cet univers œsophagique?... »

Dans une paisible localité de la banlieue d'Alger, un jeune professeur, bricoleur à ses heures, invente une machine. D'inextricables difficultés surgissent lorsqu'il décide de la faire breveter. Jugé suspect, voire dangereux, l'inventeur devient l'objet des tracas les plus éprouvants. Jusqu'au jour où l'on reconnaît en haut lieu l'utilité de la machine... Pour endosser l'erreur commise, il faudra bien trouver un bouc émissaire.

Un roman corrosif sur la société algérienne d'aujourd'hui, mais sans anathème, ni violence. Le livre d'un juste.

*Tahar Djaout est né en 1954. Après des études de mathématiques, il est devenu journaliste en 1976. Il est l'auteur de nombreux poèmes et romans, dont* Les Chercheurs d'os — *prix 1984 de la Fondation DelDuca.*

*Fondateur en janvier 1993 du magazine* Ruptures, *il a été assassiné à Alger en juin de la même année.*

**DU MÊME AUTEUR**

Solstice barbelé
***poèmes***
***Naamam, 1975***

L'Arche à vau-l'eau
***poèmes***
***Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1978***

Les Rets de l'oiseleur
***nouvelles***
***SNED (Alger), 1983***

Le Chercheur d'os
***prix de la Fondation del Duca***
***Seuil, 1984***
***et «Points», n°P824***

L'Invention du désert
***roman***
***Seuil, 1987***

L'Exproprié
***roman***
***François Majault, 1991***

Le Dernier Été de la raison
***roman***
***Seuil, 1999***

Tahar Djaout

# LES VIGILES

ROMAN

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 2-02-026195-2
(ISBN 2-02-012766-0, *Ier* publication)

© Éditions du Seuil, mars 1991

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Première partie

Cela fait des années que le vieux Menouar Ziada est dédaigné par les messagers de Morphée. Souvent, il rêve de glisser dans le sommeil, de dégringoler les marches qui conduisent vers le monde souterrain où la conscience se dissout. C'est un état de bienfaisante hébétude où il s'imagine arranger des draps, vérifier le moelleux des oreillers, écouter décroître les bruits qui pourraient altérer un sommeil paradisiaque. Mais cela ne dure pas. Le vieux remonte à la surface des choses. Il demeure un instant déconfit face à la dure réalité, puis son corps commence à trembler. Il est sûr que la cafetière toujours à portée de la main et dont il use jusqu'à une heure tardive n'y est pour rien. Le tremblement nerveux vient de beaucoup plus loin dans le corps et la mémoire.

Le vieux a pourtant vécu deux décennies dans la peau d'un être privilégié. Sa chance était d'avoir choisi le bon camp, le « camp des justes et des infaillibles » comme il dit, durant cette période san-

glante qui allait déterminer le destin du pays. La souveraineté nationale acquise, il aurait pu bénéficier, à l'instar de ceux de son camp, d'un confort et de biens qu'il n'aurait jamais osé imaginer : appartement, local de commerce, passe-droits et dérogations renouvelables à périodes fixes. Il avait néanmoins eu un logement et une pension substantielle. Il en avait joui, la conscience nette, sans se poser de questions, même si parfois la nuit un obscur remords le tenaillait : il lui paraissait que ces merveilles ne pouvaient pas être indéfiniment à lui et qu'un jour viendrait où, par un juste retour des choses, il en serait dépossédé.

Il est vrai que sa situation, comme celle de ses pairs, n'avait pas manqué de faire des envieux que tant d'avantages exaspéraient. Ces trublions oubliaient-ils donc qu'avant d'accéder à tous ces biens les combattants maintenant au repos avaient exposé leur vie, ce bien inestimable, pour la liberté et le confort de tous ? Ils devraient, les insolents, faire étalage de plus de pudeur et de reconnaissance ! Menouar Ziada avait, quant à lui, pris une sage décision : celle d'ignorer les jaloux et de se délecter, dans une quiétude qu'il s'efforçait de rendre parfaite, des fruits de cette corne d'abondance. Jusqu'au jour où, jaillissant des profondeurs de sa mémoire, un souvenir atroce se rapportant à cette période aussi héroïque que brutale se ranime en lui comme une douleur assoupie dont on aurait taquiné la racine. L'indicible terreur nocturne qui le réveillait trente ans plus tôt en sueur, tremblant ou le

pantalon mouillé, s'insinue à nouveau dans ses os, le maintenant sur le qui-vive. De temps en temps, à l'improviste, une effroyable détonation roule des échos dans sa tête.

L'armée d'occupation venait de prendre possession du village, apportant la crainte et le désarroi dans son équipement belliqueux : armes, machines et instruments inconnus.

Les soldats plantèrent leurs tentes et, dès le lendemain, se mirent à construire un camp de fortune qui les occupa presque une semaine. Puis, leur travail fini, ils rassemblèrent les villageois. Menouar Ziada venait de rentrer son troupeau et s'apprêtait à déjeuner quand tomba l'ordre de rassemblement. Il laissa sa cuiller plantée dans le plat de couscous au lait caillé et sortit précipitamment comme les autres. C'était une journée de printemps. De gros bourdons babillards formaient une escadrille qui piquait sur une fleur puis sur une autre. On se serait laissé étourdir par la somnolence répandue dans l'air, par le parfum des plantes et par une multitude de musiques d'insectes. Mais une peur intense nouait les ventres.

Un militaire qui devait être un chef se mit à parler d'une voix haute, autoritaire, désagréablement enrouée qui dénotait bien, en dépit des mots inconnus, qu'il n'avait aucune considération pour les gens à qui il s'adressait. Les paroles brutales, pleines de morgue

et de menaces, pénétraient à la manière de lames aiguës dans la chair et l'esprit de l'assistance. Le malaise se propageait. Les gens auraient tant donné pour pouvoir s'enfuir et se mettre hors de portée de cet ennemi qui s'abattait sur eux sans crier gare, qui fulminait dans une langue incompréhensible en attendant sans doute de les anéantir. Mais la possibilité de fuir était exclue. Il y avait d'un côté la rangée de soldats, de l'autre un champ qui dévalait et, à quelques mètres de l'assistance, un muret de pierres sèches où s'adossait une haie d'opuntias. Les villageois étaient pris comme dans une souricière.

Seul Moh Saïd, le simple d'esprit, gandoura et chéchia crasseuses, tenta de forcer ce cercle cauchemardesque. Il se détacha subitement de la masse des assistants silencieux et s'élança avec un cri terrible pour enjamber le mur de pierres. Mais une rafale l'arrêta à mi-course. Un jeune soldat, tremblant comme une feuille, désarçonné et terrifié par le cri, avait appuyé sur la détente. Et le pauvre idiot avait comme rebondi sur le muret avant de rouler par terre et de se débattre, pareil à un veau terrassé qui sent l'approche du couteau. Sa gandoura maculée de sang et de poussière laissait voir à travers une échancrure un viscère volumineux difficile à identifier. Un cri d'horreur avait fusé de l'assistance. Il ne resta bientôt sur la place ni femme ni enfant.

Menouar Ziada se tenait là, tremblant, les yeux exorbités, le cœur coincé dans la gorge, incapable de

respirer. Bien qu'il ait dépassé trente ans, c'était la première fois qu'il assistait à une mort violente.. La vue d'un cadavre lui était insoutenable. Chaque fois qu'un décès s'était produit au village, Menouar avait trouvé une astuce pour déroger à cette règle qui voulait qu'on allât - geste de piété - voir le mort avant son enterrement. Le pauvre Moh Saïd se contorsionnait par terre comme une bête, fraîchement égorgée lorsqu'un autre soldat, trouvant sans doute le spectacle insupportable, s'approcha du supplicié et pointa sa mitraillette vers la tête. Deux coups partirent, et le corps fut secoué d'une dernière convulsion. Menouar Ziada se rendit compte que son pantalon était abondamment mouillé et adhérait à l'une de ses jambes.

Il ne put fermer l'œil de toute la nuit ; une fièvre de cheval l'éperonnait. Quelques jours après, il quitta le village à la nuit tombante pour rejoindre les maquisards, les « combattants de la liberté ».

Ziada reconnaîtra toujours, avec beaucoup d'humilité, en son for intérieur, qu'il avait accompli cet acte non pas par une quelconque conscience patriotique (de tels concepts naîtraient surtout une fois la guerre gagnée) mais par la peur irraisonnée que lui inspiraient les militaires. Comme il ne laissait pas d'enfants derrière lui, il avait plus facilement franchi le pas.

De longues années avaient passé, le pays avait enregistré maints bouleversements - des conforts et des

besoins nouveaux, de nouvelles manières d'être, de se déplacer, de consommer. Et voici que, trois décennies plus tard, s'anime devant Menouar Ziada le fantôme de Moh Saïd, que sourd du fond de ses entrailles la peur de se laisser surprendre et de recevoir une rafale. Paradoxalement, il se sent plus en sécurité à l'air libre qu'à l'abri d'une maison. Il est hanté par le muret de pierres sèches contre lequel avait buté Moh Saïd. Avoir de l'espace pour fuir est un besoin vital. Il pense souvent à sa mère, femme d'une méfiance inimaginable, qui ne laissait jamais rien ouvert chez elle, pas même la fenêtre de sa chambre, et inspectait avant de se mettre au lit les moindres recoins de la maison pour s'assurer qu'aucun cambrioleur ou criminel n'y était dissimulé. Menouar Ziada n'aurait voulu à aucun prix qu'on le surprît entre quatre murs. Cette contrainte supprimée, il fait confiance à ses jambes, à la souplesse de son corps, à ses ruses de fourvoyeur.

Il s'ingénie à demeurer hors de la maison le plus longtemps possible, à trouver à s'occuper à l'extérieur. Le jour, il se tient devant sa porte, arrête sans façon les passants (c'est vrai qu'il les connaît tous plus ou moins) et les garde le maximum de temps par ses bavardages. Ce manège dure jusqu'au crépuscule, lorsque la pénombre rend suspects les abordages et que les gens pressés de rentrer ne se prêtent plus à la discussion. D'ailleurs, au bout d'un moment, il ne passe plus personne. La rue n'est pas très fréquentée.

Et le vieux Ziada voit avec angoisse s'avancer l'heure où il devra rentrer chez lui.

Les derniers martinets ont abdiqué devant la progression de la pénombre. Les maisons se profilent encore avec imprécision avant de disparaître dans la nuit comme des navires qui sombrent. L'un après l'autre s'éteignent les bruits clairs du jour, relayés par des bruits plus insidieux. Menouar s'attarde encore un peu, écoutant comme une bête à raffut, une douleur trifouillant dans ses entrailles, les bruits ténus de la nuit, procession de cris étouffés, de glissements stratégiques, d'embuscades microscopiques ou de fuites désordonnées. Un monde semblable à celui des hommes et parallèle à lui est là qui lutte pour sa survie, qui ourdit ses intrigues et monte ses pièges.

Une peur agréable envahit Menouar, la peur obscure des origines, la peur de son enfance campagnarde nourrie d'esprits, de cas de possession. Il la laisse pénétrer en lui ; elle s'insinue dans ses vaisseaux, pareille à une fraîcheur bienfaisante. Tout son corps en est illuminé et commence à vibrer comme un insecte amoureux.

Lorsque, ayant retardé au possible le moment de sa claustration, le vieux se voit obligé de monter les marches qui mènent vers sa chambre, il s'y résigne en rêvant de s'installer un jour dans la principale rue commerçante, celle des Galeries nationales, des magasins de vêtements et du marché aux légumes. Là, il serait sûr de ne jamais manquer d'interlocuteurs.

De l'unique fenêtre de sa chambre, il contemplera, avant de s'allonger sur son lit, la vaste mer nocturne où la lune navigue comme un vaisseau fantôme, il explorera de ses yeux et de ses narines les champs alentour où se sont déposées et confondues les odeurs de tant de saisons. Ces sensations prolongeront son insomnie. Le lit où Menouar Ziada se retournera sans cesse gémira jusqu'au matin.

Tout en haut, sa femme l'attend. Mais sa femme, évidemment, ne compte pas, en dépit de quarante années de vie commune ou, plutôt, côte à côte. Sans doute avait-elle existé à un moment donné; mais c'est une très vieille histoire, une histoire sans importance. De toute manière, maintenant, sa présence ne suscite pas en lui plus d'émotion que la présence d'un tabouret ou d'une valise. Il est convaincu que si, un jour, elle disparaissait, il ne s'en apercevrait qu'après coup, lorsque viendrait l'heure de manger et que le repas n'aurait pas été servi. Et puis on n'échange avec la femme que les paroles les plus nécessaires et les gestes les plus indispensables. Il ne sait pas si le fait de n'avoir pas eu d'enfant a contribué à forger cette indifférence entre eux - du moins de sa part à lui, car les sentiments d'une femme importent peu. Aucun homme sensé n'aurait supporté une femme stérile, et Menouar Ziada ne fait pas exception : il n'avait accepté de vivre cette situation qu'à partir du moment où il s'était rendu compte que la malédiction venait de lui. Il s'était même demandé un jour, par simple désir

d'argumenter, pourquoi les femmes, elles, ne quittaient pas les hommes stériles. Sans doute parce que, avait-il conclu, les enfants n'étaient jamais perçus comme une descendance de femme, mais seulement comme une descendance d'homme. La femme n'a pas de postérité.

Ils avaient longtemps espéré. Trois ans. Cinq ans. Douze ans même. Une profonde et incompréhensible affection le liait alors à cette femme qui lui avait ouvert son intimité, lui avait révélé la fête, la plénitude du corps et son repos apaisé. C'était une époque où il était convaincu qu'en dépit des apparences les hommes de ce pays accordaient dans leur cœur une très grande place aux femmes et qu'ils préféraient même leurs filles à leurs garçons. Son beau-père leur rendait souvent visite, venant de son village sur un mulet étique chargé de cadeaux et de friandises pour la nouvelle mariée. Lorsqu'il les quittait pour rentrer chez lui, il se répandait, sur ce bout de chemin où Menouar l'accompagnait, en recommandations et prières. Quand enfin ils se séparaient, le vieux, qui poussait devant lui sa carne indolente dont l'épine dorsale saillait comme une longue arête rocheuse, hurlait une ultime supplique :

- Ya Si Menouar, prends soin de mon oiselle !

Comme l'oiselle a vieilli ! Elle est devenue une poule revêche, murée dans la décrépitude et le silence. Elle n'est plus qu'un meuble vétuste parmi d'autres meubles qui ne tarderont pas à rejoindre le débarras.

On ne peut pourtant pas dire que ce soit elle que le vieux Menouar fuit en passant ses journées dehors. Il ne fait en réalité que déserter la maison elle-même, l'étau des quatre murs où il risque d'être surpris sans possibilité de flairer le vent et de détaler sans regarder derrière lui.

L'espace illimité et tutélaire, Menouar l'avait connu dans sa jeunesse à mener paître ses chèvres, ses moutons et ses ânes. La seule barrière à son regard était une montagne pelée et ocre qu'il mettait une demi-journée à atteindre. L'indépendance recouvrée du pays ainsi que son statut de combattant libérateur, qui lui ont permis de s'installer aux abords de la capitale convoitée, l'ont du même coup arraché à ses pacages et aux odeurs champêtres de son enfance. Une fois dissipés la fierté d'habiter à proximité du pouvoir, l'émerveillement devant le carrelage, l'électricité et l'eau courante, il se sentit comme un fauve en cage, comme une plante coincée dans le béton. Il se mit à éprouver un besoin douloureux de buissons, la nostalgie de voir grandir les poussins et les agneaux, de humer les odeurs fortes de l'étable, des brebis qui ont mis bas, des boucs au poil mouillé et fumant. Il rêvait aussi d'un feu de bois, de la terre profonde et moite où macéraient les feuilles mortes. Il parlait beaucoup de la campagne, il y allait même parfois. Mais les visites ne lui suffisaient pas, il aurait aimé y reprendre racine, s'y enfoncer jusqu'à la taille, sentir monter en lui la rumeur des insectes et des germinations, les fré-

missements des bêtes tapies qui attendent de bondir sur la proie ou de détaler devant le prédateur. Le tenaillaient parfois des souvenirs précis, de petites choses merveilleuses semblables à des édens microscopiques enclos dans les alvéoles de la mémoire : les nids des perdrix dans les fourrés, le murmure du vent dans les roseaux, les remous de la rivière en crue, les feux de débroussaillement, les anfractuosités des roches où s'attardait l'eau des pluies, les brebis mâchonnant paresseusement à l'ombre d'un vieil olivier. Menouar avait une forte nostalgie de quelques arbres particuliers : le figuier, le frêne, le néflier. Il éprouvait parfois le désir, poussé jusqu'à l'obsession, d'écraser entrer ses doigts des feuilles d'oranger ou de citronnier pour en libérer le parfum.

Menouar s'était surpris un jour à penser que s'il avait à choisir entre le paradis une deuxième fois son enfance, il opterait sans hésitation pour la seconde solution. A toutes les délices promises outre-tombe, il aurait préféré conduire son troupeau, dans la quiétude vespérale, respirer avec ses narines avides et palpitantes l'odeur des genêts et des romarins, sauter de rocher en rocher comme un cabri.

Lui qui espérait enfin se reposer et éprouver, dans le paradis des commodités urbaines, ce bonheur providentiel auquel rien ne le prédisposait, il ne réussit jamais à se sentir chez lui et à s'enraciner dans ce terreau inhospitalier. A défaut d'y pouvoir s'enfoncer avec la lourdeur et la confiance d'un olivier, il s'était

contenté de s'y incruster avec la fragilité du lichen. Ses racines inexpugnables, son feuillage sensible et bruissant, la solidarité de ses branches étaient toujours tendus vers le village, vers la région natale. Il suivait avec intérêt tout ce qui s'y déroulait, cotisait pour la construction d'une mosquée ou l'aménagement d'une route, était au courant des mariages et des décès, des conflits de familles. Mais ce qui se passait sous son nez, dépassé le seuil de sa maison, le laissait indifférent. Il aurait été bien étonné si on l'avait un jour sollicité pour participer à une quelconque besogne communautaire dans ce quartier où il vivait pourtant depuis vingt-trois ans.

Un après-midi, en passant non loin du dépotoir situé du côté des Galeries nationales, Messaoud Mezayer y remarque deux chaises et une commode qui peuvent **encore** servir. Sidi-Mebrouk est une banlieue prospère **dont les** nombreux bâtiments, greffés sur le pourtour **de l'ancien centre** urbain, ont accueilli surtout des **cadres et des gens aisés.** Cela procure à Messaoud **Mezayer une clientèle qui ne** regarde pas à la dépense **ainsi que d'autres avantages** imprévisibles : nombreux **ustensiles jetés avant leur** usure totale et facilement **récupérables, stylos et crayons** semés un peu partout **par des écoliers de familles** aisées pour le bonheur de **la progéniture de Messaoud** Mezayer qui garnit ainsi **ses cartables à peu de frais. N**'osant pas s'exposer aux

moqueries et risquer de se déshonorer en trimballant en plein jour le précieux butin repéré au dépotoir, Messaoud Mezayer a pris le parti, après avoir supputé les risques d'être devancé par un autre amateur de vieilleries, d'attendre la tombée de la nuit pour agir.

Il se glisse hors de chez lui aussitôt après les informations télévisées de vingt heures. La nuit s'installe tôt en ce début de printemps. Messaoud regarde attentivement et n'aperçoit personne sur la route rectiligne qui conduit à la décharge. Il voit déjà nettement l'endroit que les meubles nettoyés et réparés vont occuper dans sa maison rendue semblable à un bazar par la juxtaposition d'objets hétéroclites que la frénésie de récupération du propriétaire y a accumulés. Mais il tremble en même temps à la pensée que quelqu'un l'a peut-être précédé. Il en est à ces supputations et se presse pour en avoir le cœur net lorsqu'une voix sourde le hèle :

- Bonsoir, « pays », tu reviens de la mosquée ?

Menouar Ziada se profile tel un épouvantail après s'être détaché d'un mur avec lequel il se confondait. Il a poussé ses déambulations d'insomniaque assez loin de chez lui. Fortement contrarié par cette apparition inattendue, Messaoud Mezayer doit néanmoins faire contre mauvaise fortune bon cœur et engager la conversation.

- Je voulais juste prendre l'air. Le printemps s'annonce chaud, cette année.

Il se prend à hâter le pas, talonné par Menouar

Ziada qui souffle un peu derrière lui pour suivre le rythme de sa marche. Messaoud Mezayer s'inquiète pour ses meubles ; il les voit déserter en catimini la place qu'il leur a assignée dans l'appartement-capharnaûm. Il a envie de courir pour semer son persécuteur. Ce dernier tient bon, souffle toujours et se racle continûment la gorge comme s'il y enfouissait un secret d'importance qu'il ne se décide pas à livrer. Il se retrouve tout à coup sous le halo puissant de la lune, et son ombre se profile, gigantesque, filiforme et courbée, la tête couronnant le cou frêle comme si elle était fichée sur un pieu.

- «Pays», finit par articuler Menouar d'une voix éteinte (signe de fatigue ou d'émotion ?), je ne crois pas être dans l'erreur en te disant que quelque événement sournois menace notre cité.

Messaoud Mezayer, cette fois, manque oublier ses meubles et prête une oreille attentive : peut-être y aura-t-il dans cet « événement » quelque chose à gagner ou à perdre ?

- Est-ce que ta découverte est trop secrète pour que j'en apprenne le contenu ?

Menouar Ziada, comprenant son importance et l'ascendant qu'il exerce sur Messaoud, s'arrête pour reprendre son souffle, obligeant son compagnon à s'arrêter lui aussi, et marque une longue pause avant de reprendre :

- J'ai mûrement réfléchi avant d'en parler. Je crois qu'une menace plane sur nous, qu'il faut déjouer au

plus vite. Le pays a encore besoin de nous, de notre diligence. Nous l'avons libéré des chaînes de l'occupant, il nous revient de veiller à sa tranquillité même si nous avons aujourd'hui, vieux combattants oubliés, rangé nos armes et laissé la place à d'autres.

Cela fait longtemps que Menouar Ziada n'a pas ainsi exhumé son passé de combattant devant Messaoud Mezayer. Celui-ci en est tout émoustillé, en dépit d'une certaine inquiétude. Il sent passer sur lui comme un souffle d'aventure. Il demande, frétillant, mais gagné par la crispation :

- Mais de quoi s'agit-il donc ?

Menouar Ziada se rengorge dans une attitude de vainqueur discret et laconique :

- Il ne faut surtout pas qu'ils croient pouvoir se débarrasser de nous parce que nos cheveux ont blanchi.

Maintenant l'exaspération l'emporte sur la curiosité chez Messaoud Mezayer. Boudeur, il prend le parti de ne plus rien dire, mais ne presse pas le pas pour autant, de peur de ne pas profiter de la précieuse révélation.

Son compagnon sent qu'il ne peut plus le faire attendre. Il s'approche très près de lui, lui souffle par saccades au visage, en même temps que son haleine douteuse, ces informations primordiales :

- Tu vois le logement délaissé attenant à la menuiserie industrielle ? Oui, le pavillon de Rabah Talbi qui suscite, comme tu le sais, même si son propriétaire est

toujours vivant, la convoitise de nombreux fonctionnaires et commerçants. Eh bien, figure-toi que l'endroit est occupé par de dangereux intrigants depuis maintenant une bonne semaine ! La lumière y reste allumée presque toute la nuit et, au matin, tout rentre dans le silence et le secret. J'ai fait le guet des heures entières pour découvrir les inquiétants locataires. La maison est sans doute investie par des professionnels de la subversion qui savent dissimuler non seulement leurs plans mais aussi leur personne. Il faut s'attendre bientôt à quelque coup dur dans notre ville. Je compte sur ta discrétion : tu es la première et seule personne à qui je révèle tout cela.

Aux premiers temps de son installation dans la banlieue de la capitale, Menouar employait de longs moments à évoquer le village en compagnie de Messaoud Mezayer, avec qui il avait passé toute son enfance au pays et qui était venu, cherchant du travail, s'établir ici une quinzaine d'années avant lui. C'était un homme d'une éloquente bizarrerie; il s'occupait d'une petite épicerie comme il n'en existe pratiquement plus, une boutique, où l'on peut trouver de tout : des vêtements et chaussures jusqu'aux ustensiles ménagers en passant par les cassettes de musique et les articles scolaires. Menouar se demandait parfois de quelle manière il arrivait à assurer un approvisionnement aussi hétéroclite. Mais ce qui frappait le plus

chez Messaoud Mezayer, c'était une avarice bouleversante qui défiait toute subtilité et tout détour, une avarice franche et héroïque que vous laissait sans souffle.

Ce fut ici, dans la ville voisine du pouvoir que Menouar Ziada découvrit cette avarice. Il n'avait pas remarqué cela durant leur jeunesse commune au village. Il est vrai que c'était une époque où personne ne possédait rien et où il n'y avait donc pas d'attitude particulière à l'encontre d'une richesse qui n'existait pas. Tout le village était alors logé à la même enseigne : celle de la survivance acrobatique à l'aide du lopin de terre pierreuse et des chèvres ou moutons que les familles possédaient à peu près dans les mêmes proportions. Ceux qui faisaient figure de riches ou de « notables » pouvaient juste seller leur cheval une fois par semaine et se rendre au marché voisin d'où ils revenaient avec du « pain de boulanger » ou quelque produit manufacturé ; ces dépenses produisaient dans leur portefeuille un trou que des mois n'arrivaient parfois pas à combler. Messaoud Mezayer n'était alors qu'un adolescent comme les autres, c'est-à-dire n'ayant pour tout bien qu'une gandoura de rechange qu'il arborait les jours de fête.

L'avarice de Messaoud Mezayer connaît des moments extrêmes qui le font verser dans la malhonnêteté. Déterminé à ne rien perdre, à ne rien céder, mais au contraire à rogner et gagner sur tout, l'épicier n'avait échappé qu'à un seul excès : celui de « se tromper» sur la monnaie qu'il rendait à ses clients,

d'escroquer ainsi les moins vigilants d'entre eux. Mais lorsqu'il agissait lui-même en client dans les Galeries nationales, il ne se privait pas de temps à autre de décoller les étiquettes des produits pour en intervertir les prix - ce qui soulevait parfois de longs débats avec les caissiers. Quand arrivait le moment de payer, il était toujours pittoresque de voir Messaoud s'assurer qu'il n'avait fait tomber aucune pièce de monnaie ni aucun objet utile. D'ailleurs, chaque fois qu'il sortait quelque chose de sa poche - le couteau, le mouchoir ou, beaucoup plus rarement, le porte-monnaie -, il balayait d'un regard l'environnement immédiat.

Soucieux de préserver sa fortune et de l'agrandir sans cesse, Messaoud Mezayer, qui savait un peu écrire, possédait, tout jeune déjà, un petit registre où il tenait d'une orthographe approximative (mais il était infaillible quant aux chiffres) la comptabilité de ses biens : 3 toupies, 28 boutons, 35 billes... Le désir d'avoir de la clientèle lui vint très tôt. Entré un jour en possession d'une petite fortune inespérée, il acheta chez l'épicier du village des aiguilles, des crayons, des bonbons et des épingles qu'il revendit moins cher que lui afin de lui souffler sa clientèle. Ce fut la seule fois de sa vie où ses ambitions se trouvèrent en contradiction avec sa bourse et lui firent enregistrer un sérieux déficit.

Du café corsé dont l'odeur pénètre comme un spiritueux, la pipe exhalant le tabac parfumé ainsi qu'un vieux passé de résine et de sous-bois, un amas irrégulier de feuilles labourées d'écriture et de schémas : Mahfoudh Lemdjad aime cet univers intime, enclos, ces choses familières, sécurisantes et stimulantes.

Depuis une dizaine de jours qu'il se trouve dans ce bourg qu'il n'a même pas eu encore le temps de visiter, il se contente d'identifier les lieux et les objets par le flair et l'ouïe, de baliser le territoire environnant à l'aide des bruits et des senteurs : camions accélérant et rugissant à des heures régulières, klaxons des camionnettes de légumes, motocyclettes et tacots pétaradant, clameurs apaches à la sortie des classes, relents d'eaux usées ou de fruits trop mûrs sur les étals, résine fade des arbres citadins où prédomine l'eucalyptus, odeur forte, écœurante, révélant la proximité d'une décharge. Parfois, le soir, une brise à peine perceptible apporte, dans le silence sans faille de la petite

ville repliée où l'on aurait entendu le moindre petit bruit de pas, des odeurs tenaces de cuisine ou des champs qui ne sont pas loin. Mahfoudh Lemdjad se laisse alors volontairement distraire de ses feuilles. Il se défait de tout effort, libère ses nerfs qui se détendent. Le corps somnole délicieusement, rampe dans le soir pulpeux imbibé de vagues rumeurs, puis s'évapore. Mahfoudh Lemdjad jouit sans mesure, avec un léger sentiment d'oppression, de cette ville encore presque inconnue hors ses exhalaisons et ses clameurs, ses clapotis imperceptibles où se fondent les couleurs et les sucs. Il pense à Samia, à son rire bienfaisant, à son corps dont le souvenir le poursuit, lancine en lui comme une douleur. Sans qu'il en connaisse la raison, le mot plénitude lui vient à l'esprit. Maintes fois, il a été saisi par une envie très forte de téléphoner à son amie. Mais il n'y a pas de cabine à proximité.

Comment avait-il atterri là, dans ce havre inespéré ? Tout avait commencé au bar ***Le Scarabée*** par un concours de circonstances aussi heureuses que fortuites. En une période d'oppressante dévotion et de prohibitions multiples, les bars de la capitale (dans certains districts, les bars ont été supprimés) demeurent parmi les rares lieux où l'on puisse entretenir un commerce désintéressé et enrichissant. Lemdjad ne fait pas partie de ces gens qui y investissent la totalité

de leur bourse et de leurs énergies, qui y dissipent leurs éventuelles capacités créatrices puis s'en vont étriller et vilipender une société castratrice, voire meurtrière. Mais il s'y rend parfois, généralement après une semaine de travail harassant. Il a fini par connaître les habitudes et quelques habitués du ***Scarabée.*** Il y vient des journalistes (travaillant dans le quotidien ***Le Militant incorruptible*** ou l'hebdomadaire ***Le Vigile)*** qui y déversent les imprécations et y développent les analyses qu'ils ne peuvent pas imprimer, des cinéastes qui y racontent les films qu'il leur est interdit de tourner, des écrivains qui y parlent des livres qu'ils auraient écrits s'ils avaient eu la moindre chance d'être publiés. Il y vient aussi quelques professeurs, moins loquaces et moins démonstratifs, des scientifiques pour la plupart. Lemdjad aime à se retrouver en la compagnie de Hassan Bakli, professeur de. physique comme lui, qui ne travaille plus depuis un moment : il doit, pour reprendre de l'ouvrage, subir un recyclage linguistique dont il n'a pas l'air de trop s'inquiéter.

Ce jour-là, en entrant, Lemdjad promena un regard au-dessus des têtes à la recherche de son confrère, saluant de sa place au passage quelques consommateurs connus, mais pas assez pour qu'il aille leur serrer la main. Hassan n'était pas là. Lemdjad s'assit à une table miraculeusement libre et décida d'attendre la venue éventuelle de son collègue en commençant par commander une bière. N'ayant aucune envie de

causer avec des inconnus, il se félicita d'avoir pu dénicher cette table libre et se laissa envahir par l'atmosphère compacte où les palabres, les colloques animés, les rires stupides, la fumée et les bruits de verres composaient un magma informe et tourbillonnant dans lequel il avait l'impression de dériver. Il ferma les yeux comme pour faciliter la montée des vapeurs vers sa tête, pour préparer son cerveau à accueillir les bruits et les images insolites qui ne tarderaient pas à s'y presser.

Au bout de la quatrième bière, il avait cessé de penser à Hassan. Il n'attendait plus personne. Il se sentait bien tout seul. Les bruits autour de lui avaient comme changé à la fois d'intensité et de nature. On percevait un essaim touffu de sons indistincts, agglutinés, émis avec toutes les notes et avec tous les accents. La fumée aussi était transfigurée. Épaisse. Au ras du sol. Les buveurs y meuglaient, y gesticulaient, s'y détachaient comme des pantins hésitants, aux contours imprécis. Hybridation des lignes et des volumes se jouxtant, se rejoignant, s'entrecoupant. Mahfoudh Lemdjad commençait à trouver extraordinaire de pouvoir occuper seul cette table en dépit de l'ambiance de capharnaüm et de kermesse où les consommateurs donnaient l'impression d'être assis les uns sur les autres.

Mais un monsieur affichant une bonne soixantaine ne tarda pas à venir lui faire face sans même demander l'autorisation ou s'excuser de s'imposer ainsi. Il

était bien mis, même si ses joues n'avaient pas éprouvé le rasoir depuis deux ou trois jours. Il commanda deux bières du même coup, en vida la moitié d'une, puis engagea la conversation avec Lemdjad de manière d'abord anodine.

- C'est miracle qu'ils aient repris la vente de l'alcool juste après la fête religieuse. D'habitude, la rupture dure plus longtemps.

- Oui. Notre religion ne s'accommode pas hélas ! de la gaieté dispensée par les essences des fruits fermentes. Nous avons quelques bons siècles de gaieté gaspillée à rattraper. C'est pour cela sans doute que nos concitoyens commandent par deux ou trois bières à la fois, comme vous venez de le faire, multipliant ainsi leurs chances d'atteindre cette région de mansuétude et d'allégresse que des siècles de rigorisme ont refoulée.

Le commensal de Lemdjad se mit à rire, découvrant quelques dents en or. Ce dernier indice confirma aux yeux de Mahfoudh ce qu'il avait soupçonné dès le début : son vis-à-vis était, de toute évidence, de condition aisée en dépit d'une légère négligence. D'ailleurs, la conversation s'étant poursuivie, Lemdjad eut tôt fait d'apprendre l'essentiel sur lui. Il était d'une certaine culture et retraité d'un prestigieux ministère. Il n'avait pas d'enfants mais ne s'en attristait aucunement, ayant au contraire pu ainsi voyager à l'étranger et faire sans entraves majeures tout ce qu'il avait projeté.

Rabah Talbi - c'était le nom du sexagénaire - apprit à son tour, au fil de la conversation, un certain nombre de choses sur Lemdjad, notamment sa profession, les recherches qu'il était en train d'effectuer en vue de mettre au point une machine à tisser, les conditions de logement difficiles qui retardaient l'aboutissement de ses recherches. Après ces dernières révélations, il resta silencieux un bon moment, l'air préoccupé. Quand enfin il parla, ce fut pour offrir à Lemdjad de mettre à sa disposition une demeure qu'il possédait à une vingtaine de kilomètres de la capitale et dans laquelle il ne s'était rendu que très rarement ces dix dernières années.

- Elle est, précisa-t-il, attenante à une menuiserie où vous pourrez trouver tout le bois nécessaire à la confection de votre machine.

Lorsqu'ils quittèrent ensemble ***Le Scarabée*** dans la nuit fraîche de printemps, Mahfoudh Lemdjad se trouvait avoir réglé de façon providentielle un problème qui le harcelait depuis des mois.

Lemdjad, baigné de silence et d'effluves nocturnes, s'efforce de s'arracher à ce charme engourdissant. Il aspire une longue et voluptueuse bouffée de sa pipe, sorte de chant du cygne et d'adieu à la léthargie, et se replonge dans son amas de papiers. Il rectifie un schéma, modifie un système d'équation. La machine, à vrai dire, relève beaucoup plus du simple dessin que

d'une recherche théorique. L'essentiel est de trouver le modèle le plus esthétique, le moins encombrant et le plus opérationnel. Ne reste alors qu'un simple calcul de dimensions, de résistance des matériaux (bois et métal), de force de frottement et d'énergie ainsi dilapidée, de vitesse de rotation. Mais Lemdjad prend plaisir à faire durer son travail, à peaufiner son dessin, à vérifier et revérifier ses formules. Il vit depuis plus d'une semaine dans une exaltation permanente. Du matin jusqu'au soir, chaque pensée, chaque effort, chaque trouvaille sont pour la machine en train de naître. Il fait corps avec cette machine qui n'en est pas une, avec cette invention qui ne le consacrera pas inventeur car elle ne fait que perpétuer une pratique immémoriale qui ne lui est pas vraiment familière mais qui l'avait séduit, voire fasciné, dès la première fois où il l'avait observée, adolescent, à l'occasion de vacances de printemps passées auprès de sa grand-mère.

Celle-ci était une maîtresse femme qui ne passait pas inaperçue au village ; elle avait été la première personne de son sexe à posséder un porte-monnaie à une époque où la gent féminine enfouissait ses deniers dans un mouchoir aux multiples nœuds. Elle avait aussi été la première femme à arborer une montre à son poignet, une montre d'homme au bracelet en cuir noir. Un vieux malin du village, célèbre par ses propos graveleux, avait décrété un jour en assemblée restreinte (où ne se trouvait aucun parent de la personne

moquée) qu'elle s'affublait de cet objet uniquement pour que les hommes lui demandent l'heure et sans doute autre chose après.

Quand la grand-mère s'asseyait derrière son métier à tisser, elle devenait une femme vraiment hors du commun. L'enfant qu'était Mahfoudh Lemdjad suivait, obnubilé, les mouvements des longues barres en bois qui se levaient et s'abaissaient tandis que le tapis s'allongeait et que des figures géométriques naissaient comme par enchantement.

De retour au village une quinzaine d'années plus tard, Lemdjad avait appris que le métier à tisser y avait à jamais disparu. Aucune maison n'en possédait plus ni de meule à grains. Le dernier détenteur de ces instruments d'un autre âge, un paysan un peu simple du nom d'Ali Blil s'étant remarié après la mort de sa femme, la nouvelle épousée, qui se donnait des allures et des caprices de citadine, avait fait table rase de ce qu'elle considérait comme des vieilleries honteuses et compromettantes. C'est ainsi qu'avaient fini au dépotoir, en même temps que le métier à tisser, la vaisselle en terre cuite, les couverts en bois de frêne, un vieux pilon patiné et un coffre bancal plus que centenaire.

Mahfoudh s'était promis de ressusciter, en l'allégeant, l'agrémentant et le simplifiant, l'instrument qui restait pour lui l'évocation impérissable du visage et des gestes enchanteurs de sa grand-mère. L'idée avait cheminé en lui durant cinq bonnes années, parfois envahissante et parfois très estompée. C'était comme

un rêve gigogne qui changeait de dimensions et de contours sans jamais disparaître. Puis, un jour, il avait pris son carnet. Et les gestes majestueux, qui faisaient jadis danser les fils de laine, s'étaient mis à le guider, à tracer un sillon de clarté, à lui dicter secrètement des schémas et des équations.

Mahfoudh Lemdjad a passé la nuit dans une agitation extrême. Au matin, il ne peut même pas dire s'il a dormi ou non. Les oiseaux du voisinage entament leur interminable charivari.

Lemdjad perçoit d'une oreille distraite, presque absente, l'aubade de ses voisins chanteurs, lui qui s'était si souvent laissé charmer et stimuler par ces témoins persévérants qui l'exhortaient dans ses moments de labeur. Son attention musarde ailleurs.

Mis au net et ordonné, le dossier est là, avec la description minutieuse du métier à tisser et un exemplaire de petites dimensions juste grand comme une maquette. Il n'est que sept heures moins dix. L'ouverture de l'administration est encore loin. Fébrilement mais avec des gestes mesurés et lents, Lemdjad se prépare un café corsé. Il entend les crachotements de la cafetière express, les laisse durer et s'amplifier avant de déposer la cafetière. Il sent des ondes électriques parcourir ses mains, irradier à travers tout son

corps. Il se verse un grand café noir, il en hume l'arôme pénétrant. Il aspire une longue bouffée d'air pour calmer les battements de son sang et se prend soudain à entendre d'une autre oreille l'orchestre logé dans les branches. La sérénade désaccordée prend des allures de clameur.

Le temps paresse dans la maison ensoleillée. Le café, la pipe aux vapeurs odorantes occupent un moment Lemdjad, le distraient de son idée fixe. Mais cela ne dure pas. Il se lève, prend le dossier, défait les sangles du carton, relit en diagonale quelques passages du texte, regarde encore les schémas. Il se dit que les équations paraîtront sans doute trop compliquées au préposé aux écritures qui aura l'honneur d'ouvrir le dossier. Le bureaucrate ne comprendra probablement pas grand-chose, mais Lemdjad ne doute pas du sentiment d'admiration et de respect que ses formules savantes vont susciter.

C'est nerveux et jubilant, empli à la fois d'appréhension et d'optimisme que Lemdjad s'achemine, son dossier sous le bras, vers la petite mairie qu'il avait repérée deux jours auparavant. Elle vient juste d'ouvrir, mais quelques citoyens matinaux attendent déjà devant les guichets. Le cœur de Mahfoudh Lemdjad commence à se calmer. Il a presque oublié l'objet de sa venue - ou tout au moins réussi à ramener son entreprise à des proportions moins écrasantes.

Il ne peut s'empêcher de penser que les administrations sont devenues, après un battage forcené contre la bureaucratie, beaucoup plus accueillantes qu'elles ne l'étaient quelques années auparavant. Il fut en effet un temps où il était quasiment impossible de soutirer le moindre papier ni même le moindre renseignement à l'irascible appareil administratif. Les préposés aux guichets repoussaient toute démarche d'un brutal « Ce n'est pas ici » ou « Revenez demain ». Il fallait alors, pour obtenir le moindre papier d'état civil, s'armer de patience, de sang-froid, de diplomatie et parfois d'un grand courage physique.

Les choses ont changé, Dieu merci ! Lemdjad sait qu'il peut aujourd'hui compter sur la compétence, l'affabilité mesurée, le savoir-vivre d'une génération de bureaucrates efficaces. Il s'approche du guichet « Renseignements » derrière lequel veille un homme d'âge mûr, la soixantaine tassée. C'est, se dit Lemdjad, l'un de ces anciens combattants qui cumulent une pension de guerre, une retraite anticipée, un fonds de commerce et un boulot assis. Il accueille Lemdjad en bougonnant comme s'il était contrarié d'être interrompu dans une réflexion essentielle et profonde. Il émerge, renfrogné, de ses abysses spéculatifs et regarde longuement, mais sans intérêt particulier, Lemdjad. Il faut dire que ce que celui-ci lui raconte n'est pas pour faciliter le contact. Lemdjad répète en appuyant sur chaque mot :

- C'est une petite machine, un modeste métier à tis-

ser. J'en ai ici le dossier descriptif et un modèle. Tenez, jetez-y un coup d'œil. C'est pour obtenir un brevet. Il y a certaines formalités dont je dois m'acquitter auprès de votre administration. Je ne suis citoyen de votre petite ville que depuis une quinzaine de jours et je ne saurais dire pour combien de temps encore. Mais c'est ici que j'ai mis au point ma machine et c'est pourquoi je veux que le modeste prestige de cette invention rejaillisse sur votre localité.

Lemdjad a débité tout cela sans s'interrompre. L'air ahuri et le mutisme du guichetier lui font craindre de voir tomber le verdict catastrophique de son interlocuteur virtuel. Il lui met sous le nez le dossier, la maquette qu'il déshabille avec délicatesse et amour. Le sexagénaire reste toujours ébahi, silencieux, le regard perdu. Tout à coup, il se lève et disparaît.

Il tarde à revenir, et Lemdjad commence à sentir une légère angoisse. L'idée l'effleure un moment que les peines nécessitées par la mise au point de sa machine ne seront rien à côté des tracas qui l'attendent dans ces bureaux et peut-être même dans la ville entière. Il regarde autour de lui et remarque - est-ce une illusion ? - que sa personne constitue le point de convergence des regards. Des employés derrière leur guichet - mais aussi des citoyens venus pour des papiers - le considèrent d'un drôle d'air. Il se sent déshabillé. Son classeur et sa ridicule maquette pendent sous son bras comme les preuves irréfutables de son forfait.

L'ancien combattant finit par revenir et s'assied à sa place sans le moindre regard pour Lemdjad. Celui-ci doit le relancer :

- Je peux finalement voir quelqu'un?

L'autre paraît émerger d'une incommensurable méditation. Il foudroie Mahfoudh d'un regard qui cherche à l'humilier, à l'anéantir, à lui faire sentir à la fois son insignifiance et son incongruité. Il daigne enfin ouvrir la bouche :

- Votre requête est tout à fait inhabituelle et demande une réflexion de la part de notre administration. Vous êtes prié de revenir plus tard.

- Dans combien de temps exactement ?

- Pas trop tard. Deux jours ou trois.

- Comment deux jours ou trois ? Je pensais que c'était une question d'heures ou même de minutes. Je ne peux pas attendre plus longtemps.

L'autre continuant à lui accorder autant d'attention qu'à une bouse de dromadaire, Lemdjad entre dans une bruyante colère. Il se produit alors quelque chose d'inattendu. Le guichetier perd tout à coup de sa morgue, s'essaie même à être communicatif (ce qui doit lui coûter beaucoup) et à tempérer l'humeur de Lemdjad. Mais il est trop tard. Des employés ont déjà déserté leur poste pour venir se distraire, et un homme, dont l'apparence laisse à penser qu'il est investi de quelque autorité, apparaît à l'étage au-dessus, s'accoudant à une balustrade en bois. Il se penche de tout son buste vers le rez-de-chaussée en forme de

patio et ordonne qu'on laisse monter le perturbateur.

Lemdjad, bouillonnant de révolte et de colère, s'engage dans l'escalier et se retrouve devant le donneur d'ordres qui le fait aussitôt entrer dans un bureau.

- Que voulez-vous ? demande-t-il sans préambule.

Il s'efforce de prendre l'air sévère du père qui veut réprimander, mais sans intention réelle d'aller jusqu'à la bastonnade de peur d'une réaction imprévue. Il a un costume bon marché dont le pantalon a rétréci au lavage et une cravate un peu fanée au nœud maladroit. Il ne sait s'il doit menacer ou amadouer. Il est de toute évidence désorienté devant ce visiteur inhabituel, et ses doigts aux ongles noirs, qui ne cessent de se tortiller, en disent long sur son embarras.

- Je viens pour quelques formalités avant de déposer une demande pour un brevet d'invention. J'ai déjà expliqué cela au guichet des renseignements.

A l'instar du sexagénaire, l'homme cravaté, qui est le secrétaire général de la mairie, marque une pause méditative. Puis il dit d'une voix mal assurée, pleine à la fois de fatigue et de dépit :

- Ce n'est pas tous les jours que nous avons affaire aux inventeurs. C'est pourquoi il faut comprendre nos réactions. Vous n'ignorez pas que dans notre sainte religion les mots ***création*** et ***invention*** sont parfois condamnés parce que perçus comme une hérésie, une remise en cause de ce qui est déjà, c'est-à-dire de la foi et de l'ordre ambiants. Notre religion récuse les

créateurs pour leur ambition et leur manque d'humilité; oui, elle les récuse par souci de préserver la société des tourments qu'apporte l'innovation. Vous savez en outre, comme moi, que nous constituons aujourd'hui un peuple de consommateurs effrénés et de farceurs à la petite semaine. Des combinards, oui, il en existe, des bricoleurs aussi qui font dans le trompe-l'œil et l'immédiatement utilitaire. Mais l'inventeur - auquel se rattachent des notions aussi dépaysantes que l'effort, la patience, le génie, le désintéressement - relève d'une race encore inconnue chez nous. Vous venez perturber notre paysage familier d'hommes qui quêtent des pensions de guerre, des fonds de commerce, des licences de taxi, des lots de terrain, des matériaux de construction ; qui usent toute leur énergie à traquer des produits introuvables comme le beurre, les ananas, les légumes secs ou les pneus. Comment voulez-vous, je vous le demande, que je classe votre invention dans cet univers œsophagique ? Le mieux que je puisse vous conseiller est de rentrer sereinement chez vous afin de nous octroyer un temps de réflexion et de nous permettre, si le Très-Haut daigne nous assister, de contenir et digérer notre émotion. Nous sommes très honorés de compter dans notre modeste commune des hommes qui travaillent de la tête au lieu de travailler du ventre. Mais je ne vois pas pourquoi je vous cacherais que vous nous désorientez et nous posez un sérieux problème.

Mahfoudh Lemdjad ne se rappelle pas comment il

est rentré chez lui, quel chemin il a suivi. Il bouillonne d'une violente colère. Il ne pense même pas à la solution toute simple qui consisterait à contourner cette municipalité rebutante, à se rendre dans la capitale afin d'y satisfaire aux formalités. L'idée lui vient en effet de prendre sa voiture et d'aller là-bas, mais c'est pour se diriger vers ***Le Scarabée*** et non pour affronter une seconde fois une quelconque administration. Cela aurait fait trop pour une seule journée.

Il passe quelques heures dans, l'apathie, incapable de regarder le dossier et la maquette, incapable même de prendre un livre. Son poste de radio diffuse quelques chansons qui lui parviennent, par intermittence, lorsqu'il émerge des zones épaisses de torpeur. Soudain, il se rend compte que la musique a cessé et que la radio diffuse des informations. Il éteint l'appareil et va se mettre à la fenêtre. Il contemple enfin le panorama qui l'entoure et que, dans son labeur fiévreux des jours passés, il avait ignoré.

Il y avait de cela deux petites décennies, Sidi-Mebrouk, situé pourtant à dix-huit kilomètres seulement de la capitale où était né Mahfoudh, ne lui aurait absolument rien dit. Sidi-Mebrouk était alors une simple bourgade éparpillée de part et d'autre d'une rue qui la traversait hâtivement pour aller musarder plus loin dans des localités plus dignes d'intérêt

comme Rodania, Mekli ou Bordj-Ettoub. Sidi-Mebrouk, c'était alors surtout un vignoble et des vergers ; une parcelle de la plaine immense et fertile qui ceinturait la capitale.

Il subsiste de cette ère arboricole un îlot de verdure anémique coincé entre des bâtisses. Orangers et néfliers à la peau écailleuse et couverte de moisissures regardent, Peaux-Rouges relégués dans leur réserve, les constructions blanches et hautes, les magasins impressionnants qui les encerclent, les bousculent chaque année un peu plus et les vouent à une mort imminente. Ils voient, impuissants, leur enclos se rétrécir, des ossatures de béton remplacer leurs frères déracinés ou abattus. Ils regardent, à quelques dizaines de mètres, les Galeries nationales, lieu d'opulence relative et d'inextricables bousculades, qui attirent une nombreuse clientèle à des kilomètres à la ronde.

Les receveurs des cars en provenance de Bordj-Ettoub ou de Rodania, parvenus à l'arrêt de Sidi-Mebrouk, s'écrient généralement :

- Les Galeries nationales, on descend !

Sidi-Mebrouk a connu un destin faste. Tout a commencé au lendemain de l'indépendance avec l'implantation d'une dynamique entreprise nationale de construction. Les usines se mirent à pousser : usine de panneaux préfabriqués, usines de meubles métalliques et de meubles de bois, etc. Sidi-Mebrouk devint une zone industrielle. En quelques années, sa population

fit plus que tripler. La localité vit pousser comme champignons, à côté d'anciens pavillons coquets antérieurs à l'indépendance (comme celui où se trouve Mahfoudh Lemdjad), de nombreuses habitations privées ainsi que trois grandes cités. Mais le compte est loin d'être clos : des habitations imposantes - petits ranchs juxtaposés ou pagodes à deux étages nés de la dernière vente de lots de terrain - exhibent leurs briques non encore crépies, l'ossature de leurs tours baroques, leurs escaliers en colimaçon. Personne ne peut dire où s'arrêtera le lotissement.

Mahfoudh Lemdjad regarde cette débauche d'argent, de ciment, de briques, de ferraille, en pensant que la région, très sismique, peut un jour remuer son large dos comme une baleine et disperser, engloutir ces temples de la médiocrité cristallisant des aspirations d'épiciers. La boutique se trouve au rez-de-chaussée, la résidence au premier étage ; parfois, elle déborde sur un deuxième étage en attendant de croître encore. Car la fringale de béton n'est satisfaite que pour quelques années : une denture de ferraille se dresse toujours sur la terrasse, en prévision de l'étage supplémentaire que l'on songe à élever...

Dans ce chantier interminable, dans cette agitation propice aux affaires, le flair commercial montre ses oreilles pointues, teste les créneaux les plus rentables : des magasins changent de nature à quelques mois d'intervalle, cabinets médicaux, cliniques d'accouchement, pharmacies, salons de coiffure, boutiques de

pressing et restaurants éclosent dans l'ancien « village » ou au rez-de-chaussée des nouveaux bâtiments. Quelques petits commerçants ambitieux ou tout simplement réalistes commencent à réajuster leur local pour lui donner les dimensions et l'apparence requises par une cité dynamique et prospère.

Le colporteur est aussi rapace que diplomate. Un arnaqueur-né. Il n'est jamais à court d'arguments. Il trouve chaque fois la faille - même chez les passants les mieux bardés - pour arriver au portefeuille. Il sait sur quelle corde jouer pour vous faire exhiber l'argent : il flatte chez les uns l'air bravache, exploite chez d'autres la bonne humeur, hausse le ton avec les timides et tire parti de la bêtise des vaniteux.

Messaoud est tombé dans le piège. Il n'en revient pas : il se croyait immunisé contre toutes les sollicitations qui défont les cordons des bourses ! Le plus désolant est qu'il n'a même pas vraiment besoin de l'objet que le marchand a réussi à lui fourguer. Il se ronge les sangs, sue à grosses gouttes, a même failli, dans un moment d'égarement, reprendre son argent de la main du marchand et s'enfuir à toutes jambes ! Mais il se résigne en rageant. Le voilà bien possédé, comme le premier paysan niais, lui qui n'achète jamais rien qu'il ne puisse revendre deux fois plus

cher. Plus il regarde ce funeste objet et plus il se convainc que personne n'en voudra et que ce n'est même pas la peine d'en encombrer son magasin. Une perte sèche, impardonnable, dont le remords le poursuivra des jours durant si ce n'est des semaines. De quelle frivolité n'est-il pas capable !

Messaoud Mezayer se réveille en nage, les membres ankylosés. Il regarde, encore incrédule, autour de lui. Ce n'est qu'un méchant rêve. Dieu merci, il n'a rien acheté ! Il ne s'est fait avoir par personne. Aucun marchand de ce monde ne lui a soutiré le moindre centime pour une babiole. Son argent est bien au chaud dans son portefeuille comme il l'est lui-même sous ses couvertures. Il a envie de crier sa joie, d'exécuter des pirouettes. Il sort de chez lui, tout heureux, l'âme légère, ensoleillée. Il marche en chantonnant.

Ce matin, Skander Brik, l'appariteur de la mairie, s'était rendu chez quatre personnes, quatre anciens combattants. Il tenait à les informer des événements graves de la veille.

Skander Brik fait partie de la police informelle entourant Si Abdenour Demik, un officier supérieur qui exerce une grande influence. Il avait servi sous ses ordres durant la guerre d'indépendance et, aujourd'hui, il est chargé de lui rapporter tous les faits et gestes de quelque importance dont la ville est le théâtre. Ce travail discret mais soutenu, il l'effectue

avec une constante diligence, et sa curiosité, sous des dehors très réservés, est toujours en éveil. Skander Brik a fait sienne une efficace stratégie : il est tel un insecte aux antennes ultra-sensibles qui se barricade dans sa carapace, mais conserve ses sens en éveil comme autant de pièges posés sur le chemin des imprudents. Son aspect bourru ne facilite pas les contacts, à plus forte raison les familiarités ou les confidences. Et c'est là un inconvénient de taille. Mais Skander Brik possède, en contrepartie, favorisé par son insignifiance apparente, l'art de passer inaperçu. Il est difficile de voir dans cet homme falot et lymphatique un ennemi virtuel.

Les cinq anciens combattants tinrent chez Menouar Ziada un vrai conseil de guerre. Ils tentèrent d'évaluer la portée des événements de la veille, de localiser le perturbateur sur l'échiquier de leurs ennemis qui sont aussi les ennemis des institutions et, partant, du pays. Ils réitérèrent le serment de lutter jusqu'à leur dernier souffle, de ne jamais laisser s'éteindre en eux la flamme de patriotisme. Le plus urgent, selon la majorité, était d'avertir Si Abdenour Demik; celui-ci porterait l'affaire en haut lieu.

- Mais ne conviendrait-il pas, en attendant, de maîtriser le perturbateur? émit l'un des délibérants.

- Soyons prudents, estima un autre. On ne peut pas agir en dehors du droit. Ce n'est pas à nous de supplanter les forces de l'ordre, même si notre cause est juste.

— Oui, acquiesça Hadj Mokhtar, l'âme spirituelle, intellectuelle et théorisante de la bande. Il ne faudrait pas que, paradoxe des paradoxes, notre conviction patriotique nous mette hors la loi. Car, comme vous le savez tous, la loi n'a jamais défendu les causes justes : elle n'a, en fait, rien à voir avec la justice ou la vérité. Les peuples, en période de paix, instaurent des procédures compliquées, un chapelet d'arguties pour légiférer sur l'inutile, noyer le poisson dans l'eau et permettre ainsi à des coupables méritant châtiment de passer à travers les mailles de byzantines législations. Le tout est de ne pas perdre de vue notre inventeur du vendredi, de resserrer notre surveillance. Il faudrait néanmoins le laisser libre de ses mouvements, lui enlever tout soupçon, afin qu'il nous mène de lui-même jusqu'au cœur de sa filière.

Les autres firent semblant d'avoir compris la totalité de ce qu'il avait dit. Et les débats continuèrent. Les cinq compères se prononcèrent pour une méthode de lutte discrète mais incessante contre cet ennemi pernicieux. L'affaire serait évidemment portée à la connaissance des structures officielles (qui devaient déjà être au courant vu le lieu où s'était déroulé l'incident), mais eux ne désarmeraient pas ; ils seraient toujours là, dans l'ombre, à veiller.

Bousculade indescriptible aux Galeries nationales. La queue est interminable, les caisses sont assaillies.

Une denrée rare vient d'apparaître sur les étagères : beurre, poivre noir ! ou l'on vient de mettre en vente des services de table. Les pénuries peuvent donner lieu à une grande violence : on parle depuis quelques jours de l'attaque d'un camion chargé de pneus sur une route reliant le Nord au Sud du pays. Les journées où certaines marchandises arrivent dans les grandes surfaces sont des journées effroyables où les Galeries nationales ressemblent à un bateau pris à l'abordage. Mais ce sont des jours que Messaoud Mezayer affectionne car, dans le désordre devenu roi, il est en état de se livrer plus aisément à ses larcins et autres opérations répréhensibles.

Il est justement au rayon « Alimentation » en train d'intervertir des étiquettes, collant sur des boîtes de confiture d'abricots des papillons volés à la confiture de coings (qui est nettement meilleur marché), lorsque Menouar Ziada l'agrippe par l'épaule. Il sursaute avec effroi, son cœur battant la chamade, pensant que c'est quelque vigile qui a surpris son manège. Avant même qu'il ne se retourne, sa tête amorce une réflexion accélérée et fiévreuse qui manque de la faire éclater. Il imagine en une seconde plusieurs situations. Le vigile le connaît et se contentera de le sermonner : un mauvais quart d'heure à passer. Le vigile se révélera intraitable et ameutera la foule surexcitée : un déshonneur sans pareil. Le vigile agira de façon très professionnelle : il le ceinturera et le traînera jusqu'au service de surveillance. Comment s'en tirer dans les

différents cas de figures ? Peut-être ira-t-il, pour sauver son honneur, jusqu'à proposer au vigile de l'argent afin d'acheter son silence? Ce serait un sacrifice dont il ne se relèverait pas.

Ses lèvres esquissent un piteux sourire lorsqu'il reconnaît son ami. Il met longtemps à refouler son trouble. Mais son soulagement cède vite à la contrariété : le voici obligé d'interrompre son opération.

Le brouhaha autour d'eux est assourdissant : cris d'impatience, de protestation ou d'irritation. Il arrive parfois que les gens en viennent aux mains.

Les caisses demeurant inaccessibles, les deux compères s'apprêtent à quitter les Galeries. Un jeune homme émerge, suant, défait, d'une bousculade. Il dit à voix très haute, en se dirigeant vers la sortie et en passant près des deux hommes :

- On mettrait la mort en vente que les gens l'achèteraient !

Messaoud Mezayer ne se délectera pas aujourd'hui de la confiture d'abricots payée au prix de la confiture de coings.

Les deux hommes marchent un moment, échangeant des propos sur les pénuries et la vie devenue impossible, lorsque Menouar Ziada s'arrête, regarde son compagnon dans les yeux et lui dit très posément :

- Je ne me suis pas trompé. La demeure de Rabah Talbi est bien occupée par un individu malintentionné. Il est allé hier matin braver notre ami Skander Brik. Et, comme ses projets néfastes ont été percés à jour, il a provoqué un scandale à la mairie.

- Qui est donc cet intrigant ? Je crois connaître tout le monde au village.

- Il n'est même pas d'ici ! Il a été envoyé d'on ne sait où par ceux qui veulent nuire à notre cité.

- Que cherchait-il exactement? A-t-il dévoilé ses projets ?

- Non. Ces gens-là, comme tu dois le deviner, se présentent toujours sous un faux visage pour infiltrer nos institutions. Les choses seraient bien faciles s'ils avouaient à la fois leurs desseins et leur identité.

- Il n'a même pas décliné son nom ?

- Il se présente comme un savant qui aurait mis au point une machine.

- Cela semble intéressant. Et qu'a-t-il inventé? Un avion ? Un sous-marin ? Un réfrigérateur ? Une arme chimique ?

- Rien de tout cela. Tu ne me croirais même pas si je te disais ce qu'il prétend avoir inventé, ce rigolo : c'est, tiens-toi bien, un métier à tisser !

- Ah ! fait Mezayer.

Il se met à penser à la confiture d'abricots et à cette rencontre malvenue. On aurait dit que Menouar Ziada était né pour lui gâcher toutes les occasions de réaliser un profit !

Les deux amis continuent de marcher, et Messaoud Mezayer, peu désireux de prolonger cette discussion, prétexte une préoccupation urgente pour planter là Menouar Ziada : tout débat où il n'y a rien de concret â empocher ne l'intéresse qu'accessoirement.

Menouar Ziada se demande s'il a bien fait d'informer Messaoud Mezayer. Son attachement pour l'ami d'enfance le pousse à se livrer à lui en ses moments d'inquiétude, d'angoisse, de solitude ou - bien plus rarement - d'exaltation. Mais leurs centres d'intérêt et leurs objectifs diffèrent tellement et, pour tout dire, il ne sait pas s'il doit avoir réellement confiance. L'avarice et la cupidité de Messaoud Mezayer peuvent l'entraîner loin, le pousser aux déviations, voire à de graves compromissions. Menouar Ziada se prend à s'admonester: le secret qu'il vient de révéler sera-t-il bien gardé? Le suspect n'en sera-t-il pas averti afin qu'il prenne ses dispositions?

Il rumine tout cela chez lui le soir, et l'insomnie le guette. C'est le soir, en effet, qu'il déballe ses inquiétudes et dénombre ses revers. La chute du jour, qui a toujours quelque chose de la défaite et de la mort, est chez lui propice à ce genre de ressassement.

Cela fait un moment que Menouar Ziada a quitté le seuil de sa maison et qu'il est monté dans sa chambre. Mais il écoute la brise passant dans les arbres et les stridulations des insectes. Il y a maintenant un quart de siècle que Menouar écoute ces mêmes chants - émis par des générations sans nombre qui se relaient pour que le cri demeure ininterrompu - et chaque fois l'envahit avec les chants l'odeur tenace de sa cam-

pagne à lui où chaque saison répand ses arômes et prépare de magiques éclosions. L'envie le prend depuis quelque temps d'y retourner pour toujours afin d'y revivre, avant la mort, une sorte de nouvelle enfance dans l'odeur des bêtes domestiques et les surprises des saisons. Mais il sait, au fond de lui-même, que ce n'est pas l'appel de l'enfance, mais celui de la mort. C'est pourquoi il atermoie, s'esquive, tarde à répondre à l'appel. Il s'invente des prétextes qui sont d'ailleurs des motifs sérieux : cette banlieue possède ses commodités ; la boulangerie, les magasins, l'électricité, l'eau courante dispensent de pétrir le pain, de se rendre au marché hebdomadaire pour s'approvisionner, de chercher le bois pour l'hiver, de faire un interminable va-et-vient entre la maison et la fontaine publique. Menouar Ziada n'a pas d'enfant et il sait que ni lui ni sa femme ne sont capables de s'acquitter de telles besognes - surtout après un quart de siècle de cette vie citadine (mais, en réalité, il a souvent l'impression que sa vie s'est arrêtée le jour où il a quitté son village; que tout ce qu'il a subi depuis n'a été qu'accumulation d'années et attente de la mort). Oui, il doit hélas ! rester là jusqu'à la fin. Ce n'est qu'alors qu'il pourra se réenraciner dans le terreau de l'enfance, parmi les plantes et les insectes familiers, dans ce cimetière envahi par les buissons et où, enfant, il posait des pièges et cherchait des nids de perdrix.

Menouar Ziada pense à l'intrus qui ose menacer la

quiétude de la cité. Il est, au fond de lui-même, très fier d'avoir été le premier à déceler sa présence dans la ville, à soupçonner quelque projet néfaste en regardant cette maison qui reste éclairée tard la nuit. Il reconnaît toutefois qu'il n'aurait pas été de lui-même dénoncer ou inquiéter le malfaiteur. Il manque de courage et n'a pas d'esprit d'initiative. Il aurait regardé à deux fois avant d'entreprendre une démarche qui aurait entraîné des complications, voire des représailles.

Si l'intrus ne s'était pas trahi et n'était tombé dans les griffes impitoyables de Skander Brik, comment aurait fini ce guet silencieux ?

Dans la maison en question, qui cette nuit encore est éclairée, Mahfoudh Lemdjad ne pense presque plus au revers cuisant de la veille. Mais il ne parvient pas à se concentrer. Il arrive tout juste à meubler son temps : en écoutant de la musique.

Mahfoudh, cependant, s'applique à ordonner ses pensées, à se rendre maître de la situation. Bien sûr, il avait un instant paniqué, comprenant que la ville et ses rouages institutionnels allaient le briser, préservant de la sorte la pérennité de leurs préoccupations œsophagiques. Mais il s'était peu à peu ressaisi, avait ramené à ses justes dimensions cet incident de parcours.

Sa machine, il la brevettera ! Il ira même, comme il

l'avait projeté, à cette Foire aux inventions qui doit se tenir dans deux mois à Heidelberg. Il se sent soudain gonflé à bloc, prêt au combat qu'on lui impose : aucune loi ne prescrit la lapidation des rénovateurs du métier à tisser !

Il se remémore aussi la période de sa vie où il avait dû faire face à une grande injustice, où il avait été happé par l'appareil retors et labyrinthique des polices et des bureaucraties. C'était à l'issue d'un mouvement d'étudiants qui s'était terminé en affrontement avec les forces de l'ordre. Lemdjad n'était pas un meneur. N'empêche qu'il avait été arrêté avec quelques autres, jugé avec, comme motif d'inculpation, « atteinte à la sûreté de l'État » et condamné à une peine de prison dont il n'avait heureusement purgé qu'une infime partie. Période où l'absurde l'emportait, l'indifférence, le mépris, où l'incommunicabilité était établie en système. Il a eu l'impression, hier après sa sortie de la mairie, qu'il devrait de nouveau affronter tout cela et se cogner la tête contre les murs de l'ordre.

Par chance, la musique l'arrache, le soulève, le propulse sur une autre terre, dans une atmosphère diaphane. La chose ne dure qu'un instant. Puis Lemdjad replonge dans l'eau marécageuse de Sidi-Mebrouk avec ses squales au contact horrifiant. Il se sent réellement au fond, plongeur solitaire dans une ville où il ne connaît personne, où son séjour court et laborieux ne lui a pas laissé le loisir d'établir des contacts ou des sympathies. Sa décision est maintenant prise : il se

rendra demain de bonne heure à la capitale. Il aurait aimé voir Samia ; mais leur rendez-vous est pour le début de la semaine prochaine. Il se contentera de passer chez son frère et peut-être de rencontrer des amis.

Cette idée le rassérène un moment, ouvre une bienfaisante éclaircie dans le cours sombre de ses pensées. Il se sent même envahi d'une joie furtive comme s'il se trouvait déjà loin d'ici, dépêtré de ce bourbier. Il fait quelques pas dans la pièce, excité : cette simple décision a suscité en lui un regain d'énergie.

Il va jusqu'à la fenêtre, s'accoude et observe la campagne. La nuit vient, bourrée de menaces, mais il y règne aussi une douceur insinuante. Après un large tour d'horizon, Mahfoudh regarde dans la rue. Il est alors éberlué : deux personnes sont en bas, à une dizaine de mètres l'une de l'autre, l'une accroupie sous une bougainvillée, l'autre adossée à un tronc d'eucalyptus. Lemdjad, déconcerté, scrute l'obscurité, puis une angoisse s'empare de lui : ce ne sont sûrement pas deux promeneurs.

Il se saisit de la première arme qui lui vient à la main - une tringle à rideau en métal - et descend fébrilement l'escalier.

Les deux silhouettes ont disparu.

- Qu'est-ce que tu chéris le plus : le petit d ou le grand D ?

Redhouane, les yeux pétillant d'intelligence, vient se planter devant son oncle - un personnage dont il perçoit l'évidente et troublante originalité : il n'a pas encore de femme à trente ans ! Redhouane a en outre acquis la conviction que son oncle ne fait pas la prière - peut-être ne jeûne-t-il même pas !

Il faut dire aussi que l'enfant éprouve pour son oncle une secrète affection; une affection, certes, un peu désorientée, car il n'arrive pas à comprendre comment un homme aussi savant et aussi bon musarde hors du ***droit chemin !*** N'empêche qu'avec lui on peut parler sérieusement.

Mahfoudh doit donner sa langue au chat. C'est alors qu'il apprend que le petit d signifie le diable et le grand D Dieu.

Tout un code à clés religieuses circule comme cela dans les écoles, encouragé sinon suscité par les ensei-

gnants eux-mêmes. Bien que désappointé par ces préoccupations qui jurent avec l'enfance, Mahfoudh est quand même presque content de subir, chaque fois qu'il vient dans cette maison, les tracasseries de Redhouane. Avec lui au moins il communique, ce qui n'est plus le cas avec le père du petit garçon. Un tel ennui s'est établi dans les discussions entre les deux frères que Mahfoudh se demande pourquoi il vient encore ici. Sans doute par nostalgie d'un temps où Younès et lui étaient, au-delà de leur lien fraternel, de véritables amis.

Ils habitaient la vieille casbah, qui surplombe une partie de la ville, au rez-de-chaussée en patio d'une maison mauresque à deux étages. Le confort était des plus sommaires : un seul robinet dans un coin du patio, trois chambres indépendantes réparties tout autour de la petite cour et dont l'une était une sorte de grande niche qui ne possédait, hormis la porte, aucune ouverture sur l'extérieur; il fallait y maintenir la lumière électrique même pendant le jour. Mais Mahfoudh conserve un souvenir émerveillé de ce lieu dont la réalité est pourtant oppressante. Sa mémoire avait comme opéré un tri, évacuant tout ce qui accable ou enlaidit; elle n'a conservé que la fraîcheur des étés dans le patio, la ville moderne aux mille lumières que l'enfant découvrit un soir à partir de la terrasse, les promenades et les jeux dans les rues sombres, cou-

vertes, sous les arcades et sous les encorbellements.

Mahfoudh aimait circuler en tous sens dans ce dédale de rues et d'escaliers qui relie le front de mer aux collines. Son frère et lui étaient studieux, mais ils aimaient aussi tous les deux le football et la plage. Mahfoudh avait plutôt tendance à vivre fourré dans ses livres, et c'était Younès qui, dès que l'été commençait à taper, entreprenait de l'arracher aux paperasses et de l'entraîner vers la plage.

Ils faisaient des préparatifs sommaires, puis empruntaient les ruelles tortueuses, poursuivis par les odeurs douceâtres de l'été et cette fraîcheur un peu incongrue sous un ciel bleu et torride. Les rues et les escaliers se croisaient, se coupaient à angle aigu. La rue où ils habitaient est la plus longue de la vieille ville (elle la traverse de part en part). Mais ce n'est pas le bon chemin pour la mer, c'est pourquoi les deux frères enfilaient une succession de rues étroites, les suivaient machinalement.

Le départ pour la plage était pour eux un véritable chemin rituel avec ses odeurs précises et ses « surprises » entendues, la rencontre inéluctable du vendeur ambulant de citronnade parfumée au clou de girofle. La brise marine leur fouettait le visage au détour d'un pâté de maisons basses donnant sur un escalier interminable. Ils s'arrêtaient, s'accoudaient à une rampe et respiraient l'air chargé d'une odeur de saumure.

A partir de là, Mahfoudh commençait à percevoir

une autre odeur: celle de l'asphalte surchauffé avec ses effluves de goudron. La ville flambait sous le soleil, d'un incendie invisible et intense. Elle continuait en bas, au-dessous d'eux, mais elle offrait un autre visage. C'étaient des bâtiments blancs cossus séparés par de larges rues et par des rangées d'arbres. Mahfoudh rêvait d'habiter là un jour, ou dans un quartier similaire. Lorsqu'ils traversaient cet espace respirant l'aisance, il levait les yeux et regardait les balcons spacieux où souvent une belle femme se tenait. Mahfoudh emportait avec lui, dans son chemin vers la plage, cette image radieuse et troublante.

Ce qui le retenait également, dans son itinéraire vers la plage, c'était le jardin à traverser. C'était une sorte de jardin-frontière qui s'interposait entre la vieille casbah et le quartier plus moderne et plus riche ; qui séparait aussi deux lycées dont l'un était nettement plus huppé que l'autre. Le jardin de l'Oasis (Mahfoudh avait toujours trouvé insolite cette appellation évoquant le désert), c'était une brisure verte, c'était une accalmie - comme pour se reposer et rêver - dans cette dégringolade blanche qui précipitait la haute casbah vers la mer. Venant après la fourmilière oppressante du marché aux puces, après l'espace grouillant et un peu interlope (la sainteté et la pauvreté n'ont-elles pas toujours fait bon ménage ?) du mausolée de Sidi Abdelkader le Souri (où se pressaient les dévots, les mendiants, les camelots et les matrones en quête d'un mauvais coup), cet espace verdoyant et bruissant

paraissait à la fois anachronique et providentiel. Il avait l'air un peu irréel, presque suspect parce que trop beau pour le panorama.

Les deux frères, quittant le jardin, faisaient encore quelques pas et se retrouvaient devant la mer. Juste au-dessus de la plage, un vaste talus de terre herbue dévalait lentement vers le sable. Il y avait là des bougainvillées rabougries, des volubilis, des héliotropes désordonnés, couverts d'une chape de poussière provenant de la route. La chaleur accablante pressurait les plantes, leur extorquait leurs sucs aromatiques qui se répandaient dans l'air pesant. Les yeux et tous les sens se troublaient, s'embuaient légèrement devant la chaleur palpable, la mer parcourue d'escarbilles et le vaste horizon d'eau tendu comme une corde d'arc.

Moins passionné pour les études que Mahfoudh, mais peut-être aussi conscient de sa position d'aîné qui doit rapporter le plus tôt possible de l'argent à la maison, Younès trouva à s'employer dans une banque **à** l'âge de dix-huit ans. Mais ses rapports avec son frère, brillant étudiant à la faculté des sciences, demeurèrent empreints de la même camaraderie. Il se maria, eut des enfants, sans que ses liens avec Mahfoudh se relâchent ou s'altèrent. Jusqu'au jour où il succomba lui aussi à ce vent de dévotion qui soufflait sur le pays. Il devint brusquement renfermé, tout requis par ses prières et par la fréquentation des temples où il suivait assidûment les prêches, les commentaires du Livre et les leçons de théologie. Il discu-

tait encore avec Mahfoudh, mais sur un ton rogue, dénué de cordialité. Il s'ingéniait à ramener tout débat sur le terrain de la foi.

Leur discorde avait commencé un jour où Younès, considérant pensivement son frère, laissa tomber tout à coup :

- Tu aurais été un homme parfait s'il ne te manquait la pratique de la prière.

Mahfoudh répliqua que ce genre de pratique dépendait de son libre arbitre et de sa seule conscience. Il n'avait pour le moment aucun problème de ce côté-là. Sa conscience était tranquille : elle ne requérait ni prières ni dévotions. Et puis il n'avait jamais prétendu ni même aspiré à la perfection dont son frère voudrait l'honorer.

Il s'ensuivit un long débat contradictoire où Younès déploya une flamme et une éloquence inattendues pour défendre des thèses assenées comme des vérités rejetant toute discussion. D'autres confrontations eurent lieu, tout aussi orageuses. Mahfoudh avait cru au début qu'en son frère s'étaient accumulés au fil des ans une rancœur et un sentiment de défaite face à sa vie somme toute médiocre; il pensait que Younès cherchait ainsi dans l'assiduité religieuse une compensation spirituelle. Il se dit même un moment que son frère était peut-être jaloux de lui, beaucoup plus chanceux, tout au moins dans la réussite professionnelle. Il redoubla de bonne volonté pour maintenir intacte leur ancienne intimité; il eut même l'illusion qu'il pouvait

l'aider **à** se réconcilier avec un certain nombre de choses.

Mais leurs conceptions du monde avaient pris des directions opposées. Younès s'enfonçant de plus en plus dans des attitudes excluant la repartie, la communication devint très laborieuse avant de mourir tout à fait. Younès eut le temps d'adresser à Mahfoudh de violents reproches sur son célibat, sa fréquentation d'une femme en dehors des liens conjugaux, sa non-observance des prescriptions religieuses. Devant la résistance et les arguments de Mahfoudh, sa flamme de prosélyte s'éteignit et il dut baisser les bras. Et depuis, entre eux, c'est le silence, l'esquive, les propos anodins - de peur que ne survienne de nouveau l'empoignade.

Et voici que Mahfoudh remarque, atterré, que les attitudes paternelles atteignent maintenant Redhouane. Mais il ne peut dire avec précision à qui revient la palme : au père ou à l'école. Cette dernière est en effet devenue, après une série de réformes et son investissement par une caste théologique, une véritable institution militaro-religieuse : levée des couleurs nationales, chants patriotiques, fort volume d'enseignement religieux. Alors, plutôt que de s'occuper des choses de leur âge, les écoliers sont tout préoccupés du bien et du mal, d'ici-bas et de l'au-delà, de la récompense et du châtiment divins.

des archanges et des démons, de l'enfer et du paradis. Mahfoudh a entendu dire que des enseignants exercent parfois sur leurs élèves un véritable chantage moral : ils les obligent à faire la prière en les menaçant de châtiments divins, ils les amènent même à dénoncer les parents qui consomment de l'alcool. On lui a parlé d'une école où toute fille portant le ***hidjab*** est assurée d'avoir la moyenne.

Mahfoudh ose espérer que Redhouane n'en est pas encore à la délation. La hardiesse et la franchise de ses yeux montrent qu'il n'est pas encore atteint de façon irrémédiable. Ce qui l'incite à importuner son oncle, c'est sans doute un désir de comprendre, de mettre un peu d'ordre dans sa tête, de clarifier et ordonner certaines valeurs. Car cet exemple lui fait entrevoir qu'ils ne sont pas blâmables dans leur totalité, ces « mécréants ». Quelques-uns au moins, au rang desquels se trouve Mahfoudh, sont sociables, disponibles, généreux, intelligents.

Redhouane s'étant calmé, Mahfoudh se demande s'il va faire part à son frère de ses déboires de l'avant-veille. Il doute fort que Younès s'intéresse vraiment à ce qu'il fait maintenant, mais il se dit que cela entretiendrait entre eux un moment de discussion sérieuse comme ils n'en ont pas eu depuis longtemps.

Bien calé dans un fauteuil en moleskine sombre, Younès écoute sur cassette, en dodelinant la tête avec extase, les prêches d'un imam célèbre. Celui-ci pourfend les pouvoirs et les peuples de la terre islamique

qui s'éloignent du chemin tracé, succombent aux tentations et aux illusions miroitantes de l'impiété.

- Je me demande, dit ironiquement Mahfoudh, si ce n'est pas cette société mécréante qui vient de me mettre des bâtons dans les roues.

- Cela m'étonnerait, réplique, sarcastique, Younès. Cette société est la tienne, c'est la société sans entraves et sans ordre moral dont tu souhaites l'établissement. Mais quel genre de problème as-tu ?

- Tu te rappelles mes talents de bricoleur. Eh bien, j'ai inventé une petite machine. J'allais pour la faire breveter, m'attendant à être au moins congratulé. Mais j'ai buté contre un mur de plomb. Je crois même que je suis, depuis, devenu suspect aux autorités de Sidi-Mebrouk qui postent des sentinelles sur mon chemin.

- Comment des sentinelles? J'espère que tu n'es pas atteint par un délire de persécution.

- Je t'assure que j'ai surpris des personnes en train de m'épier.

- Que peut-on attendre d'autre de la société policière, sans scrupules, que vos idées ont aidé **à** asseoir ?

- Et la société gouvernée par la loi religieuse, dont tu souhaites l'avènement, serait donc plus incorruptible et plus humaine ?

- La loi religieuse purifie l'homme de ses bas instincts. Elle abolit tous les écarts, prêche l'honnêteté, le respect du vis-à-vis, le secours du faible.

- Ne risquons-nous pas plutôt d'être ramenés des

siècles en arrière et de perdre des valeurs que les hommes ont édifiées au prix du sang et de la sueur, comme la démocratie, l'égalité des sexes, la liberté individuelle, la liberté d'opinion, la liberté confessionnelle ?

- Et tu crois peut-être que tous ces beaux concepts que tu vantes ont cours dans le monde occidental qui t'obnubile ? Tu crois que la volonté de l'individu y est prise en compte ? que la femme y est respectée ?

La discussion arrive au point nodal : elle va outrepasser les égratignures et la joute conceptuelle pour se muer en violente diatribe quand Leila, la femme de Younès, vient leur rappeler les nécessités toutes prosaïques de la table. Mahfoudh va se laver les mains pour mettre un terme à un débat où il sait qu'il n'y a rien à gagner, où il est très difficile de faire avancer les idées, étant donné que les interlocuteurs se tournent le dos. Il reconnaît cependant que, pour cette fois-ci, c'est lui qui a joué la provocation.

Le repas terminé, il prend congé de son frère avec cette impression renouvelée, mais plus pénible chaque fois, d'une adolescence et d'une camaraderie mortes, d'une abdication face aux sollicitations passionnantes et douloureuses de la vie. Mahfoudh connaît bien cette société où les hommes peinent, s'amusent et reçoivent leur part de jouissance puis, arrivés à un certain âge - la cinquantaine généralement -, ferment les yeux sur les passions et leurs tumultes ; ils passent de l'autre côté de la vie fait de renoncements et de

prières, mais sans doute aussi d'une nostalgie des joies et des frasques d'autrefois. Ce qui est effrayant chez cette nouvelle génération de dévots zélés, c'est sa négation même de toute joie, son refus de toute opinion différente, son rêve de soumettre le monde aux rigueurs d'un dogme inflexible.

Mahfoudh est tout content de trouver Hassan Bakli au ***Scarabée.*** Il y a sur la table un peu branlante (une capsule de bouteille de bière placée tout à l'heure sous l'un des pieds a dû changer d'endroit) quatre « cadavres » de bouteilles que le garçon a omis d'enlever ainsi que deux soucoupes contenant l'une des olives vertes et l'autre des amandes grillées et salées. Autour d'eux, un brouhaha, qui semble venir d'un point situé à une distance modulable, les enveloppe ou décroît, rampe à ras-de-terre avant de se dissoudre totalement pour faire place au silence, à un vide délicieux que seuls fêlent les bruits de verre. Puis les exclamations renaissent, déclenchent la meule du brouhaha. Mahfoudh contemple des napperons à motifs géométriques, fixés au plafond entre des moulures en plâtre de mauvais goût, autour de l'immense globe en plastique orange qui enrobe l'ampoule comme un lustre de fortune. Le plafond est solidement scellé. Ce n'est que dans deux ou trois heures, si Mahfoudh continue à boire à ce rythme lent et comme méditatif, que les espaces et les objets commenceront à tanguer et que

son cou devra adopter des contorsions un peu cocasses pour rétablir les équilibres.

Hassan et lui restent silencieux. Ils n'ont pas besoin de se parler. Entre eux, c'est une vieille, intense et pudique amitié. Leurs itinéraires sont différents. Hassan, de quelques années plus âgé, n'a pas accompli ses études avec la même aisance et la même régularité que Mahfoudh. Il a été, très jeune, pompier puis foreur dans une société d'hydrocarbures avant de passer ses examens et d'arracher ses diplômes à l'université. Il est ensuite devenu professeur dans le même lycée que Lemdjad. Ce dernier éprouve pour lui, en même temps qu'une grande amitié, une sorte de respect dû à l'aîné qui a beaucoup vécu.

Mahfoudh aurait aimé rencontrer aussi le vieux Rabah Talbi. Il aurait voulu le remercier pour la maison et lui parler de la machine - ce qui ne manquerait pas, il en est certain, de lui faire plaisir. Mais, au moment où il pense à lui, regardant vers l'entrée, le personnage qui s'y encadre avant de se diriger vers leur table est Nadjib Chébib, un grand type osseux, une sorte de matamore tonitruant qui tient depuis plus de quinze ans des rôles moins que secondaires dans les films nationaux. Il est l'indélicatesse même, et ce n'est pas sans appréhension que Mahfoudh le voit s'approcher, un large sourire fendant sa bouche et les bras déjà grands ouverts pour une étreinte affectueuse.

Il s'invite sans façon à la table, commande une bière avant même de s'asseoir et dès lors accapare l'atten-

tion, devient le seul être digne d'intérêt dans ce brumeux estaminet où il ne doute pas que tout le monde le connaît, l'affectionne et l'admire. Il commence à parler du film en cours où il tient le rôle d'un journaliste correspondant de guerre pris entre son devoir d'informer et de témoigner et l'amour d'une femme qui veut l'éloigner de la zone de combat. Mais il est souvent interrompu : il est régulièrement hélé ou salué tant par les consommateurs assis que par ceux qui arrivent ou s'en vont.

Il a fallu juste trois bières, absorbées, il est vrai assez goulûment, pour que Nadjib libère sa verve déclamatoire, étire sa personne à la dimension de l'estaminet, devienne la plaque tournante d'un grand débat politico-esthétique. Deux interlocuteurs notamment, assis à l'autre bout du bar, sont engagés à fond dans le débat. Ne pouvant alimenter la discussion à quelques mètres de distance, au-dessus des têtes et des voix, ils prennent le parti de rejoindre Nadjib, ce qui porte au nombre de cinq les commensaux autour de la table à l'équilibre précaire.

La discussion continue pendant que les deux interlocuteurs s'approchent, tenant chacun un verre et une bouteille entamée. L'un des nouveaux arrivants porte des lunettes cerclées et une barbe de quatre ou cinq jours : on sent tout de suite que celle-ci n'est pas le résultat d'une négligence, mais qu'elle fait partie d'un personnage étudié dont les autres attributs sont une voix de stentor, une manière de tambouriner sur la

table, des vêtements amples et très chics, un point d'honneur mis à tout contredire.

Mahfoudh et Hassan ne sont nullement sollicités pour parler et, les rares fois qu'ils s'y sont hasardés, ils se sont très vite rendu compte que ce n'est pas du tout aisé, que la prise de parole doit se conquérir de haute lutte. C'est un jeu ou plutôt une épreuve où Nadjib et l'homme mal rasé souffrent difficilement la concurrence.

Le débat s'emmêle, impitoyable, et Mahfoudh arrive à comprendre que le point de départ en est un article que Mal-Rasé a signé dans ***Le Militant incorruptible.*** La fumée, les bruits de verre et les voix environnantes embrouillent la discussion dont Mahfoudh n'attend que le moment où elle tournera en rixe.

- L'État n'a pas besoin de génies, il a besoin de serviteurs, dit l'un d'entre eux. (Mahfoudh ne distingue pas très bien lequel, c'est sans doute Mal-Rasé.)

- C'est l'unanimisme qui m'horripile, émet une voix mal assurée. (Maintenant, se dit Mahfoudh, c'est le troisième larron, celui qui n'a pas réussi jusque-là à placer son point de vue.)

- Et je crois bien que l'humanisme ne vaut pas mieux, réplique un autre tout de go. Ce qu'il faudrait promouvoir, c'est une éthique du suicide. Apprendre aux gens à franchir le pas, à transcender cette lâcheté qui les empêche de s'accomplir dans le néant définitif.

- Ils se réfugient, pour maquiller leur couardise, derrière des interdictions religieuses : les suicidés sont

voués à la damnation car ils osent se substituer à Dieu qui seul peut disposer de la vie ! (Le troisième larron fait des progrès, remarque Mahfoudh, car c'est encore lui qui vient de parler, lui dont on arrivait difficilement à comprendre quelques instants auparavant la présence à cette table vu qu'il ne se mêlait presque pas à une discussion qui prenait des allures de duel.)

- Tu ne vas pas me dire que ceux qui sont vraiment décidés s'embarrassent, au moment crucial, de religion ou d'autre chose. Et puis, quelle bonne blague que la damnation éternelle ! Ce que nos concitoyens vivent au quotidien n'est donc pas une forme de damnation ? Je ne comprends pas comment ils s'accrochent à une vie qu'ils ne cessent de vilipender. « Maudite soit cette vie », entends-tu à chaque coin de rue. Regarde des pays heureux où les gens vivent épanouis, presque comblés, avec en tout cas cent fois moins de problèmes qu'ici, et regarde avec cela le nombre de suicides qu'on y enregistre. Mais, chez nous, une vie de chien, une vie qu'on dénigre et vomit, et jamais pour autant un seul suicide !

La discussion s'enfonce de plus en plus dans les abysses métaphysiques ; les concepts et les mots en « isme » ricochent les uns contre les autres. Mahfoudh n'écoute que par intermittence, ménageant dans son esprit de longs espaces de rêverie soustraits à la joute verbale. Lorsqu'il reprend pied dans la discussion, il s'aperçoit que Nadjib et Mal-Rasé rivalisent désormais non d'arguments, mais de rugissements. Les

concepts volent comme des menaces, s'entrechoquent comme des insultes.

Mahfoudh somnole légèrement dans le bar submergé de fumée, de voix rauques, de figures extravagantes. Il pense soudain à sa première cuite. Il avait dix-huit ans. C'était l'année du bac. Préparation intense, inhumaine. Chimie moléculaire. Géométrie dans l'espace. Un jour, saturés d'exercices et de révisions, un copain et lui décident d'aller se défouler dans un bar. Ils avaient pris - il se rappelle bien la quantité - quatre bières chacun, par bravade, aucun des deux ne voulant être en reste avec l'autre. Mahfoudh ne savait pas comment il avait réussi à rentrer chez lui. Arrivé à la maison, il avait couru s'allonger sur son lit. Puis, il s'était mis à vomir et à proférer des propos incohérents. La mère, affolée, se pressait à son chevet, essayant d'identifier cette maladie étrange et cherchant déjà le vinaigre ou autres remèdes de bonne femme. Ce fut alors que Younès s'amena, s'approcha de son frère et sentit l'odeur d'alcool.

- Il n'a absolument rien, dit-il pour rassurer sa mère.

Puis, se penchant sur son frère, il laissa tomber avec philosophie :

- Mahfoudh, je t'ai conseillé de t'en tenir à la limonade, la bière est trop forte pour toi.

Cela décrispe agréablement Mahfoudh : trouver là, au guichet, un ancien élève (Mahfoudh doit convenir qu'il ne fut pas des plus brillants, il se le rappelle bien) plein de sollicitude.

La confrontation avec l'appareil administratif l'a toujours empli de malaise et de nervosité : y contribuent le souvenir d'une époque où les préposés vous remballaient sans ménagement à chacune de vos démarches, une sorte de compassion gênée pour les gratte-papier, et enfin sa mésaventure récente avec la municipalité de Sidi-Mebrouk. C'est pourquoi l'idée d'aller renouveler son passeport (il tient toujours à se rendre à cette Foire internationale des inventeurs où il a déjà écrit) l'a angoissé durant quelques jours. Et voici que, le matin où il décide d'affronter le péril des guichets sous-préfectoraux, il se retrouve en face d'un ancien élève qui le hèle d'un « Hé, maître ! » inattendu et sécurisant et veut s'employer à lui faciliter les démarches.

Il commence par le faire sortir de la queue et l'introduit directement chez le responsable du service des passeports. Ce dernier - moustache, cravate mal nouée et mal assortie à la couleur du costume qu'il porte non par vocation mais par obligation - les accueille avec l'air sévère de quelqu'un qui tient à marquer son autorité et qui veut donner l'impression qu'il n'est tenu à rien, que tout ce qu'il fait est simplement pour rendre service. Il n'invite pas Lemdjad à s'asseoir mais, après le plaidoyer du jeune guichetier en faveur de son ancien professeur, il se montre efficace. Il remet à Mahfoudh, sous un pli adressé au commissariat, sa fiche de police - pièce maîtresse du dossier de demande de passeport et dont l'obtention retarde en général l'établissement du document.

- S'ils acceptent, lui dit le responsable du service, de viser votre fiche sur place, nous vous délivrerons votre passeport dans quelques jours.

En route pour le commissariat, Mahfoudh réfléchit à cette drôle de fonction dont il a été chargé : celle de messager pour la police. C'est la première fois de sa vie qu'il aura été recommandé pour ce corps d'autorité. Il y arrivera et lancera avec beaucoup d'assurance :

- Je viens de la sous-préfecture. C'est le responsable du service passeports qui m'envoie.

Mahfoudh ne doute pas un instant que ce dernier soit une figure considérée dans la police. Le passeport

est un objet convoité et un peu magique que les citoyens aiment bien sentir dans leur poche comme une promesse d'évasion. C'est fou, ce désir de partir qui hante les hommes de ce pays. Partir n'importe où, pourvu que l'on passe les frontières natales. Vivre dans les villes tumultueuses une douce liberté d'apatride. Mahfoudh se dit qu'on ne doit connaître nulle part ailleurs cette sensation d'étouffer chez soi, ce désir de lever l'ancre, d'allonger les distances entre son pays et soi. Il est donc à peu près certain que le responsable dudit service doit venir de temps à autre en aide à la police (comme à tous les corps d'autorité du pays) en accélérant la fabrication d'un passeport pour tel ou tel de leurs protégés. D'ailleurs, presque tous les « responsables » - Mahfoudh en a un exemple dans la personne de son proviseur - ont des accointances plus ou moins visibles avec la police. Mahfoudh se rappelle les propos qu'avait tenus, une fois, au ***Scarabée*** un journaliste du ***Vigile:***

- Il faudra arriver à ce que les journalistes fassent leur travail et les policiers le leur, sans interférence et sans confusion.

Arrivé au commissariat, Mahfoudh est introduit, au vu de la lettre, dans un bureau où sont assis deux policiers, l'un en civil derrière une machine à écrire et l'autre, en uniforme, occupé à classer des fiches. Le policier en tenue s'empare de l'enveloppe, en extrait le dossier et entreprend d'agrafer les cinq photos de Mahfoudh sur cinq fiches différentes. L'autre policier,

délaissant son travail, tape un bordereau destiné à la sous-préfecture. L'affaire semble se dérouler à un train inespéré. Mahfoudh étant recommandé, les policiers le prennent pour quelqu'un d'important. Certes, celui qui s'est emparé du dossier aurait préféré lire, à l'endroit de la profession, au lieu de «professeur», « directeur d'une société » ou « officier de gendarmerie ». Mais, pourquoi n'existerait-il pas dans ce pays trois ou quatre professeurs pistonnés dont il viendrait de rencontrer un spécimen ?

Avant de remettre à Mahfoudh sa fiche signée, le policier a un dernier réflexe :

- Va quand même jeter un coup d'œil au fichier, dit-il à son collègue en civil.

Mahfoudh se sent tout à coup en train de perdre son statut privilégié. Il redevient un citoyen anonyme, c'est-à-dire passible de tous les arbitraires, en face de deux policiers tout-puissants dans un commissariat. L'appréhension commence à le gagner, le doute s'insinue en lui : il n'aura pas son passeport. Il se rappelle les sévices qu'il a subis dans un autre commissariat lors de son arrestation, il y a douze ans, après la manif d'étudiants. Son dernier passeport lui avait été refusé il y a cinq ans pour des raisons qui n'ont jamais été précisées; il n'avait réussi à l'obtenir qu'après des interventions. Pourquoi ce refus ? Était-ce à cause de la manifestation estudiantine ? Était-ce à la suite d'une demande d'association culturelle dont il avait été signataire? Les signataires, qui avaient vainement

attendu un agrément de l'instance concernée, ont seulement appris plus tard qu'ils avaient été, en guise de réponse, fichés à la police. Mahfoudh espère que cette rétention de passeport est maintenant une histoire enterrée : d'autant qu'il s'agissait d'une rétention arbitraire qui ne s'appuyait sur aucun motif légal (sinon peut-être l'accusation d'« atteinte à la sûreté de l'État » qui a été ensuite abandonnée).

Le policier en civil a mis quelques minutes pour revenir. Avant même de reprendre sa place, il lance vers Mahfoudh :

- Tu peux partir maintenant.

- On ne tutoie pas les gens qu'on ne connaît pas, réplique très froidement Mahfoudh. Mais depuis tout à l'heure, je pensais que j'allais repartir à la sous-préfecture avec ma fiche visée. Vous avez même établi le bordereau.

- C'est ce que vous croyiez, répond simplement le policier.

- C'est aussi ce qui m'a été dit à la sous-préfecture.

- La sous-préfecture fait son travail et, nous, nous faisons le nôtre.

- Ma fiche sera envoyée quand ?

- Je ne saurais vous le dire.

- Vous avez trouvé quelque chose sur votre fichier ?

- Vous pouvez supposer ou croire tout ce que vous voudrez.

Lassé de ce jeu de questions-dérobades, Mahfoudh se lève. Il se faisait beaucoup d'illusions en espérant

obtenir des réponses à pareilles questions et, tout compte fait, son interlocuteur n'a pas été si vache que ça, car les policiers sont faits pour interroger et non pour être interrogés. Seule la « recommandation » de la sous-préfecture a empêché le policier d'être moins poli, voire brutal.

Son rêve de citoyen protégé et comblé a duré à peu près une heure et quart.

Mahfoudh essaie de comprendre : ses « frasques » de Sidi-Mebrouk sont-elles parvenues à la police ? A moins que ce ne soit son passé de manifestant pacifique ou d'associataire virtuel. Mahfoudh sait que, dans tous les cas, vous êtes à la merci d'un obscur flic qui a la malveillance de vous introduire dans un fichier où vous risquez de demeurer toute votre vie. Il n'est néanmoins pas déconcerté par cette manière d'être traité, la municipalité de Sidi-Mebrouk lui en avait donné un avant-goût (qui en avait ravivé d'autres) quelques jours auparavant. Finalement, il aurait trouvé presque suspect de passer au travers des mailles bureaucratiques et policières d'habitude si serrées, surtout pour les gens de son espèce. Son échec remet sainement les choses en place.

Ce qui le tarabuste, c'est de connaître le motif exact de ce refus. Mais peut-être qu'il n'y a pas de refus, peut-être que la police va réellement retourner sa fiche à la sous-préfecture avec un avis favorable après l'on ne sait quelle vérification. Il est cependant bien sceptique : le bordereau a été établi en sa présence, et ce

n'est qu'après consultation du fichier que la situation a soudain basculé. Si on lui refuse son passeport aujourd'hui, il ne voit pas pourquoi on le lui délivrerait plus tard.

La Foire de Heidelberg se tient dans un mois et demi ; Mahfoudh est déterminé d'ici là à remuer ciel et terre pour entrer en possession de son passeport. La bataille est déjà engagée avec la mairie de Sidi-Mebrouk; il n'a plus peur maintenant, il a eu son baptême du feu. Il est comme ces manifestants qui sont sortis dans la rue et qui ont eu les chars en face d'eux ; leur peur est à jamais annihilée car ce qu'ils pouvaient craindre le plus est advenu.

Il revient trois jours plus tard. Son ancien élève est toujours là, tout aussi attentionné. Il contrevient encore une fois à la loi de la queue et l'introduit chez le responsable du service. Celui-ci a toujours le même costume (costume noir, inélégant, de fonctionnaire endeuillé) et la même cravate mal nouée, mais il a changé d'attitude. Il jette sur le guichetier qui s'aplatit un regard courroucé puis, regardant Mahfoudh qu'il semble ne pas reconnaître, lui lance sèchement :

- Et vous, que voulez-vous ?

Mahfoudh lui rappelle leur entrevue trois jours auparavant et demande si sa fiche a été retournée par la police.

- J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous, la suite ne

dépend pas de moi, répond le chef de service avant de tourner les talons et de quitter le bureau.

Lorsque Mahfoudh sort du bureau à son tour, le jeune homme baisse la tête, accablé d'humiliation. Il ne sait que dire et c'est Mahfoudh qui parle :

- Je te remercie pour ce que tu as fait. J'attendrai encore quelques jours. Mais je crois que tu dois te résigner dorénavant à me laisser faire normalement la queue. D'ailleurs, on est tous habitués à cela. L'attente, nous savons ce que c'est. Il ne faut plus envisager pour moi un régime de faveur qui peut t'attirer des désagréments.

Le garçon proteste faiblement et bafouille qu'il fera encore tout ce qu'il pourra pour lui rendre service.

Mahfoudh voit pour la première fois s'envoler de manière sérieuse la perspective d'aller présenter son invention à la Foire de Heidelberg, et cela le tourmente, le révolte même.

Il y a trois jours, il se sentait plein d'ardeur, prêt à se battre comme un homme lésé pour obtenir ce qui lui est dû; il ne voyait dans le refus qu'on lui opposait qu'une anomalie qui allait être reconnue comme telle ; mais l'appareil administratif et policier lui apparaît maintenant sous un autre visage fait d'indifférence, d'inamovibilité, de toute-puissance, d'absurdité.

Il avait déjà connu cela. Mais il s'imaginait que c'était accidentel, que c'était l'exception et non la règle. Couloirs rectilignes, interminables ; murs silencieux qui ne laissent filtrer aucun son chargé d'huma-

nité. Pour Mahfoudh, un homme incarne cela, ce circuit labyrinthique. Cet homme est moustachu, il est insensible et inculte, le costume sans élégance, la cravate nouée de travers, les ongles encore noirs d'une activité de paysan ou de boutiquier. C'est l'homme sans personnalité et sans conviction, qui semble réunir en lui tous les critères de promotion : il commence au niveau le plus bas et gravit régulièrement et rapidement les échelons parce qu'il ne se sera jamais fait remarquer, ne possédant ni les idées ni le caractère qui pourraient attirer la foudre sur lui.

Un vieux collègue de Mahfoudh, professeur de philosophie, lui avait dit un jour que, durant sa longue carrière, il avait appris à ménager, parmi ses confrères, les plus médiocres et les plus versatiles, car il était convaincu qu'ils étaient tous appelés à devenir d'importants responsables, voire des ministres. Et il lui avait nommé quelques hauts responsables qu'il avait côtoyés et dont il avait une idée fort peu flatteuse.

Mahfoudh attend une semaine avant de retourner à la sous-préfecture. Lorsqu'il y arrive en début d'après-midi (il a mis son costume le plus chic, décidé à en imposer par l'apparence), il évite soigneusement son ancien élève, passant le plus loin possible de son guichet. Avant de monter au premier étage où se trouve la salle d'attente, il lui jette un regard à la déro-

bée et le voit penché sur sa paperasse, tirant un peu la langue comme s'il peinait sur un exercice de physique ou de mathématiques. Il a l'air petit et fragile, englué dans un ordre bureaucratique qu'il perpétue malgré lui et qui finira peut-être par l'engloutir. Mahfoudh se demande comment le jeune homme réagirait si on lui notifiait un refus ferme et définitif de passeport. Finirait-il par faire semblant de ne pas le connaître de peur de se compromettre lui-même - s'il n'était déjà compromis ? Finirait-il par soupçonner que son ancien professeur, sous ses dehors respectables et intellectuels, n'est peut-être qu'un malfaiteur à qui on reproche des choses très graves ? Les malfaiteurs se recrutent dans tous les milieux, et ceux qui sont chargés d'instruire et d'éduquer leurs semblables ne sont nullement à l'abri des tentations et des actes répréhensibles.

L'escalier ne comporte que quelques marches, et Mahfoudh se retrouve tout de suite dans la salle d'attente. L'homme qui en garde l'entrée ne laisse pas pénétrer n'importe qui : il s'informe d'abord du motif de la demande d'audience. Mahfoudh a sans acute dû l'impressionner par sa mise soignée, sa pipe, ses lunettes, son allure d'intellectuel (ou peut-être de personnage politique qui se permet, chose très rare, le luxe d'être élégant et cultivé?). Il n'a eu à subir aucune question avant d'accéder à la salle où patientent juste deux personnes.

Au bout de deux heures d'attente, il est reçu non par le sous-préfet lui-même, mais par le secrétaire général de la sous-préfecture qui l'écoute attentivement et s'efforce de lui être utile. Il va jusqu'à téléphoner au commissariat pour demander la fiche de Mahfoudh, prétextant une mission urgente à l'étranger. Il répond ensuite à Mahfoudh que sa fiche va arriver avec d'autres par un courrier du commissariat qui est en route.

Mahfoudh descend attendre au rez-de-chaussée en se tenant hors du champ de vision de son ancien élève. Quelques employés le regardent avec un air qu'il juge entendu. N'était la nouvelle qu'il vient d'avoir de l'arrivée imminente de sa fiche, il aurait cru que son dossier était déjà revenu avec un avis défavorable de la police et qu'il constituait une figure suspecte.

Le messager du commissariat arrive et Mahfoudh va aux informations : sa fiche ne figure pas parmi celles qui sont parvenues. Il attend encore, toujours dans son coin, l'arrivée d'un autre coursier jusqu'à 18 h 30, heure de fermeture de la sous-préfecture. Les employés ayant commencé à sortir, il n'a pu éviter que de justesse son ancien élève en plongeant les yeux dans son journal. Mais il est sûr que le jeune homme l'a vu et que, par délicatesse sans doute, il n'a pas osé ou voulu venir vers lui.

Mahfoudh revient aux nouvelles le surlendemain. Bien des fiches, lui apprend-on, étaient arrivées la

veille ou le matin même, mais la sienne n'était pas dans le lot.

Il est maintenant convaincu qu'il n'aura pas son passeport.

***Le haut coffre disloqué. C'était le repaire de l'enfant. Et son laboratoire.***

***Mais il faut d'abord parler des livres qu'il avait découverts quelques mois plus tôt.***

***Il avait déjà connu des livres de classe, les siens et ceux de son frère ; il avait vu des bandes dessinées montrant des chevaux, des tentes d'Indiens, des prairies et des paysages de montagnes. Puis, un jour, il découvrit — il ne se rappelle pas comment (quelqu'un le lui aurait-il dit ?) - que les livres ne servaient pas seulement à instruire et à amuser, mais ouvraient une fenêtre magique sur le monde et sur sa panoplie d'aventures. Ce jour-là, la fièvre s'empara de lui. Il éprouva subitement une irrépressible et insatiable envie de découvrir des aventures, des personnes et des lieux pittoresques, peut-être des intrigues émoustillantes.***

***Le premier livre qui lui tomba entre les mains, sa première clé de l'inconnu avait pour titre*** Sur les

traces des chasseurs *{Mahfoudh se rappelle parfaitement le titre mais pas le propriétaire du livre : était-ce son frère ou un copain?).*

*C'était — cela aussi il se le rappelle — une journée de début d'automne. Une pluie fine (sans doute la première de l'année) tombait dans le patio et un vent enroué haletait sourdement, ronchonnant entre les ruelles de la vieille ville. Mahfoudh s'assit sur un tabouret dans la partie couverte du patio. Il ouvrit le livre, il était impatient et avide d'entrer par la porte des mots dans la demeure de l'aventure. Il se demanda tout d'abord s'il pourrait le lire d'une seule traite. Mais il était trop ému et trop nerveux. Les lettres dansaient devant ses yeux, composaient une mosaïque de traits, de points, d'arcs minuscules, de jambages et de signes serrés en rangs réguliers comme une armée bien disciplinée. Mais, de mots ou d'aventures, point.*

*L'enfant reposa le livre, s'efforça de vaincre son émotion afin de mieux se concentrer. Il ferma un instant les yeux et il lui sembla alors entendre plus intensément son sang qui circulait à une vitesse accélérée et venait cogner contre ses tempes. Mahfoudh resta ainsi quelques minutes puis, jugeant son émotion tombée, il reprit le livre à son début. L'entreprise lui sembla cette fois-ci beaucoup moins éprouvante. Des mots se dessinaient nettement, levaient le voile sur des objets précis. Mais Mahfoudh était toujours impatient. Il lui tardait d'être submergé par l'aventure. Il*

*regarda le nombre de pages qui lui restaient à lire et se dit que non seulement il n'achèverait pas le livre aujourd'hui mais qu'il ne l'achèverait peut-être jamais.*

*La pluie tombait toujours, aussi silencieusement. Mahfoudh maintenant ne se posait plus de question. Il naviguait en plein dans le livre, parmi les broussailles des lettres et les contours flous des objets. Il était dans un monde incertain que recouvrait une brume obstinée, et celle-ci se dissipait de temps en temps pour révéler un carré précis de paysage, un arbre ployant sous la neige, les yeux perçants d'un loup, une cabane fumant dans la forêt silencieuse. Mahfoudh s'enfonçait profondément, en trébuchant parfois ou en tâtonnant dans la pénombre, dans une contrée froide et blanche parmi des chiens et des trappeurs, sur les traces des bêtes sauvages, dans l'inconfort des traîneaux. Il manipulait à l'aveuglette (dans sa tête seulement ou avec ses mains ? la frontière n'était pas très nette) des objets à l'usage indéfini comme les raquettes, les trappes ou les luges.*

*Maintes fois, un paysage ou une entreprise fantastique, péniblement échafaudés, mot par mot ou lettre par lettre, persistaient dans une forme embryonnaire, fuyante, ou s'écroulaient dans une débandade de lettres affolées. Cette brutale décomposition des objets, des lieux causait beaucoup de peine à Mahfoudh qui tantôt reprenait son travail d'assemblage, tantôt enjambait cette zone d'ombre et continuait son*

*exploration en se promettant de revenir plus tard remplir les différents blancs. La planète des mots était charmeuse, mais aussi combien ardue et frustrante !*

*Lorsque Mahfoudh ôtait ses yeux des feuilles mouchetées de signes, rappelé à la réalité par le vrai vent qui hurlait dans les rues étroites, sa tête bouillonnait, brassait des tronçons d'images, des objets nets ou hybrides, des mots aux consonances étranges. Il se sentait fatigué et heureux. Mais un sentiment d'insatisfaction le tenaillait. Il s'attendait à mieux que cela. Il avait été jusqu'au seuil de la Maison de l'Aventure. Il avait jeté un coup d'œil à l'intérieur, découvrant des objets précis et des ustensiles déroutants. Mais il n'était pas entré. Des mots inflexibles l'en avaient empêché, lui en avaient dérobé chaque fois la clé et dissimulé ainsi un morceau essentiel du puzzle.*

*Mahfoudh refermait le livre qui emprisonnait dans ses feuilles un univers de congères, de loups, de sapins, de cabanes à la chaleur paradisiaque. C'était le soir. Mahfoudh mangeait sans regarder son assiette, l'esprit vagabondant sur les cimes enneigées des forêts. Il ouvrit encore le livre en se mettant au lit, et le sommeil le surprit dans les espaces blancs, parmi les meutes furieuses de loups et le hululement du vent qui s'engouffrait dans les rues sombres de la vieille ville endormie.*

*Ce fut l'année de la découverte des livres que le désir d'invention lui vint lors d'un séjour chez sa grand-mère. La période de vacances relègue toujours*

*les livres dans l'oubli. Et puis il n'y avait pas de livres chez la grand-mère. Était-ce pour cela que Mahfoudh passait tout son temps dehors, dans les champs hantés par les cigales ? Aliouate et Khaled constituèrent pour lui la grande révélation de l'amitié. Ils devinrent ses compagnons inséparables. Ils avaient tous les deux son âge, mais étaient plus solidement bâtis et étaient noirauds à force de courir tout le jour sous un ciel caniculaire. Il les trouvait aussi très ingénieux. Les lance-pierres, la glu épaisse, les cages, les pièges à ressorts, les trébuchets : ils manipulaient - quelquefois même fabriquaient - tout cet attirail avec une aisance admirable.*

*Les trois garçons écumaient les champs à la recherche de l'aventure. Une maison en ruine envahie de buissons leur servait de quartier général. Là, ils tenaient chaque matin conseil pour décider de l'action à entreprendre. C'était à partir de là qu'ils lançaient leurs opérations. Leur programme était bien chargé pour cet été : des oiseaux à tirer, des lapins à traquer au crépuscule, des fruits à dérober dans des vergers précis, une rivière (un simple filet d'eau en vérité) à explorer afin d'en reconnaître la source. Il y avait aussi une sorte de décharge (les enfants l'appelaient « le chantier ») que les trois explorateurs visitaient discrètement, attirés par une multitude d'objets: meubles estropiés, outils rouillés hors d'usage, tout un bric-à-brac où se côtoyaient, s'alliaient le métal, le bois, le plastique.*

*Un jour, les enfants* y *découvrirent, à moitié ensevelie sous du plâtras, une trotinette déglinguée. Ils la dégagèrent soigneusement, la dépoussiérèrent, tentèrent de l'utiliser. Mais il lui manquait, en plus des roues, une bonne partie du guidon. C'était en fait une simple planchette (d'ailleurs tout abîmée) surmontée d'une tige métallique. Les enfants ne l'entraînèrent pas moins vers leur QG. Ils la couchèrent parmi les pierres et les buissons nains comme la pièce d'un butin ou comme le cadavre d'un compagnon valeureux.*

*Ils restèrent un moment silencieux, puis Khaled proposa :*

*- Il faut la réparer.*

*- Ou en fabriquer une autre semblable, enchaîna Aliouate aussitôt, comme si l'idée avait déjà mûri dans sa tête durant le trajet du transport de la machine sinistrée.*

*Le silence retomba, lourd et lisse comme un couperet. Mahfoudh sentit flotter et s'entrechoquer dans sa tête des idées et des objets saugrenus. Depuis la découverte des livres et surtout depuis qu 'il avait vu Aliouate et Khaled manipuler des pièges, des frondes et autres engins (il avait aussi regardé la grand-mère tisser des motifs enchanteurs et décorer les poteries), la fièvre de fabriquer des choses lui rongeait la tête et les mains. Le moment lui sembla venu de donner une chance à son désir. Il dit avec un tremblement intérieur qui ne transparut pas dans sa voix :*

*- Et si nous fabriquions plutôt une barque afin de remonter le fleuve jusqu'à sa source ?*

*Ce jour-là, les enfants restèrent tard entre les murs envahis de buissons à parler d'outils, de matériaux et - pour la première fois cet été - d'argent. Ils n'exclurent d'ailleurs pas la chance de découvrir un trésor lors de leur remontée du fleuve (c'était maintenant ainsi qu'ils désignaient le filet d'eau). Lorsqu'ils s'acheminèrent vers le village, il faisait déjà presque nuit.*

*Ils se mirent à l'œuvre dès le lendemain. Il avait, bien sûr, fallu auparavant coucher sur papier divers calculs et croquis maintes fois vérifiés et rectifiés.*

*Mahfoudh découvrit dans la maison de la grand-mère un haut coffre disloqué. Il en fit son repaire. Et son laboratoire. Il passait dedans des heures entières à la réalisation de la barque. Avait-il des outils avec lui ? Travaillait-il avec ses mains ou seulement avec sa tête ? La fraîcheur et la pénombre du coffre étaient propices à la réflexion. Et au travail soutenu. N'y avait-il pas d'autre raison au choix de ce lieu insolite ? Il fallait, bien évidemment, garantir le secret de l'invention.*

*L'enfant fermait souvent les yeux en travaillant pour se couper de son environnement et pour mieux s'insérer dans l'aventure. Les ports, au matin, étaient très bruyants. Mahfoudh reconnaissait dans l'inextricable agitation quelques bâtiments et quelques équipages. Il saluait des matelots au passage, hélait quelque barque à l'accostage. Mais il n'avait pas le temps d'engager une discussion. Des marchandises*

*- quelques-unes arrivées de très loin - s'entassaient sur les quais, et les hommes chargeaient ou déchargeaient sans un instant de répit.*

*L'enfant ne savait pas s'il devait partir. Il n'était pas encore décidé. Mais ce n'était qu'une question de temps : il connaissait déjà l'issue de son hésitation. Le vent du large chargé d'inconnu l'attirait tel un aimant. Quelque chose toutefois le rivait à la terre. Quoi ? Ah ! oui, il devait participer activement au chantier de construction s'il voulait que la barque prît un jour le large.*

*Le travail se déroulait dans la joie, dans l'euphorie même. On ne sentait ni le poids des outils, ni la dureté des matériaux, ni la chaleur éprouvante du début d'après-midi. La nuit s'abattait sur eux à l'improviste et ils abandonnaient à regret le chantier en pensant déjà, pour se consoler, à l'ambiance de travail du lendemain. Le chantier était en constante effervescence ; le travail avançait à grands pas. Les arbres abattus étaient tout de suite ébranchés et soumis à la hache et la scie. Les planches - dont le bois exhalait encore l'odeur de la sève et de l'écorce vive - étaient assemblées, courbées à l'occasion, goudronnées. La proue se dessinait, hardie, aventureuse. Elle parlait par son seul élancement de l'imminence du départ. Cela attisait l'énergie et l'ardeur des enfants, fouettait leur impatience à hisser les voiles.*

*C'était déjà décidé en lui: Khaled serait le bosco. Parfois, au milieu des ahans, des bruits de cognée, du*

*crissement des poulies, la voix d'Aliouate s'élevait en un chant célébrant la traversée :*

Étourneau voyageur,
Suis le sillage du navire
Et demande à mon aimée
La cause de son escapade.

*La chanson faisait beaucoup de bien aux enfants, décuplait la force de leurs bras, remplissait leur tête d'images. Mahfoudh rêvait - pendant qu'il débitait un tronc de peuplier - à une mer étale et infinie au-dessus de laquelle tournoyaient des oiseaux multicolores dont le chant ensorcelant annonçait des terres opulentes et parfumées. C'était vers ces terres, lui semblait-il, que voguaient les nuages diaphanes qu'un vent complaisant pourchassait. Son esprit voguait lui aussi, poussé par le vent de l'aventure. Il voyait des couleurs féeriques danser sur le miroir de l'eau. Il ne pensait jamais à cette autre mer moins accueillante qui roule d'immenses crêtes blanches.*

*Le jour décisif finit par arriver.*

*Les enfants, l'un après l'autre, posèrent pied sur le cotre flambant neuf et, ayant affermi les haubans, hissé les voiles et orienté le gouvernail, ils cinglèrent, sous un vent propice, vers les terres prodigues en aventures.*

Allongé à côté de Samia, Mahfoudh pense à une plage sans limites avec du sable fin et chaud qui pousse à la somnolence, à l'étirement voluptueux. Il n'est pas bavard après l'amour, et il sait que ce mutisme est gênant. Il se bourre une bonne pipe et Samia allume une cigarette. Il trouve un peu ridicule cette fumerie quasi rituelle qui succède à leurs étreintes. Mais cela fait presque deux ans que ça dure.

Samia et Mahfoudh restent généralement quatre ou cinq jours sans se voir puis ils se retrouvent ici, chez Samia, pour se séparer de nouveau le lendemain ou le surlendemain. Ils ne se rendent pas de comptes, ne demandent pas de nouvelles des jours où ils ne se sont pas vus, sauf si l'un ou l'autre éprouve le besoin de parler de lui-même, sans être interrogé.

C'est l'un de ces besoins que ressent en ce moment Mahfoudh en tirant nonchalamment sur sa pipe, l'esprit visiblement ailleurs. La semaine qui vient de passer a été très chargée pour lui d'événements impor-

tants et, s'il excepte le peu qu'il a révélé à son frère, il ne s'en est ouvert à personne. Qui mieux que Samia pour l'écouter?

- J'ai eu une semaine bien mouvementée, dit-il entre deux bouffées de tabac.

- Quelque aventure sentimentale? S'enquiert ironiquement Samia.

- Oh non ! c'est beaucoup moins passionnant.

Et il raconte ses déconvenues, depuis l'invention de la machine jusqu'à l'histoire du passeport. Il sent tout contre lui le corps pesant et comme abandonné de Samia, planète délicate et robuste. C'est un corps au pouvoir magique avec quelque chose qui comble et apaise, la vertu d'enrayer l'angoisse et le sentiment de solitude. Mahfoudh narre ses désagréments, avec ce corps à la fois familier et secret tout près du sien, et cela enlève à l'histoire son amertume et ses détours maléfiques. Une tendresse grandit en lui, jusqu'à l'oppresser. Il est obligé de remuer pour répondre aux ondes d'excitation, de tirer quelques bouffées de sa pipe. Depuis plus d'un an qu'elle connaît Mahfoudh, Samia a toujours été irritée, sans qu'elle ait osé en discuter avec lui, par un aspect de son tempérament : une nonchalance confinant à la mollesse, à la passivité. Une sorte d'absence sans remède.

- Je pense qu'il faudra réagir contre des pratiques aussi révoltantes, dit-elle.

- Ils cherchent à culpabiliser les gens, à semer en eux le doute. Ils veulent les forcer à fouiller au fond

d'eux-mêmes jusqu'à découvrir le mal ou à le créer au besoin.

- Et si tu baisses les bras, ils croiront justement que tu te reproches quelque chose, qu'ils ont trouvé la faille pour te confondre. Ils te tiendront ainsi d'une main de fer parce que tu auras accepté de jouer leur jeu et de tomber dans leur panneau.

- Et que dois-je faire à ton avis ?

- Ecrire une lettre de recours.

- Oui, elle parviendra, si j'ai de la chance, sur le bureau d'un responsable. Celui-ci réglera mon problème de passeport et il croira ainsi être devenu un bienfaiteur auquel je resterai redevable toute ma vie. Surtout s'il me convoque dans son cabinet, me regarde dans les yeux avec un air seigneurial, sermonneur et apitoyé, acquérant ainsi pour moi le visage de l'homme charitable, du père ou du frère (cela dépendra de son âge) sauveteur.

- Tout dépend de la manière dont tu t'y prendras, dont tu rédigeras la lettre de recours.

Avant de s'endormir, son corps accoté à ce havre apaisant, Mahfoudh entrevoit la figure du commissaire principal, un homme très grand, les dents de devant espacées, qu'il avait aperçu à son bureau au commissariat le jour où il s'y était rendu. Il n'avait pas, à première vue, cet air renfrogné, hautain des hommes préposés au maintien de l'ordre à tout prix. Ce sera peut-être à lui que Mahfoudh adressera la requête dont il commence déjà à chercher la formula-

tion dans sa tête. Mais il se dit qu'en fin de compte il serait plus efficace de s'adresser à une autorité civile. Il décide de faire très vite. C'est la seule manière d'avoir une chance de participer à la Foire de Heidelberg. Il s'endort presque rasséréné, accroché à cette perspective de solution comme à une bouée de sauvetage.

Le matin est sans gaieté dans le quartier où habite Samia; il n'a rien à voir avec les matins gazouillants et parfumés d'odeurs champêtres de Sidi-Mebrouk. Mais ce quartier est quand même mieux que celui où Mahfoudh possède son studio. L'appartement de Samia est enclos de toutes parts par les hauts murs des bâtiments. Son horizon se réduit à des façades sales tapissées de persiennes et à une très étroite trouée sur la mer qu'on voit comme un morceau de toile bleue, comme un mouchoir étendu loin.

Mahfoudh aime pourtant ce quartier, son calme. Il aime comme cela certains endroits de manière irraisonnée. Comme la vieille ville où il est né. Comme la grande rue commerçante de la capitale où il se promenait, adolescent, émerveillé par les riches vitrines. Comme l'esplanade devant la mer avec ses arbres bruissant d'oiseaux le soir, son jet d'eau jaillissant d'une pierre, ses kiosques où Mahfoudh passait, en regardant les livres, de longues minutes d'évasion. Comme il n'achetait jamais rien, il avait peur de se

faire remarquer. Alors, il essayait d'espacer ses visites aux kiosques. Une (deux au grand maximum) fois par semaine. Il s'ingéniait aussi, toujours dans le souci de ne pas attirer l'attention, à passer d'une boutique à l'autre. Il pouvait ainsi admirer le maximum de couvertures sans devenir importun. Mahfoudh se promettait d'écrire un jour, lui aussi, mais il ne savait pas encore quel genre de livres. Il ne savait surtout pas comment on s'y prenait.

Aujourd'hui, deux de ces kiosques ont été transformés en snacks ; le rêve de culture et d'élévation du pays s'est englué dans une immense bouffe, s'est noyé dans une kermesse stomacale. Un pays en forme de bouche vorace et de boyau interminable, sans horizon et sans rêves.

Une fois son café avalé, la préoccupation de Mahfoudh est d'écrire cette lettre de recours. Il cherche le ton général. Va-t-il jouer l'étonnement? L'indignation ? La conciliation ? Le tout est de ne pas quémander, de ne pas s'humilier. Ce n'est qu'en fin de matinée que la lettre est enfin au point.

***Monsieur le Sous-Préfet,***

***Désireux de prendre part à la Foire aux inventions qui se tient à Heidelberg à la fin du mois de mai, j'ai eu à demander le renouvellement de mon passeport à votre administration. Après maints va-et-vient suivis d'attentes humiliantes entre le commissariat et vos services (qui ont refusé même de m'établir le***

***passeport exceptionnel de trois mois en dépit des justifications fournies), je déduis sans peine que je me trouve dans une situation de rétention de passeport.***

***N'ayant jamais eu (en dehors d'une arrestation et d'une accusation il y a douze ans dont l'invalidité a été reconnue par la suite) le moindre problème avec la justice ni avec la police, une telle mesure m'a presque surpris. Je dis presque, car mon précédent passeport m'a également été refusé (toujours sans motif avoué). Et il a fallu user d'« interventions » pour me le faire établir.***

***N'ayant absolument rien à me reprocher, je refuse de recourir cette fois-ci aux mêmes démarches et de faire apparaître comme un privilège l'obtention d'un document administratif auquel j'ai pleinement droit.***

***Je proteste énergiquement contre cette obstruction bureaucratique et policière. Et je vous saurais gré, Monsieur le Sous-Préfet, de bien vouloir vous pencher sur cette mesure arbitraire et anticonstitutionnelle et de la faire cesser une fois pour toutes.***

***Dans l'attente, je vous prie d'agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de ma parfaite considération.***

Maintenant, Mahfoudh pense au moyen de faire parvenir sa lettre. La poste ne lui semble pas très indiquée, le moindre quidam de la sous-préfecture pouvant intercepter la lettre. Il décide donc de demander

audience au sous-préfet et de lui remettre la requête en mains propres.

C'est encore le secrétaire général qui le reçoit avec, toujours, la même affabilité mesurée.

- Vous n'avez pas encore votre passeport? dit-il d'un air faussement étonné.

Mahfoudh est certain que le secrétaire général est au courant du refus que la police a opposé à sa demande de passeport. Il ne comprend pas pourquoi il accepte de « se mouiller » en le recevant. Il n'était pas du tout sûr d'obtenir cette audience lorsqu'il l'avait sollicitée. Le secrétaire général éprouverait-il une sympathie anticonformiste pour les intellectuels à lunettes alors que le système qu'il sert se méfie de la culture et de l'intelligence comme de la peste? Lui-même n'a pourtant rien d'un intellectuel. Mais peut-être a-t-il, enfoui quelque part en lui, un désir de revanche sur ce système qui a réussi à mobiliser à son service les plus médiocres des citoyens, ce système qui l'a peut-être fait souffrir ?

- Je n'ai pas eu mon passeport et je crois bien que je ne suis pas près de l'avoir, répond Mahfoudh. Je n'irai pas jusqu'à vous demander le motif du refus. Mais vous me rendriez un immense service si vous pouviez faire parvenir cette lettre à M. le sous-préfet.

Le secrétaire général saisit l'enveloppe qui n'est pas cachetée.

- Vous pouvez lire, lui dit Mahfoudh, si vous en avez le temps.

Le secrétaire général extrait la lettre de l'enveloppe et la parcourt des yeux.

- Elle lui parviendra sans problème, dit-il en repliant la lettre et en la remettant dans l'enveloppe.

Une fois dehors, Mahfoudh se sent délivré d'un grand poids. Il est heureux. Il n'avait pas pensé pouvoir faire parvenir sa lettre à bon port avec une telle aisance (car il ne doute pas un instant de la bonne foi du secrétaire général). Il se sent comme sur le point de prendre une revanche sur l'injustice et l'arbitraire.

Il marche à longues enjambées, la tête bourrée de supputations qui pour une fois ne sont pas pessimistes. Il va bientôt être midi et ses pas le mènent comme malgré lui vers ***Le Restaurant des Facultés.*** Il a pensé un moment atterrir au ***Scarabée*** pour partager, dans la communion expansive, quelques verres ou quelques choppes en l'honneur de ce qu'il considère déjà, sans doute trop prématurément, comme une victoire sur l'obstruction policière. Mais ***Le Scarabée*** est loin et Mahfoudh n'est pas du tout sûr d'y rencontrer à cette heure-là les gens qu'il voudrait voir.

Il s'attable donc au ***Restaurant des Facultés,*** heureux de trouver une petite table parce qu'il s'y est pointé si tôt.

Une queue ne tarde pas, en effet, à se former. Ce genre de queue indispose toujours Mahfoudh, même s'il est lui-même assis. Elle lui gâche le plaisir de prendre ses aises, de déguster un plat ou une boisson. Il se croit obligé d'être expéditif.

Il pense à une réception donnée un jour dans un petit restaurant à l'issue d'une soutenance de thèse. D'honorables docteurs, empêtrés dans leurs costumes et étranglés par leurs cravates, qui trônaient quelques instants auparavant au panthéon des idées, des principes et des théories, se pressaient au buffet en se bousculant sans ménagement. Au bout d'un moment, la salle de restaurant exiguë se mit à empester une intenable odeur de sueur, mais les hommes de science, imperturbables, continuaient à mâcher et à ingurgiter voracement dans cette atmosphère de hammam.

Mahfoudh n'arrive pas à faire abstraction de la queue, il regarde continuellement là file mouvante. Ce spectacle de l'intelligence qui dégringole vers l'estomac lui déplaît. Il imagine la dégringolade qui continue de l'estomac vers le rectum. Il se dit alors que ces candidats au steak frites pouvaient tout aussi bien baisser leur froc et se mettre à déféquer tous là, en file indienne, rejetant le steak de la veille pour faire une place à celui du jour. Des magasins de disques, des kiosques, des pressings, des salles de spectacle ont beau se transformer depuis quelques années en boutiques de nourriture, les queues n'arrivent pas à se résorber. On dirait que ce peuple s'alimente par tous ses orifices pour faire des réserves en prévision d'une grande famine. Ou alors cherche-t-il à rattraper une faim séculaire transmise par une chaîne d'ascendants qui n'ont jamais eu le ventre plein? Mahfoudh s'interroge même parfois pour

savoir si les gens dans cette ville ont d'autres faims que celle du ventre.

Pour se soustraire à la pression de cette horde d'aspirants à la table, Mahfoudh s'efforce de penser à la mer qui est là, tout près, mais à laquelle la ville tourne le dos. Il la devine, interminable et frémissante comme une poitrine qui se soulève, derrière les bâtiments qui font écran. Un rêve de départ remue en lui. Il pense à la Foire de Heidelberg qui se tient dans cinq semaines. Pourra-t-il y prendre part ? Il a eu une correspondance avec les organisateurs et il est en principe attendu. Il espère que cette affaire de passeport se débloquera tantôt. Il découpe nonchalamment la tranche de poisson dans son assiette et il se demande si ce n'est en fait pas ce poisson qui l'a fait penser à la mer - à moins que ce ne soit la baie vitrée qui déverse dans le restaurant une lumière d'aquarium.

La première bière est déjà bue et il pense à en demander une autre lorsqu'il aperçoit dans la queue qui s'est considérablement raccourcie un journaliste du ***Militant incorruptible*** qu'il avait souvent vu au ***Scarabée.*** Une simple chaise à ajouter à la petite table et le journaliste est en face de lui. Maintenant, Mahfoudh est sûr qu'il va commander sa deuxième bière et peut-être même une troisième ou une quatrième.

Le nouvel arrivant se met à parler de ses démarches pour obtenir un logement : elles durent depuis des années. Et Mahfoudh se rappelle qu'il y a en fait un bien plus inaccessible et plus convoité que le passe-

port : c'est le logement. D'ailleurs, les deux, logement et passeport, ne sont-ils pas inextricablement liés ? N'est-ce pas pour fuir la promiscuité des appartements surpeuplés, pour échapper au non-lieu du vagabondage forcé que les gens cherchent à s'évader, ne serait-ce que pour vingt jours ou un mois, vers des villes où ils peuvent au moins trouver une chambre d'hôtel? Mahfoudh médite sur cette nouvelle forme de dépossession, de spoliation : l'impossibilité d'avoir un chez-soi, un lieu intime, un territoire.

- C'est la même chose pour moi, dit-il. J'ai un minable studio sans cuisine. Il m'y est quasiment impossible de travailler, de ranger de la documentation. Ma première demande de logement date d'à peu près onze ans.

- Cela ne m'étonne pas.

- Tu vois pourtant ce qui se construit, des cités qui émergent de partout, jusque sur les terres agricoles.

- Mais les gens du pouvoir sont là pour tout intercepter : tout ce que le pays produit est pour eux. Il leur faut des appartements à eux, à leurs enfants, à leurs frères, à leurs neveux, à leurs cousins, à leurs parents par alliance, à leurs multiples maîtresses. Comme ce sont des gens aux appétits énormes et aux familles très nombreuses, tu devines un peu les dégâts que cela provoque. Mais il ne leur faut pas uniquement des appartements et des garçonnières, il leur faut aussi des pharmacies, des cabinets médicaux, des bureaux d'études, des salons de coiffure, des pâtisse-

ries et des pressings, sans compter les appartements qu'ils ne prennent pas eux-mêmes mais qu'ils monnaient. Alors, tu comprends, le simple citoyen sans appui, qui a fait sa demande de logement il y a quinze ans, peut encore attendre quinze autres années et mourir avec l'espoir que ses petits-enfants seront logés.

- Pour revenir à autre chose, mais toujours dans le chapitre des abus, j'ai eu de sérieux embêtements ces derniers temps et je me demande s'il est possible de recourir à votre journal.

- De quoi s'agit-il exactement?

- J'ai inventé une petite machine que j'ai cherché à breveter, j'ai été refoulé puis traqué comme un terroriste. Et, maintenant, on me refuse même le renouvellement de mon passeport.

- L'interdiction de passeport est monnaie courante. C'est une manière de chantage qu'exerce la police sur certains. Nous recevons au journal beaucoup de lettres de citoyens victimes de cette mesure.

- Je voudrais vous faire une lettre qui sera sans doute très virulente. Tu penses qu'elle a des chances d'être publiée ?

- Cela dépend de ce que tu mettras en cause. Il ne faut pas toucher au pouvoir et à ce qui le représente. En dehors de cela, tu peux y aller. Tu peux dénoncer tous les abus, tu peux désigner tous les affreux mais quand ils ne sont pas au pouvoir. Tu as déjà vu une lettre de lecteur parlant du passage à tabac dans les commissariats ou de la mauvaise gestion d'un minis-

tre ou des sévices dans les prisons ? Les corps d'État sont sacrés et, à ce titre, indénonçables.

Maintenant, après la troisième bière et les développements rhétoriques du journaliste, Mahfoudh pense encore à la mer murée derrière les lourdes bâtisses et au corps bienfaisant de Samia. Le printemps est installé dans la capitale. Mais on ne fait que le deviner à travers la clarté du ciel. Pour voir réellement le printemps, pour le sentir et l'entendre à travers ses plantes et ses oiseaux, il faut monter, plus haut que la vieille ville, dans la banlieue verdoyante où se tapissent des villas cossues que des murs crénelés de tessons soustraient à l'indiscrétion et à la convoitise.

- L'oiseau s'est envolé, dit laconiquement Skander Brik à Menouar Ziada.

Ils marchent sur le trottoir récemment refait de la rue principale (le trottoir d'en face est tout défoncé, et dans la terre qui affleure des plantes s'ingénient à fleurir). Un vent de sable chaud et sale s'acharne depuis quelques heures sur la ville. Heureusement qu'il vient de loin et arrive ici épuisé ; mais il parvient quand même à couvrir d'une poussière rouge d'incendie le ciel ce matin encore d'un bleu inaltéré. Toutes les odeurs du printemps semblent ensevelies sous cette chape mortuaire.

Les deux compagnons, machinalement, se dirigent vers ***Le Café de l'avenir.*** Il n'y a personne à la terrasse par ce temps de chaleur et de poussière. Les consommateurs sont à l'intérieur ; il doit y faire sans doute plus chaud, mais là ils se trouvent à l'abri du nuage insidieux, à peine visible, de sable très fin, pulvérisé. C'est Skander Brik qui mène les opérations,

qui a décidé du choix du café et qui se dirige, suivi de Menouar Ziada, vers une encoignure. Il commande d'autorité deux cafés sans demander l'avis de son commensal.

Il en absorbe quelques gorgées avant de dire à voix très basse :

- Tes rapports avec le cas Lemdjad (oui, l'identité du suspect a été établie) ne sont pas clairs pour tout le monde.

- Je n'ai pas eu d'autre rapport que celui d'observer de loin la maison éclairée.

- Pourquoi ne nous as-tu pas informés? Peut-être que le malfaiteur nous aurait trouvés moins démunis, le jour où il a fait son esclandre à la mairie, si nous avions eu vent de ses intentions ou tout au moins de son existence ?

- Je n'étais encore sûr de rien. Je n'avais rien décelé en dehors de cette lumière.

- Comment? Une maison abandonnée depuis des années qui s'éclaire soudain des nuits durant sans que personnes en sorte jamais, tu trouves que ce n'est pas suffisant pour éveiller de légitimes soupçons ?

- Je n'ai jamais eu l'esprit bien vif. J'ai toujours essayé d'éviter la précipitation qui occasionne, comme chacun sait, des choses regrettables.

- Mais le problème aujourd'hui est bien plus grave. Comme je te l'ai appris, l'oiseau s'est envolé. Alors, certains se demandent, comme de raison, s'il n'a pas été mis au fait par quelqu'un.

- Tu veux dire que vous soupçonnez quelqu'un de complicité ?

- Non, Dieu m'en garde, personnellement. Nous n'en sommes pas encore là.

Skander Brik se tient un moment silencieux, un sourire inhabituel fiché dans son visage comme une hideuse cicatrice. Menouar Ziada se demande si son compagnon se serait autorisé à sourire s'il n'était pas protégé par la pénombre de l'encoignure. A vrai dire, il n'y a pas grand-monde dans le café, et Skander Brik aurait même pu parler d'une voix moins confidentielle. Il relance néanmoins la discussion sur le même ton empreint de secret :

- Il convient d'être plus vigilant à l'avenir. Tu sais le rôle qui nous échoit en tant que premiers défenseurs et fondateurs de ce pays.

Menouar Ziada a envie de dire que ce pays appartient à tous ses citoyens et qu'il ne comprend pas toujours cette manie des anciens combattants de vouloir le défendre contre son propre peuple. Et puis, défendre quoi exactement? Le pays ou leurs privilèges ? D'avoir libéré cette terre leur confère-t-il le droit de tant peser sur elle, de confisquer aussi bien ses richesses que son avenir? Mais il aurait fallu beaucoup plus de courage qu'il n'en a pour que ce genre de discours franchisse la distance incommensurable qui sépare ses pensées de sa langue.

Le mutisme de Menouar Ziada incite Skander Brik à poursuivre :

- Tu sais que notre force vient de notre cohésion, de notre souci de partager l'agrément et le dépit également, d'agir de concert en toutes circonstances. La plus parfaite des transparences doit caractériser nos rapports. Qu'adviendra-t-il de nous si le frère commence à déconcerter le frère ?

Lorsqu'ils se séparent dans la rue où, malgré la chaleur et la poussière, la foule se presse, Skander Brik esquisse (pour la deuxième fois en une même journée !) un étrange sourire, aussi hideux, énigmatique et inquiétant que celui qu'il avait arboré à l'intérieur du café.

Menouar Ziada se sent envahi par un inexplicable malaise qu'il tente de dissiper en marchant. Il va regarder les devantures des magasins, pousse jusqu'aux Galeries nationales presque désertes où il peut admirer à son aise, dans un rayon puis dans un autre, des couettes, des vêtements de sport, des bidons de peinture, une collection de cognées de différentes dimensions.

Le soir, assis devant sa porte, il évoque la grimace lugubre et joyeuse à la fois de Skander Brik, de cet homme qu'il n'avait jamais vu sourire auparavant. Il se dit qu'il est en train de divaguer, qu'il s'inquiète sans raison, qu'il exagère la portée des propos de l'appariteur de la mairie. Mais, tournant et retournant I l'incident dans son esprit, il ne peut s'empêcher de

penser à la période de la guerre, à un événement terrifiant. Il se remémore ces jours d'indicible souffrance où il faillit laisser sa peau, sans gloire, entre les mains de ceux de son camp.

La nécessité de lutter ensemble, pour un idéal commun, n'a jamais réussi à anéantir l'esprit de clan et les rancœurs. L'un des chefs du maquis où se trouvait Menouar Ziada, un homme d'une belle prestance et d'un grand courage physique, affichait de temps à autre le même sourire que celui de Skander Brik, un sourire dont quelqu'un devait chaque fois faire les frais. Il nourrissait une haine particulièrement tenace à l'endroit de Menouar Ziada et cherchait la moindre occasion pour lui nuire. Le jour (ou plutôt la nuit) où Menouar Ziada avait rejoint le maquis, il s'attendait à être accueilli avec les honneurs dus aux braves. Mais les premiers guetteurs qui l'aperçurent le conduisirent à ce chef qui lui fit subir un interrogatoire brutal, l'accusant d'être un espion, sollicitant des détails sur ses rapports avec l'armée d'occupation, sur ses convictions patriotiques, sur ce qui l'amenait au maquis, sur la nature des actions qu'il était en mesure d'entreprendre. Menouar Ziada, recru de fatigue et de peur, désarçonné par un tel accueil et par ces questions auxquelles il ne s'attendait pas, avait passé son temps à bafouiller et à trembler - ce qui confirmait peu à peu le chef dans l'hypothèse qu'il avait affaire à un traître.

Menouar avait ce jour-là, il ne savait par quel

miracle, échappé à l'exécution. Mais la vindicte du chef ne le quitta plus. Lui-même et ses subordonnés immédiats (qui étaient liés à lui non par le grade mais par une sorte de pacte clanique) ne manquaient aucune occasion de l'humilier et de lui mener la vie dure. Un soir, après un accrochage meurtrier de la petite troupe avec l'armée d'occupation, le chef décréta qu'ils avaient été vendus. Or, deux jours auparavant, Menouar Ziada était allé avec un autre maquisard chercher du ravitaillement à dos de mulet dans un village de la région. Les choses étaient claires pour le chef. Il fit attacher les deux hommes, en dépit de leurs protestations, de leurs adjurations et de leurs serments fervents et les laissa dehors sous la pluie et dans le froid (c'était le mois de décembre) en attendant de mettre à exécution une sentence connue de lui seul.

Les deux inculpés n'avaient droit, ni à la nourriture ni au contact avec leurs compagnons. Durant les deux premières nuits, le corps entier de Menouar Ziada ne fut que douleur. Le froid le fouaillait. La souffrance pesait sur lui comme une meule, mais elle épargnait son esprit. Au bout de la troisième nuit, une faim innommable prit possession de Menouar Ziada. La peur panique de mourir et cette douleur irradiante dont son plexus était le centre devinrent alors secondaires. Ce qui le préoccupait avant tout, c'était de manger à satiété. Toute sa force s'était réfugiée dans ce désir de manger. S'il pouvait faire un bon repas, il mourrait ensuite sans rechigner, peut-être même la

tête haute comme le héros qu'il n'a jamais rêvé d'être.

Il se prit à délirer, à rêver de mets plantureux où les viandes, les sauces, les légumes et les fruits s'assemblaient en une savante alchimie. Il pensait à des plats qu'il connaissait, mais s'ingéniait à en imaginer d'autres à la fois copieux et fantaisistes. Il avait tout le temps pour cela. Le froid qui s'insinuait en lui comme un couteau, la pluie qui l'inondait, la corde qui sciait ses membres avaient fini par devenir de petites douleurs maîtrisables réfugiées dans une parcelle lointaine du corps, dans un coin de la mémoire. Sa vraie douleur, son vrai délire avaient un nom : manger.

Deux jours durant, il n'avait cessé de gémir, de couiner comme un goret, d'implorer, de supplier avec des mots doux. Il faisait des efforts surhumains pour expulser, dans un cri, cette douleur qui hibernait en lui. Puis son corps avait presque cessé de le tourmenter. Il avait atteint cette frontière où la douleur excède nos forces et se transforme en une exaltation débridée. Il glissait lentement, délicieusement, vers une zone d'anéantissement et de repos. Il eut juste un moment de conscience pour se rendre compte qu'il était en train de mourir. Il était envahi par la sensation, à la fois terrible et bienfaisante, d'être désossé, mou, incapable de solliciter ses membres. Ce corps lui échappait presque, il le regardait (était-ce bien le sien ou celui de son compagnon d'infortune?) allongé dans la boue, inhumain à force de souillures, d'humiliations

et de blessures. Corps attendant le couteau ou l'arrêt par inanition. L'entité Menouar Ziada, quant à elle, était un champ dévasté par une nécessité implacable, par une douleur monumentale, qui n'acceptait de cohabiter avec aucune autre : la faim.

Était-ce à cause de la soif qui s'était, elle aussi, réveillée, il pensa tout à coup, en dépit de la pluie et du froid, à un été de son adolescence, un été tellement torride (il n'en avait pas connu de pareil depuis lors) que les bêtes domestiques mouraient et se décomposaient en quelques heures. Les asticots et les mouches proliféraient sur les carcasses. Des lézards, en nombre incroyable, quittaient leurs abris incandescents et pénétraient dans les maisons en quête d'ombre et d'eau. Menouar les revoyait trembler sur leurs pattes, le regard fixe, presque implorant, la langue pendante et la gorge harcelée de palpitations.

Vint un moment où Menouar Ziada se surprit à regarder le responsable de ses supplices comme un père terrible et glorieux, à l'amour dévastateur, une sorte de dieu tout-puissant, maître de la vie et de la mort, un conquérant devant qui le monde s'inclinait.

Menouar Ziada, qui acceptait l'ordre immuable des vainqueurs et des vaincus prédestinés, aurait voulu abreuver son tortionnaire des mots affectueux qui disent la tendresse soumise. De toutes parts fusait en lui une soif d'obéissance. Il aurait voulu se prosterner devant la violence de ce corps d'homme qui soutire des cris et des aveux. Il savait, au fond de lui,

que ce père tyrannique et adoré, qui le châtiait, ne le laisserait pas mourir. Il croyait à son amour, à sa magnanimité, à son équité omnisciente. Il aurait tant donné pour pouvoir serrer ou embrasser ses mains d'assassin grandiose dont l'offense était comme une douleur extatique. Il se sentait dans la peau d'un enfant vulnérable qui avait désobéi et se repentait, qui acceptait la correction, prêt même à caresser la main qui le châtiait, prêt à toutes les pleurnicheries et à toutes les démonstrations d'affection pourvu qu'on le libérât. Il voulait éprouver de nouveau ses muscles ardents, pourfendre de sa vigueur de vivant, de son corps gonflé de sang les joies et les embûches du monde.

Menouar Ziada ne pouvait ni contrôler les sons qui sortaient de sa bouche ni les entendre une fois sortis ; mais il était certain qu'il avait passé des heures à couvrir de tendres reproches, comme seules les mères savent en trouver, le chef impavide et serein, indifférent comme un dieu, qui ordonne et abrège les supplices et dont l'amour anéantissant est tellement terrible à porter.

Au bout du cinquième jour, un autre chef plus important que le tortionnaire placide arriva dans le refuge. Après une altercation qui faillit tourner en rixe avec son homologue, il ordonna la libération des deux suppliciés qui, hâves, affamés, inconscients, hirsutes, souillés de boue, d'excréments et d'infamie, n'avaient plus rien d'humain.

Trois jours plus tard, le temps de recouvrer une apparence d'homme et de pouvoir marcher, Menouar Ziada fut affecté dans un autre secteur.

Les deux hommes qui s'encadrent dans le chambranle de la porte ont l'air de démarcheurs ou de diseurs de bonne aventure. Ne voyant pas ce qu'il pourrait bien avoir à faire avec les deux individus, sachant qu'il n'a besoin ni d'acheter un ustensile miraculeux ni de se faire lire les lignes de la main, Mahfoudh est sur le point de refermer la porte quand l'un des importuns lui lance :

- Vous êtes bien monsieur Lemdjad Mahfoudh, professeur au lycée technique ?

- Oui, répond Mahfoudh, intrigué.

- Le commissaire de la quatrième circonscription voudrait vous voir.

Mahfoudh comprend : deux inspecteurs de police. Il se rend compte une fois de plus à quel point le système en place s'est brouillé avec l'élégance et la beauté ; tous ceux qui le servent ont des allures de maquignons.

Les deux hommes dardent vers l'intérieur du studio des regards scrutateurs. Ils cherchent sans doute des

indices complémentaires pour une enquête et ils donneraient cher pour pouvoir entrer. Mais Mahfoudh est là, bloquant l'accès. Se seraient-ils invités eux-mêmes qu'il les aurait empêchés d'entrer, étant donné qu'ils ne sont munis d'aucun mandat. Quelques jours auparavant, un marchand des quatre-saisons du quartier lui a dit : « Deux hommes m'ont demandé ton adresse. Comme ils ont des figures peu recommandables, j'ai répondu que je ne te connaissais pas. »

- Le commissaire veut me voir tout de suite ? demande Mahfoudh.

- Disons ce matin de préférence, répond l'un des deux perturbateurs.

Mahfoudh leur ferme la porte au nez et va s'habiller. En regardant par la fenêtre dans la rue étroite, il s'aperçoit que les deux policiers sont en bas de l'immeuble. Lui aussi descend à son tour et il les suit jusqu'au bout de la rue où ils s'arrêtent devant une Peugeot 204 break. Tous les trois montent dans la voiture.

Mahfoudh n'a pas peur, mais il se sent très mal à l'aise. Il ne sait pas s'il doit parler ou non. Établir une familiarité avec la police ne l'intéresse pas du tout, et le silence lui paraît être comme un rempart de sécurité et de dignité entre ces gens et lui. Il se dit néanmoins qu'il doit peut-être demander des explications. Par bonheur, le commissariat n'est pas loin.

C'est l'un des policiers qui rompt le premier le silence :

- Nous pensions que vous habitiez à Sidi-Mebrouk.

Les choses sont on ne peut plus claires, se dit Mahfoudh. Et il répond au policier :

- Je suis né dans la capitale et j'y ai toujours vécu.

Ce sont les seuls propos qu'ils échangent. Mais Mahfoudh est déjà renseigné sur la source de ses tracas.

Il pénètre, précédé de ses deux guides, dans ce commissariat où il est venu quatre semaines auparavant, plein d'assurance, un pli de la sous-préfecture à la main. Il entrevoit au passage le commissaire aux dents espacées penché sur des papiers dans son bureau.

Mahfoudh, qui s'attendait à entrer dans ce bureau, est introduit par les deux hommes dans une pièce sombre, exiguë où quelqu'un se tient derrière une grosse machine à écrire comme on n'en trouve plus depuis une quinzaine d'années. La vieillerie fonctionne-t-elle réellement ? Mahfoudh ne va-t-il pas plutôt assister à un simple simulacre, étudié en vue de Dieu sait quelle mystification, où cet homme à la tête carrée et à la carrure de bûcheron se mettra à pianoter inutilement sur les touches ? Il se retourne pour demander quelque chose à ses deux guides, mais ceux-ci ont disparu ; il est seul avec cet homme carré qui doit avoir des yeux de chouette à force de vivre (et de taper à la machine ?) dans la pénombre.

Mahfoudh le considère attentivement, le jauge comme si c'était lui qui allait l'interroger et non l'inverse. L'homme assis a un visage impassible.

Mahfoudh commence à avoir peur. C'est, de toute évidence, un homme fait pour cogner et non pour pianoter sur un clavier. Son être dénué de toute apparence d'intelligence ressemble à une véritable machine a coups. Mahfoudh aurait aimé voir les doigts. Il ne doute pas qu'à leur examen il déduira de science sûre s'ils sont habitués à taper des rapports ou à soutirer des aveux.

Il penche arbitrairement pour la deuxième conjecture. Il imagine qu'on doit amener à cette énigme assise derrière un bureau des hommes qu'on charge de tous les péchés, de tous les crimes, qu'on présente comme les pires ennemis du pays, de Dieu et des honnêtes gens. On referme la porte sur les pauvres victimes désignées à sa vindicte, et l'énigme à la carrure de bûcheron se met à les déchiqueter comme un tigre.

L'énigme parle enfin d'une voix neutre mais qui n'admet pas de repartie.

- Assieds-toi, dit-elle à Mahfoudh, en désignant la vieille chaise qui se trouve en face d'elle.

Mahfoudh, cette fois, ne relève pas le tutoiement. Il se dit même qu'il pourra s'estimer heureux s'il arrive à s'en tirer avec ce manquement bénin aux usages mondains. L'homme se met à l'interroger, et Mahfoudh doit répondre très vite et avec concision, se faisant arrêter d'un geste de la main (jamais par une parole) chaque fois qu'il entreprend de développer une idée ou de donner des explications. L'homme tictaque sur sa machine entre deux questions aboyées

plutôt que formulées. Mahfoudh se rend compte que certaines questions sont posées deux ou même trois fois : le questionneur se moque-t-il de lui ou cherche-t-il à mettre en défaut sa mémoire et la véracité de ses dires ? A moins que l'ersatz de bûcheron ne soit tout simplement débile. Car Mahfoudh remarque que les questions qui reviennent sont celles où le risque de se tromper est quasi nul.

Mahfoudh a dû répondre en tout aux questions suivantes (certaines dénotent une science qu'il n'aurait jamais soupçonnée chez l'interrogateur) :

Son nom.

Sa date de naissance.

Son adresse.

Son niveau d'instruction.

Ses activités durant la guerre d'indépendance.

Sa nationalité est-elle une nationalité d'origine ou une nationalité acquise ?

Connaît-il des personnes de l'opposition ?

Combien de fois a-t-il été emprisonné et pour quels motifs ?

Sa date de naissance.

Fume-t-il ?

Boit-il de l'alcool ?

A-t-il des penchants homosexuels ou pervers ?

Ses activités durant la guerre d'indépendance.

A-t-il lu et combien de fois la Constitution du pays ?

Pense-t-il que la justice rendue dans le pays est irréprochable ?

Sa nationalité est-elle une nationalité d'origine ou une nationalité acquise ?

***Le Prophète*** de Khalil Gibran est-il ou non un livre sacrilège ?

Quel était le nom de son commandant de corps durant son service militaire ?

Y a-t-il une différence entre un homme à femmes et un homme à principes ?

A-t-il lu le Coran et/ou ***Le Capital ?***

Travaille-t-il bien dans un institut agronomique, y enseigne-t-il la sociologie rurale ?

A-t-il eu deux ou trois enfants nés de sa liaison extraconjugale ?

Combien de fois a-t-il été emprisonné et pour quels motifs ?

Est-il vrai qu'interrogé sur les religions, Einstein accorda son suffrage à l'islam?

***Le Prophète*** de Khalil Gibran est-il ou non un livre sacrilège? (A cette question posée deux fois, Mahfoudh a pris le malin plaisir de répondre une fois par oui et une fois par non.)

Ses activités durant la guerre d'indépendance.

Combien de fois a-t-il tenté de soulever les citoyens contre le régime en place ?

Combien de fois est-il sorti à l'étranger?

Y a-t-il pris contact avec les ennemis du pays ?

A-t-il déjà exercé l'espionnage et pour le compte de qui?

Son adresse.

Sa date de naissance.

Son nom.

L'interrogatoire terminé, l'homme à la carrure de bûcheron fait semblant d'ordonner puis de relire en diagonale les feuilles noircies. Il se lève sans interrompre sa lecture puis quitte la pièce.

Mahfoudh attend, immobile sur sa chaise, pendant plus d'une demi-heure. Il essaie de deviner l'issue de cette mascarade. Issue grotesque ou déplorable ? Va-t-on lui ramener à signer des aveux ou une déposition dont il ne pourra même pas lire le texte dans cette pénombre à laquelle ses yeux ne se sont pas encore habitués ? Va-t-on lui apporter une tenue de bagnard avant de le conduire dans une cellule ? Il n'est, à vrai dire, pas très inquiet, mais sans pouvoir s'expliquer pourquoi. Le silence, la lumière terne et sa position immobile lui donnent envie de dormir. Il croit qu'il a dormi lorsqu'il entend la porte s'ouvrir. Il se tourne de côté et voit non pas le bûcheron mais les deux inspecteurs. Ils lui demandent de les suivre, et il se retrouve enfin dans le bureau du commissaire.

Celui-ci ne réagit pas tout de suite à la présence de Mahfoudh qui reste debout, pensant que le rôle de la police, avant même de maintenir l'ordre, est d'abord d'humilier. Une personne qui reste ainsi debout une demi-heure ou trois quarts d'heure aura tout le temps de touiller sa mauvaise conscience pour faire lever et déborder le pus ; elle aura le temps de fouiller dans le dépotoir de son passé afin d'exhumer les vilenies

dont l'autorité toute-puissante qui siège devant lui a besoin pour prononcer son verdict. Une personne qui reste ainsi debout est déjà perdue, se dit-il; tout ce qu'on lui demande, c'est d'établir elle-même, en furetant dans sa misérable vie, les preuves de sa culpabilité.

Le commissaire lève enfin la tête. Mahfoudh se sent nu comme un ver devant lui. Il sait que, durant cette «période d'observation» qu'il vient de traverser, sa vie a été fouillée de fond en comble. Il sait qu'en dépit d'un certain article de la Constitution du pays qui garantit le secret de la correspondance son courrier a été ouvert et lu, que son dossier administratif au lycée et son compte en banque ont été vérifiés, que ses coups de fil ont été écoutés. Une fois, au lycée, entrant à l'improviste dans le bureau du proviseur, il y avait trouvé une personne inconnue, dont il ne douta pas un instant qu'elle fût de la police, consultant les dossiers administratifs de certains de ses collègues. Le proviseur avait pâli, mais s'était ressaisi tout de suite sans pour autant présenter la personne qui furetait dans les dossiers.

Le commissaire arbore soudain un sourire très affable et désigne un siège à Mahfoudh :

- Asseyez-vous donc, je vous en prie, monsieur Lemdjad.

Mahfoudh s'exécute.

- Je crois que vous avez des embarras de passeport, poursuit le commissaire.

- Tout à fait, dit Mahfoudh, et je serais bien curieux de savoir d'où vient le problème.

- Mais il n'y a pas de problème, affirme le commissaire. C'est une simple négligence bureaucratique à laquelle nous allons remédier tout de suite.

- J'étais convaincu qu'il s'agissait d'un blocage.

- Qu'est-ce qui vous fait croire à un blocage ?

- J'en ai eu la conviction en venant ici il y a un mois. Et puis mon précédent passeport aussi a été difficile à obtenir. Je crois qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Vous n'ignorez sans doute pas que je viens de subir un interrogatoire.

- J'avais pourtant demandé que l'on vous introduise directement dans mon bureau ; votre trajectoire a été déviée par erreur. Vous ne pourrez jamais savoir ce que c'est que de travailler avec des gens dont l'intelligence n'est pas la caractéristique principale.

- Permettez-moi de ne croire ni à l'erreur ni à la négligence. Je demeure convaincu que c'est plus intentionnel et plus grave que cela.

- Mais pourquoi donc ? Vous vous reprochez quelque chose? Vous avez des antécédents judiciaires ?

- Rien de vraiment sérieux, à part une condamnation il y a douze ans, mais dont l'invalidité a été ensuite établie et reconnue.

- Et quel était le chef d'accusation ?

- Atteinte à la sûreté de l'État, réplique Mahfoudh très calmement.

- Comment?! s'écrie le commissaire qui sursaute sur sa chaise et manque avaler sa cigarette.

Il se tait un moment, puis reprend :

- Qu'avez-vous fait exactement?

- J'ai juste été surpris au dernier rang d'une manif d'étudiants.

- Tout ceci ne m'intéresse pas. Pour cette fois-ci, vous pouvez aller à la sous-préfecture chercher votre passeport. Il sera prêt dans deux jours ou trois.

Et le commissaire se lève, invitant ainsi Lemdjad à sortir.

Maintenant, avant même de prendre possession de son passeport, Mahfoudh aborde l'étape des préparatifs et des projets. Il décide en premier lieu de retourner à Sidi-Mebrouk où il a laissé ses documents de travail et son matériel.

Il y arrive le lendemain au milieu de la matinée. En garant sa Volkswagen, il ressent une émotion inattendue. D'avoir travaillé là des jours durant dans l'enthousiasme et la douleur, d'avoir écouté bruire et senti embaumer les arbres à la nuit tombée, d'avoir été pénétré par le chant des oiseaux à l'aube, Mahfoudh s'aperçoit que, sans qu'il le sache ou simplement le soupçonne, des liens profonds, peut-être indissolubles, se sont tissés entre ce lieu et lui. Sidi-Mebrouk fera-t-il désormais partie des paysages chers à sa mémoire, à côté de la vieille casbah de la capi-

tale, de l'esplanade devant la mer avec son jet d'eau et ses kiosques ?

Mahfoudh ouvre la porte crissante et pénètre dans la pièce spacieuse qui a vu la naissance de sa machine. Son cœur se met à battre très fort dès qu'il pousse la porte. Le souvenir des deux guetteurs lui revient soudain et, avec lui, une certaine crainte. Non, la machine, les différents matériaux ainsi que la documentation sont là, intacts. Mahfoudh pousse un soupir de soulagement puis va faire un tour dans les autres pièces comme un propriétaire resté trop longtemps absent et qui veut baigner de nouveau dans l'air des choses familières.

Il retourne dans la pièce principale, prend un spécimen de la machine qu'il se met à actionner. Puis il s'approche des documents et reste un moment stupéfait : les documents ont été manipulés, leur rangement n'est plus celui que lui-même avait établi. Mahfoudh regarde tout autour de lui, faisant un effort de mémoire. Il doit se rendre à l'évidence : beaucoup d'objets ont été touchés et redisposés de façon approximative à leur endroit d'origine. Le système de fermeture de la fenêtre a été forcé. Quelqu'un a pénétré dans la pièce.

Le premier sentiment de Mahfoudh est un sentiment de délivrance. Les intrus auraient pu briser les spécimens de sa machine et détruire sa documentation. Il ne sait pas s'il aurait eu alors le courage de tout reprendre, de tout reconstituer. Puisqu'il a échappé à

ce désastre, le reste ne représente que des accrocs raccommodables.

Mahfoudh ouvre toutes grandes les fenêtres, laisse pénétrer l'air extérieur chargé de parfums printaniers et de vrombissements minuscules d'insectes. Avant de rassembler et de ranger ses affaires, il décide d'effectuer une tournée de reconnaissance, une promenade nonchalante dans cette ville avec laquelle il sent qu'il a entamé une histoire qui n'est pas près de finir.

La journée est splendide. Le ciel est éblouissant, d'un bleu compact comme une gemme. Un petit nuage gorgé de soleil y musarde. Les couleurs fécondes du printemps sont partout, accrochées aux haies qui bordent quelques maisons, aux insectes prodigues et libertins, aux herbes anarchiques et triomphantes, aux arbres noyés de frondaison.

Mahfoudh se dirige vers le centre animé de la petite ville où se tassent, dans une intenable promiscuité, les magasins les plus importants ainsi que les trois cafés : deux sont contigus et le troisième leur fait face. Mahfoudh choisit ce dernier, peut-être pour son nom prometteur de ***Café de l'avenir,*** mais surtout parce qu'il donne sur la place plantée d'arbres dont il utilise une partie comme terrasse. Tout près se trouve une rôtisserie dont les relents de grillade envahissent l'air printanier.

Mahfoudh s'installe à la terrasse et commande un café dont le goût, comme il s'y attendait, est des plus douteux. Depuis quelques mois, on ne trouve sur le

marché que le « café mélangé » (il n'est jamais précisé sur les paquets avec quoi le café est mélangé et dans quelles proportions). Mahfoudh, averti, n'accorde pas une grande importance à la saveur du café. S'il était un tant soit peu préoccupé de la qualité de ce qu'il consomme, il aurait demandé un thé, un jus de fruit ou une limonade, produits non totalement insoupçonnables, mais beaucoup moins frelatés que le café. Ce qu'il recherche en premier lieu, c'est d'être assis à la terrasse, de pouvoir étendre ses jambes au soleil et de se sentir pour un laps de temps citoyen ordinaire et désœuvré d'une ville où il a connu l'enthousiasme et la persécution.

Il est venu aussi dans ce café dans l'espoir inavoué d'une révélation, d'un signe quelconque qui l'aiderait à comprendre l'attitude de Sidi-Mebrouk à son endroit. Peut-être surprendrait-il un regard ou un comportement qui le mettrait sur le chemin d'une manigance?

Des mouches et des abeilles volent tout autour avec un bruit d'ailes à peine perceptible, petite touche sonore dans la symphonie multicolore de cette journée de printemps et de soleil. Elles s'enhardissent parfois et se posent sur la table pour lécher les cercles gluants laissés par les verres de limonade ou de thé.

Son café bu presque sans y prendre garde, à petites gorgées distraites, Mahfoudh reste encore un bon moment à savourer cette vacance bienfaisante. Ce qu'il espère, au fond de lui, c'est apercevoir quelque

part (il est maintenant midi passé) l'une des deux seules personnes qu'il connaisse à Sidi-Mebrouk : l'appariteur de la mairie ou le secrétaire général. Mais il ne se cache pas en même temps que les chances sont négligeables : ce genre de personnes - surtout la deuxième ! - ne court ni les rues ni les cafés.

Il finit par se lever et se diriger vers la maison de Rabah Talbi. Il entasse dans la Volkswagen «coccinelle » tout ce dont il pourra avoir besoin pour le déplacement à Heidelberg.

# Deuxième partie

Vue du large, la ville est un étagement de cubes, un damier savant de terrasses. Elle donne l'impression d'une ruche gigantesque, compacte, close sur une multitude de mystères. C'est une vue très recherchée par les chasseurs de paysages, peintres, photographes ou cameramen, qui se hâtent de fixer et pérenniser, avant que la proximité ne la détruise, cette beauté sculptée par la distance. Petits rectangles découpés par le sécateur des appareils. Paysage débité en cartes postales. Ceux qui ne connaissent pas la vieille ville, qui la voient seulement de loin, peuvent en effet rêver d'un réseau secret de venelles, de palais minuscules, d'antres frais, d'endroits dispensateurs de merveilles et de frissons. L'imagination féconde et profane peut gambader dans des lieux conçus pour l'aventure éprouvante mais jamais funeste, l'aventure où concourent l'argent, le courage, l'effroi, la fidélité ou la trahison et l'amour au bout du parcours pour couronner les épreuves.

Mahfoudh, lui aussi, rêve, mais d'autre chose, en suivant les paraboles des mouettes. Il se rend compte encore une fois combien cette capitale manque d'éclat : un éparpillement de quartiers, ou plutôt de bourgs, coincés entre la mer et le flanc d'une montagne. Certains quartiers sentent encore la charrette, le cheval en sueur ou le passage d'un troupeau de chèvres. On y est, jusqu'à ce jour, réveillé par les coqs. Rien à voir avec les mégalopoles du monde, leurs fêtes d'affiches et de néons, leurs scintillements polychromes, leur tissu urbain stratifié qui raconte une longue histoire de lampadaires, d'électricité, de tunnels, de places, de fontaines, de spectacles, de voitures. Ici, la pierre, le foin et les bêtes sont proches ; il suffit de gratter une mince couche pour les voir et les respirer. La seule richesse de la ville est sa lumière qui crépite comme de la chaux vive. La cité a connu des ères aventureuses qui ont fait gonfler ses voiles et qui l'ont poussée vers un inconnu riche d'attraits et de dangers. Mais ce sont des ères qui ne s'éternisent pas. La ville paresseuse et casanière tourne de nouveau le dos à la mer, rompt tous les liens avec le large et se réfugie dans ses pierres.

Mahfoudh regarde les mouettes qui deviennent de plus en plus nombreuses. La lumière émiettée en paillettes danse au rythme d'une imperceptible ondulation. Le ciel récuré scintille comme de l'émail bleu. En bas, la mer épand sa rutilance de métal neuf. Les couleurs d'ici ne sont supportables que pour les yeux éprouvés.

Le séjour à Heidelberg a été très satisfaisant. Mahfoudh a eu le temps de visiter le château des Wittelsbach, la vieille université et le minuscule laboratoire où Robert Bunsen a mis au point son brûleur à gaz. Mais il est heureux de retrouver cette ville de chaux et de granite. Il l'aime comme un refuge, comme un giron affectueux. C'est tout à la fois pour lui le gîte douillet de l'enfance, le territoire du rêve, de l'effort et des passions douloureuses et vraies. Il ne pourrait pas vivre longtemps hors de cette ville. Aujourd'hui, il y revient en enfant prodigue, vainqueur, avec ce joli trophée qu'il n'attendait pas. Non, il ne s'attendait vraiment pas à être primé à la prestigieuse Foire de Heidelberg. Et la joie est d'autant plus grande pour lui. Il est impatient de mettre pied à terre pour que ses concitoyens apprennent sa victoire.

Maintenant, le rivage rocheux se rapproche, révèle ses aspérités : maisons, routes, remparts, le tout perçu à travers l'écran d'une très fine poussière d'eau qui compose un voile dansant. Le bateau ne tardera pas à entrer dans le gigantesque arceau de la baie.

Quand le bateau se rapproche lentement des quais, les mouettes lui faisant aubade, Mahfoudh commence à ressentir une fébrilité, peut-être une angoisse qui ne dit pas son nom. C'est toujours la même sensation chaque fois qu'il revient de voyage, qu'il doit se retrouver devant les services de contrôle du port ou de l'aéroport. Accoudé au bastingage, il regarde la ville vibrante de lumière crue. Il lui tarde de circuler dans

sa chaleur et ses rumeurs, de s'asseoir à la terrasse de ses cafés. Mais, avant cela, il doit affronter la queue devant les guichets de contrôle, puis le contrôle lui-même. Il s'efforce de ne pas penser à ce moment éprouvant. Fermer longtemps les yeux et se retrouver, en les rouvrant, de l'autre côté, au grand air, dans la ville sans barrières et sans contrôles.

Mahfoudh, n'ayant pas été très vigilant, se retrouve presque à la fin de l'une des deux queues turbulentes qui s'allongent au fur et à mesure que d'autres voyageurs débarquent - d'autant que les deux cabines de contrôle sont vides, l'une n'ayant pas encore accueilli son agent et l'autre ayant été désertée par le sien après dix minutes de présence. Une chaleur d'étuve règne dans l'immense hall mal aéré.

Les voyageurs sont nerveux, impatients, travaillés par l'inquiétude. C'est comme s'ils allaient, non pas satisfaire à une formalité, mais subir la question. Alors ils ont tous hâte d'en découdre, d'être débarrassés de cet interrogatoire où on laisse des plumes et d'aller plus loin dénombrer leurs dommages et s'extasier sur ce qui a pu être sauvé. Des bousculades, des altercations se produisent à intervalles réguliers. Les plus audacieux parmi les arrivants brûlent la queue qu'ils prennent de biais, gagnant ainsi dix, parfois quinze places. Il est difficile d'admettre que ces individus à des années-lumière de tout civisme et de toute courtoisie soient les mêmes qui, tantôt, sur le pont du paquebot discutaient avec affabilité ; ou les mêmes

qui, rencontrés demain en ville, insisteront pour vous offrir le café.

Le plus grand remous se produit lorsque les deux policiers des frontières réintègrent leurs cabines de verre. Les deux files se secouent, se disloquent, se ressoudent, la plupart des passagers tentant de gagner une place ou tout au moins de ne pas perdre la leur en serrant de très près leur devancier. C'est comme si une onde folle jetait les voyageurs les uns contre les autres.

Tout à coup une préoccupation rallie l'esprit des voyageurs, une information relayée de bouche en bouche s'est répandue d'un bout à l'autre des deux queues : l'un des contrôleurs est plus sévère que l'autre, il s'attarde à l'examen des papiers, cherche la petite bête. Beaucoup de voyageurs inquiets entreprennent donc de changer de file. Puis une autre information a circulé : de nouvelles mesures ont été établies. Concernant quoi exactement? Personne n'est à même de fournir des précisions.

Ces informations alarmantes ont accru la nervosité, amplifié les bousculades, suscité des questionnements et des colloques.

Mahfoudh aurait tant donné pour voir la mer. Elle lui aurait rendu l'attente plus supportable. Mais ce lieu de chaleur et de bousculade ne possède aucune ouverture sur le large. Mahfoudh s'efforce néanmoins d'imaginer la mer. Ridée par une brise nonchalante. Sa peau parcourue à l'infini par un frisson de vague-

lettes griffues. Il fait de grands efforts d'imagination. C'est comme lorsqu'il souffre d'insomnie et qu'il tente de concentrer son attention sur un paysage imaginaire précis jusqu'à ce que le sommeil le surprenne.

Subitement, ce que tout le monde pressentait ou attendait se produit. La crise longtemps couvée éclate. Des cris aigus s'élèvent à la tête d'une des deux files. Une voix de femme se déverse en invectives. Cela répand un grand soulagement parmi les gens qui attendent. C'est comme un abcès qui crève. Des langues se délient, des complicités se nouent, des sympathies commencent à sourdre. On redevient, d'une file suante et piétinante qu'on était, des êtres humains doués de parole, d'égards, de jugement, d'un sens aigu des valeurs. La femme qui vient de retrouver la parole et l'indignation leur a fait don de tout cela. Elle a détruit la toute-puissance de la cabine fortifiée, imprenable, indifférente à la chaleur et à la rancœur qui travaillent les corps en dedans, les laminent sournoisement. Une fois la voix de la foule déliée, elle entreprend de dépasser les grondements, de se structurer en mots, en idées et en questions. Que se passe-t-il exactement du côté de la cabine de verre ? Ceux qui sont favorisés par la distance acheminent l'information vers les autres. Elle arrive amplifiée, se charge de détails et de commentaires au fur et à mesure qu'elle progresse dans la queue. Mahfoudh se trouve parmi les privilégiés qui peuvent s'informer à la source même de la cause de l'alterca-

tion : trois personnes seulement le séparent de la cabine de verre et il a pu voir et entendre le scénario du litige. Il s'agit d'un problème d'homonymie, la femme hurlante portant tout bonnement le nom d'une personne recherchée.

Lorsque Mahfoudh parvient à la cabine de verre, il passe immédiatement. Le contrôleur, sans doute ébranlé par son échauffourée avec la dame, a perdu à la fois de son autorité et de sa sévérité.

Mahfoudh est heureux de se retrouver à l'air libre. Le premier acte de sa confrontation avec les autorités du port est terminé. Il se demande si les conditions ne seront pas plus éprouvantes lorsqu'il reviendra dans quelques jours pour récupérer sa machine expédiée par le comité organisateur de la Foire de Heidelberg. Mais il prend le parti de ne pas y penser ; il préfère limiter son horizon aux deux ou trois jours prochains où il pourra se reposer de ses émotions de voyage et se réjouir avec ses amis de l'heureuse surprise de son prix.

La cantine contenant son matériel arrive cinq jours après. Mahfoudh se présente au port, muni du télégramme envoyé de Heidelberg. La première personne à qui il s'adresse lui apprend que, pour retirer quoi que ce soit, il faut présenter le formulaire E68.

- C'est quoi, ce formulaire ?
- C'est un formulaire délivré par un transitaire.

Vous avez un transitaire là-bas. Il pourra vous l'expliquer.

Mahfoudh suit les indications et se rend chez le transitaire.

- Le formulaire E68 ? C'est 40 000 centimes. Il me faut votre titre de voyage et une photocopie du document contenant la description de votre marchandise.

- La marchandise n'a pas voyagé avec moi. Elle m'a été envoyée.

- Alors le second document suffit.

Il n'y a pas de photocopieuse au port. Mahfoudh doit remonter vers la ville. Lorsqu'il revient, le transitaire qui est sur le point de fermer établit néanmoins le formulaire E68 parce que Mahfoudh a dû susciter sa sympathie.

Il n'est pas encore midi et Mahfoudh se dépêche du côté des bureaux. Il y en a encore deux d'ouverts. Il entre dans le plus proche et présente le formulaire à un homme qui, sans même demander ce qu'on lui veut, l'apostrophe méchamment :

- Je vois qu'on doit se priver de déjeuner aujourd'hui afin de satisfaire les vœux de monsieur.

- Que dois-je faire alors de ce formulaire ?

- Il faut revenir à quatorze heures, je suppose. Mais si vous avez une solution plus futée, vous pouvez toujours l'exposer.

Mahfoudh remonte encore une fois vers la ville. Il mange sommairement dans un restaurant moyen en prenant un demi-litre de vin pour diluer un peu ses

émotions et se donner de la contenance afin d'affronter la suite des événements.

Il est une heure et demie lorsqu'il entreprend de descendre vers le port. Il musarde un peu en route, désirant arriver juste à la réouverture des bureaux. Le soleil installé au beau milieu du ciel semble s'y être oublié, et la chaleur pèse comme une dalle funéraire.

Mahfoudh arrive au port à quatorze heures dix. Mais les bureaux vont mettre encore un bon quart d'heure avant d'ouvrir. Mahfoudh réussit cette fois-ci à faire viser son formulaire E68 et il se retrouve de l'autre côté de l'obstacle, dans un hall découvert attenant à une immense plate-forme où s'entassent des containers, des voitures, des caisses diverses. Une grille munie d'un portail sépare le hall de la plate-forme. Les nombreuses personnes venues récupérer, qui sa voiture, qui sa marchandise, attendent avec beaucoup de fatalisme que s'ouvre le portail qui les éloigne de leur bien. Elles se répandent de temps en temps en réflexions et commentaires amers mais jamais accusateurs, et l'impression qui domine est celle de la soumission.

Le portail ne semblant pas près de s'ouvrir, Mahfoudh émet, en prenant à témoin son vis-à-vis bien habillé, des réflexions très désobligeantes sur les services du port. Mais le vis-à-vis tourne d'abord son visage ailleurs, puis s'éloigne carrément de Mahfoudh, comme s'il avait peur de se compromettre et

de compliquer pour lui une situation déjà peu reluisante. Il a l'air décidé à baisser encore la tête et l'échiné deux heures, trois heures ou quatre heures sous le soleil accablant pourvu qu'on le laisse sortir sa voiture et rentrer chez lui où il s'empressera d'oublier tout cela.

Tout à coup, les yeux se tournent tous vers un même point : c'est l'inspecteur du port qui s'amène. Sa haute taille et sa démarche de soldat en imposent. Lorsqu'il arrive à quelques mètres du troupeau humain qui s'est massé tout près de la grille dont il espère qu'elle va enfin s'ouvrir, il s'arrête, lorgne la piétaille et lance d'une voix autoritaire, pleine de reproches :

- Mais qu'attendez-vous pour aller récupérer vos babioles? Vous n'allez pas nous encombrer le port pour toute l'année !

Le commun des interpellés baisse tout simplement la tête ou s'empresse de regarder ailleurs. Mais quelqu'un, plus courageux que les autres, prend sur lui de préciser :

- Nous ne demandons que cela, mais le portail est fermé.

- Eh bien, on va vous le faire ouvrir, répond toujours aussi militairement l'inspecteur.

Et, mettant ses deux mains en porte-voix, il lance vers un jeune homme en tenue de douanier qui garde, de l'autre côté de la plate-forme, un passage muni d'une barrière :

- Viens donc nous ouvrir ce portail !

- Ce n'est pas moi qui ai la clé, c'est El Hadj, répond l'autre de loin.

- Essaie quand même, fais un effort.

Les hommes ébahis voient alors l'interpellé se suspendre à une barrière, puis l'enjamber et se retrouver comme un funambule sur une balustrade à vingt mètres environ au-dessus de la rue où des voitures déboulent sans interruption. Arrivé au grillage qui clôt la plate-forme de son côté, il s'y accroche, puis se hisse, ses jambes ballant dans le vide. Les hommes, de l'autre côté, suivent, le souffle court, les évolutions puis les gigotements du jeune douanier dont ils ont fini par comprendre qu'il cherche à atterrir sur l'esplanade afin de leur ouvrir le portail de l'intérieur. Lui continue à s'escrimer et à gigoter, accroché au grillage ainsi qu'un insecte saisi au vol par une toile d'araignée. Puis, de guerre lasse, il renonce à son effort sisyphien, s'immobilise un moment comme pour récupérer ses forces avant de descendre lentement et de reprendre pied sur la balustrade. Il réenjambe ensuite la barrière et se retrouve à sa place d'origine. Son émotion a sans doute été forte, à l'image de celle de ses observateurs qui n'ont pas proféré un seul mot tout le temps qu'il est demeuré suspendu entre le ciel et la rue.

Le jeune douanier reste quelques secondes silencieux (peut-être parle-t-il à voix basse, on n'entend rien de l'autre côté), puis il lance d'une voix courroucée, en collant son visage au grillage :

— Je crois que vous voulez ma mort, mon général. Attendez donc cette vieille bique d'El Hadj ou allez vous faire voir.

L'inspecteur, qui craint de perdre la face pour avoir été traité avec une telle irrévérence, se tourne vers ceux qui attendent.

- Il voulait simplement nous rendre service, explique-t-il. Ce n'est nullement son rôle d'ouvrir le portail. Il a juste l'entrée des véhicules à garder.

A ce moment, arrive le vieil El Hadj avec une heure et demie de retard. Il marche en boitillant et en faisant jouer dans sa main et tinter un trousseau de clés. Il se dirige vers le portail, les hommes s'écartant à son approche comme on s'écarte pour plus de sécurité au passage d'un chien tenu en laisse, mais que l'on sait très méchant. Selon toute apparence, nul ne veut avoir affaire à lui. Personne, pas même l'inspecteur, n'ose lui adresser le moindre reproche.

Le portail enfin ouvert, les hommes attendent d'abord qu'El Hadj s'éloigne, puis ils se précipitent vers la plate-forme, allument en vitesse leur moteur ou se saisissent de leur barda, et les voitures s'ébranlent déjà pour passer le plus tôt à la fouille.

Les trois couloirs qui aboutissent aux douaniers fouilleurs sont bientôt encombrés de voitures et de ballots. Mahfoudh, qui porte à bout de bras la caisse contenant son matériel, se retrouve dans le couloir du milieu. Les files avancent très lentement. Lorsqu'un douanier a fait décharger une camionnette, ouvert tous

les paquets et valises, éventré les ballots, il laisse le malheureux propriétaire refermer, rempaqueter et recharger ses effets et va faire une causette avec un confrère ou prendre un café à la buvette proche. On dirait qu'il sait exactement le temps qu'il faut pour refaire ce qu'il a défait, car il réapparaît juste au moment où le voyageur suivant commence à disposer ses bagages pour la fouille.

Mahfoudh a pu constater aussi que certains douaniers - un petit vieux notamment avec une casquette trop grande pour son crâne et qui, vu son âge, aurait dû être à la retraite, à moins qu'il n'ait vieilli trop tôt - piquent impunément des pommes, des bananes, des barres de chocolat, des cigarettes ou des slips dans les sachets ou les valises des voyageurs qui, affolés de voir leurs effets ainsi dispersés, ne savent où donner de la tête. Lorsqu'un voyageur « élu » par la convoitise du douanier arrive à remarquer le larcin, il réagit de manière inattendue : il affiche un large sourire comme si ce geste de familiarité possessive dont le douanier lui fait l'honneur crée entre eux une sympathie, brise par une note d'humanité l'implacable circuit policier. Puis le passager exploré dispose sa voiture ou ses bagages de côté, dégageant le couloir de la fouille. Il passe dans une cabine où il doit retirer un dossier pour aller s'acquitter d'un versement d'argent avant de revenir pour récupérer un bon de sortie. Mahfoudh remarque qu'avant de s'acheminer vers la cabine, le passager qui vient d'être étrillé attire une

autorité du port dans un coin (un douanier, un des agents de la cabine, parfois l'inspecteur lui-même) et lui glisse quelque chose dans la main ou dans la poche. De l'argent à n'en pas douter - de la devise convertible en cours dans le pays d'où ils viennent. Que paient-ils par ce pot-de-vin ? Les sévices dont ils viennent d'être l'objet ou la peur de subir d'autres sévices plus raffinés ?

Mahfoudh arrive enfin devant le douanier.

- Vous n'avez que cela? s'écrie celui-ci, d'une voix pleine de surprise et de reproche.

- Oui, répond Mahfoudh.

Le douanier flaire un coup fourré. On n'a pas idée de se rendre dans le pays de la richesse, du confort, des biens disponibles, dans le pays où l'argent sert à acheter pour n'en rapporter qu'une simple caisse.

- Ouvrez-la, dit-il tout à coup.

- Il faudrait peut-être des pinces. Et puis est-il vraiment indispensable de l'ouvrir? J'ai un document décrivant le contenu. C'est une petite machine que j'ai inventée.

Les doutes du douanier commencent à prendre des allures de convictions. Il tient là un sujet rare ! Il est tellement content de sa bonne fortune qu'il se permet de plaisanter :

- Si je vois bien, vous inventez vos machines loin de chez vous et vous vous les faites envoyer.

- Mais non, je l'ai inventée ici.

- Vous l'avez donc envoyée à l'étranger pour agré-

ment ou pour estampillage ! Mais voyons d'abord ce que c'est que cette précieuse machine.

Il revient avec des pinces et un marteau, coupe le fil de fer et arrache les petits clous.

- Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il en considérant le joli assemblage de pièces de bois.

- C'est un métier à tisser.

- Ah ! je pensais que c'était une marionnette désarticulée. Vous me voyez très déçu...

- Et pourquoi donc ?

- Parce que je m'attendais à trouver une vraie machine : un astronef miniature, un robot ménager ou un ordinateur. Finalement, vous avez inventé un métier de vieille femme. Vous ne vivez donc pas ici ? Vous ne savez pas que notre pays est résolument engagé dans la voie du modernisme ? Sortez donc un jour dans la rue au lieu de rester cloîtré chez vous et regardez les jeux électroniques, les téléphériques, les journaux lumineux. Cela vous donnera peut-être des idées pour d'autres inventions.

Mahfoudh ne sait que répondre à cette avalanche de reproches. Ce qui se peint sur le visage de l'autre, c'est une grosse déception, une sorte de mépris même.

- Relangez votre bébé, dit-il en lui tournant le dos et en allant sans doute narrer son désappointement à la buvette.

Mahfoudh reloge tant bien que mal la machine dans son emballage. Il pose son paquet dans un coin et se dirige vers la cabine pour retirer le dossier lui permet-

tant d'aller payer. Lorsqu'il y pénètre, l'agent qui s'y trouve en sort, sans un regard à son endroit, comme s'il n'y avait personne d'autre que lui dans la cabine. Il revient un quart d'heure plus tard, se met à fureter dans ses dossiers et déclare ne plus avoir d'imprimés. Comme Mahfoudh ne semble pas comprendre quelle attitude adopter face à cette situation, l'agent lui demande de sortir le temps qu'il se procure des imprimés.

Une fois hors de la cabine, Mahfoudh commence à se demander s'il n'a pas failli à quelque obligation pour subir cette brimade supplémentaire. Il croit deviner tout à coup : il aurait dû glisser de l'argent avant d'arriver à la cabine, c'est l'un des éléments incontournables de ce parcours du combattant. Il décide évidemment de n'en rien faire, vidé soudain de toute impatience et de toute révolte, curieux au contraire de savoir jusqu'où son entorse au «règlement» le mènera.

Ce n'est qu'au bout de la deuxième tentative que le maître de la cabine le laisse enfin entrer. Il établit en silence et nonchalamment, avec des gestes de seigneur outré, le dossier qu'il jette sans un mot à Mahfoudh: Mais Mahfoudh n'a pas besoin d'être orienté : il sait ce qu'il lui reste à faire.

Sans perdre une minute, il se dirige vers la comptabilité. Celle-ci se trouve à proximité de la cabine, mais sa porte est fermée de ce côté-là. Pour y parvenir, il faut longer une interminable barrière, pénétrer

de nouveau dans le bloc administratif du port et suivre une succession de couloirs. Il arrive enfin devant le petit bureau. Il frappe, ouvre la porte et se retrouve devant un vieux monsieur à lunettes, chauve, l'air misérable, affalé dans son fauteuil comme Job sur son tas de fumier.

L'employé lève sur Mahfoudh un regard à la fois déconcerté, interrogateur et méprisant, un regard plein de hargne et de reproche, comme si la personne debout en face de lui était responsable à la fois de sa vieillesse, de sa laideur, de sa déchéance, de la totalité de ses misères.

- Je viens payer, dit Mahfoudh en tendant le dossier.

Le vieux saisit les papiers, se met à griffonner sans un mot, puis remet une note à Mahfoudh. Celui-ci sort son chéquier, en détache un chèque qu'il entreprend de remplir. Le vieux ouvre alors la bouche pour la première fois :

- Qu'est-ce que vous faites ?
- Je suis en train d'établir un chèque.
- Et pour qui, s'il vous plaît ?
- Il faut bien que je m'acquitte de cette somme que vous venez de porter à ma connaissance.

Le vieux le considère longuement, curieusement, à la fois éberlué, fasciné et offusqué, comme si Mahfoudh venait de proférer des injures impardonnables. Son visage est parcouru, froissé, raviné par une série de tics contradictoires, révélateurs de Dieu sait quelle

émotion. Quelque chose de semblable à un sourire s'y esquisse, puis s'évanouit. Et ce qui sort à la fin de la bouche de l'homme retranché derrière ses lunettes est une voix chevrotante et pleurarde :

- Et monsieur croit sans doute que je vais accepter son chèque !

Comme Mahfoudh ne semble pas comprendre, le vieillard outragé glapit :

- Qui est-ce qui me dit que votre chèque est approvisionné? Pourquoi ne payez-vous pas en espèces comme tout le monde ?

Mahfoudh explique, en s'efforçant d'être calme, qu'il ne se balade pas avec un coffre-fort, qu'il ne savait même pas qu'il fallût payer pour récupérer son bien, qu'il avait bien de l'argent en venant ici, mais que le formulaire E68 ainsi qu'un déjeuner en ville lui avaient vidé les poches.

Le petit homme chafouin réagit alors de manière surprenante. Est-il convaincu de la bonne foi de Mahfoudh? Est-il désarmé devant son insouciante naïveté? Toujours est-il qu'il va jusqu'à faire la folie de sourire derrière sa moustache et ses lunettes, d'un bon sourire qui ride sa calvitie. Il tend la main pour prendre le chèque.

Mahfoudh maintenant regarde sa montre. Il est hanté par la peur d'arriver en retard à la cabine où il doit prendre son bon de sortie et d'être obligé de revenir le lendemain. Il sort de chez le vieux en courant, obliquant dans les couloirs. La cabine n'est pas encore

fermée. Il y pénètre en trombe, sa quittance à la main. Cette fois-ci, l'agent, sans doute pressé de partir, lui remet sur-le-champ son bon de sortie.

Mahfoudh sort, le précieux trophée à la main. Il pousse un soupir de soulagement : il va enfin pouvoir rentrer chez lui, tout ce qu'il lui reste à faire, c'est montrer son bon au poste de police de la sortie, une simple formalité qui ne nécessite ni marchandage ni brimade. Il regarde la mer dont il a oublié la présence depuis l'instant où il s'est pointé devant le premier guichet du port. Il respire à pleins poumons.

Au moment de mettre le bon de sortie dans sa poche, il s'aperçoit, effondré, qu'il n'est pas à son nom. Il reste quelques secondes désemparé. Puis il se met à courir à travers les couloirs de la fouille et sur l'esplanade qui mène vers la sortie en criant le nom écrit sur le bon. Celui à qui revient le bon est heureusement encore là, en train d'arrimer le chargement de sa camionnette avant de prendre la route. Il montre le bon de sortie en sa possession : il est bien au nom de Mahfoudh. Une simple interversion.

Mahfoudh, portant à bout de bras son chargement, quitte enfin l'enceinte du port. Il est dix-huit heures dix. Il aperçoit déjà, comme un fanal salvateur, sa Volkswagen coccinelle rouge qui l'attend dans le parking, à deux cents mètres de là.

La page culturelle et la page sportive, c'est tout ce que Mahfoudh regarde (et lit éventuellement) du ***Militant incorruptible.*** C'est donc Samia, lectrice plus éclectique et plus volontaire, qui découvre, entre la rubrique consacrée à la vie parlementaire et un article sur le reboisement, la petite information. La scène se passe dans la salle de séjour. Ils parlent de choses et d'autres (toutes les fenêtres sont fermées car de la rue monte un bruit impressionnant de chantier) en attendant l'heure de déjeuner. Tout à coup, Samia, qui feuillette le journal sans vraiment avoir l'air de le lire, s'écrie :

- Mais regarde-moi ça !

Mahfoudh se rapproche immédiatement, la curiosité en éveil. Il lit alors ceci :

## Un inventeur national primé
## à la Foire de Heidelberg

***Notre pays commence, grâce à l'effort et au savoir-faire de ses enfants, à arracher peu à peu une place enviable dans le concert des nations. Tout récemment encore, c'étaient les écrasantes victoires footballistiques où tout citoyen habité de patriotisme avait vibré à notre belle prestation en Coupe du monde ainsi qu'à notre suprématie continentale sanctionnée cette année par deux trophées : la Coupe et le Championnat des nations. Aujourd'hui, notre victoire se situe sur un autre terrain au moins aussi prestigieux que celui du gazon artificiel : celui de la technologie. En effet, un jeune professeur national, âgé seulement de 34 ans, M. Mahfoudh Lemdjad, a fait sensation à la Foire aux inventions de Heidelberg où il a reçu une distinction. Sa machine elle-même, un métier à tisser amélioré, symbolise cette double exigence de notre nation, ce double défi lancé à la fois au passé et à l'avenir: assumer la modernité en maintenant intactes nos racines. Ce nouveau trophée, ajouté à ceux qui ornent déjà notre mémoire collective, honore notre pays et ouvre du même coup la voie à d'autres génies méconnus, à d'autres imaginations créatrices qui ne tarderont sans doute pas à se manifester.***

Mahfoudh enchaîne immédiatement, comme s'il s'agissait de la même information, sur l'article suivant :

***A la suite des manifestations provoquées par des groupuscules d'étudiants, le Secrétariat national de l'Union générale des travailleurs a tenu une réunion mardi. Il a analysé la situation politique actuelle marquée par un climat de troubles dus à certains éléments tendancieux œuvrant pour les intérêts de l'impérialisme, de la réaction et de leurs valets, et proclamant des slogans allant à l'encontre de la marche et de la continuité de la Révolution. Après les cuisants échecs que lui ont fait subir les masses populaires fondamentales de la Révolution, la réaction n'a pas cessé de multiplier les manœuvres et de lancer des défis à ces masses qui ont remporté tant de victoires et réalisé d'importants acquis dans les domaines industriel, agricole et culturel. En réapparaissant aujourd'hui sur la scène des événements par de nouvelles méthodes, la réaction a choisi cette fois-ci comme bouclier le patrimoine populaire national, principe clairement énoncé dans la Charte nationale et pour la sauvegarde et la préservation duquel les masses populaires œuvrent. En fait, ces tentatives désespérées, qui s'inscrivent dans le cadre d'un large plan élaboré par la réaction, visent à porter atteinte à la souveraineté du pays, à son unité nationale, à la Révolution et à ses acquis populaires. Devant cette***

***situation, le Secrétariat national de l'Union générale des travailleurs est convaincu de l'attachement des masses populaires à la Charte nationale, croit en la volonté politique de la direction issue du quatrième congrès du Parti d'œuvrer à la concrétisation des objectifs de la Révolution, est conscient des positions fermes prises par nos travailleurs aux côtés des autres forces vives, à des moments cruciaux et dans les conditions difficiles que connaît le pays. Le Secrétariat national condamne les ennemis de la Révolution où qu'ils se trouvent et quel que soit le voile derrière lequel ils se cachent pour exécuter leurs basses manœuvres. Pleinement convaincu d'exprimer les aspirations profondes des masses populaires, il renouvelle son soutien absolu au président de la République, secrétaire général du Parti en vue de la poursuite de la Révolution, la défense et la consolidation de ses acquis. Il appelle les travailleurs qui sont les soldats de la Révolution à poursuivre l'œuvre sans relâche afin d'être le rempart contre lequel s'écraseront toutes les tentatives impérialistes et réactionnaires.***

Ce n'est que lorsqu'il a lu la quasi-totalité de cet autre article qui ne le concerne en rien que Mahfoudh commence à se poser des questions : qui est-ce qui a bien pu écrire l'article se rapportant à lui? Et quelle est la provenance de l'information? Il pense que c'est l'agence de presse nationale, qui possède un bureau

dans le pays d'où il revient, qui a signalé la chose. Et un journaliste à court d'idées, qui n'a pas dû écrire depuis des semaines, a poli la dépêche, l'a enjolivée, pour en tirer trente-cinq lignes d'une prose mariant la patrie, le football et la science dans le même hommage vibrant.

Mahfoudh est tout content de cette reconnaissance médiatique officielle, de cette revanche sur la bureaucratie minable, incapable de distinguer ce qui est grand de ce qui ne l'est pas. Il s'imagine tous ceux qui l'ont brimé et humilié, policiers, bureaucrates, secrétaires généraux de quelque chose, commissaires, appariteurs, lisant cette information et se mordant les doigts d'avoir agi avec un tel manque de discernement. Il ne doute pas que tout ce beau monde a bien lu les trente-cinq lignes du ***Militant incorruptible.*** Il pense aussi à ceux, beaucoup moins nombreux, qui ont essayé de l'aider; il se dit que cet hommage rejaillit d'une certaine façon sur eux. Mais comment réfléchir à tout cela, en discuter avec Samia et savourer en paix cette reconnaissance inattendue ?

La rue, en bas, vibre d'une multitude de bruits. Depuis quelques jours, des ouvriers s'acharnent à donner un autre visage au quartier. Un tintamarre incessant règne en maître dans la rue. Quand les marteaux-piqueurs se taisent, s'élèvent d'autres bruits moins assourdissants mais tout aussi insupportables : bétonnières, monte-charge, câbles mal huilés y vont chacun de sa musique propre. Tant de machines har-

gneuses, tant de pansements et de plâtrages arriveront-ils à colmater cette artère malade de la ville ? Il est difficile de rendre sa respiration aisée à cette cité adipeuse, essoufflée, accablée de multiples abcès et menacée à chaque instant d'infarctus.

Le local où se rassemblent ceux qui font l'histoire de Sidi-Mebrouk n'est qu'une sorte de cabane qui sert de remise au parc automobile de la mairie. Il y a là le maire lui-même qui accomplit son quatrième mandat, le secrétaire général, le responsable des projets et l'appariteur. Il ne manque que le vaguemestre parti le matin pour régler une affaire à la sous-préfecture et qui aurait dû être déjà là.

Les hommes n'ont pas voulu se réunir dans un bureau où un intrus ou un supérieur hiérarchique, venu à l'improviste de la préfecture, de la sous-préfecture ou de la cellule du Parti, aurait pu les surprendre et se poser d'indiscrètes questions.

Ils ont donc choisi de tenir ce conciliabule au milieu de la journée. Ils ne déjeuneront pas aujourd'hui, mais la conjoncture vaut le sacrifice. La situation est complexe, délicate, grave ; il convient de la démêler très vite. Ils ont lu l'information dans le journal et ils ont tremblé trois jours durant, attendant la réaction des

instances supérieures. Rien n'étant encore arrivé, ils décident de prendre les devants.

Le maire rappelle brièvement quelques données, juste pour la forme, pour ne pas poser abruptement la question qui les préoccupe :

- Comment justifier, lorsqu'il nous sera demandé des comptes, notre comportement peu édifiant à l'endroit d'un inventeur qui vient d'être cité dans les journaux ?

Il abandonne son arrogance coutumière pour solliciter le jugement, l'intelligence et le sens stratégique de ses subordonnés (qu'il traite d'habitude avec la hauteur d'un primate en face d'êtres unicellulaires). Ses collaborateurs restent silencieux, appréhendant d'avancer sur un terrain miné. Personne n'ose prendre sur lui d'ouvrir une brèche, de proposer une stratégie dont les conséquences seront très lourdes, une stratégie qui peut sauver et blanchir une municipalité comme elle peut provoquer sa chute.

C'est à ce moment de grande perplexité que la porte de la cabane est poussée doucement et que le vaguemestre s'y encadre, livide. Il a une peur bleue du maire. Il s'avance en tremblant comme s'il allait devant le peloton d'exécution et expectore un salut chevrotant, agonisant. Mais personne ne le regarde ni ne répond à ses civilités. Le silence dure toujours. Et c'est Skander Brik qui, parce qu'il ne s'embarrasse pas de rhétorique tatillonne et d'arguties intellectuelles, parle pour indiquer la voie à suivre.

- Ce qu'il nous faudra, dit-il, pour nous tirer d'affaire, c'est un bouc émissaire.

Tant de sincérité cynique et efficace laisse les autres réjouis, soulagés, mais prudents. Quelqu'un mêlera-t-il sa voix à celle de Skander Brik pour cautionner une démarche aussi évidente qu'aventureuse ? Le silence, de nouveau. Maintenant qu'une brèche est ouverte, tout le monde attend l'avis du maire. Celui-ci le sait bien et il se décide à parler :

- C'est la voix de la sagesse qui s'exprime par la bouche de notre appariteur. Et vous savez tous que la sagesse est parfois implacable. Elle ne se préoccupe pas des moyens, gardant son intérêt pour les grands buts. Comme dit je ne sais quel proverbe ou tout simplement ma logique, lorsque la main est gangrenée il ne faut pas hésiter à la couper afin de préserver la santé du reste du corps. Je vous laisse donc réfléchir, mais je ne doute pas un instant que votre décision est déjà prise avec la lucidité, l'unanimité, la cohésion et la combativité qui nous ont caractérisés en toute circonstance déterminante.

Il fait très chaud dans la remise. Mais l'atmosphère est plus détendue maintenant que le maire s'est prononcé. On entend déjà deux raclements de gorge suivis de chuchotements. La chasse à la main gangrenée est ouverte. Les cordes vocales s'exercent, se préparent à entrer en action et à s'inscrire dans l'histoire de Sidi-Mebrouk.

Le secrétaire général se décide enfin, car il sait

qu'aucune des deux personnes restées silencieuses n'osera prendre la parole avant lui. Il va commencer son intervention par la formule religieuse consacrée (Au nom de Dieu clément et miséricordieux), mais il se ravise, car il a peur que le maire, qui a parlé sans aucune formule ou invocation, ne prenne mal la chose, y lisant un reproche feutré.

- Comme nous nous y attendions, dit-il, monsieur le maire a, une fois de plus, parlé avec l'efficacité et la gravité requises par la situation. Oui, il s'agit d'une tâche d'envergure : préserver la santé de notre municipalité, de notre ville, de notre pays. Et, pour cela, je mêle mon humble voix à celle de monsieur le maire : il ne faut pas s'apitoyer sur les membres malades qui peuvent contaminer tout le corps.

Maintenant, c'est au responsable des projets d'entrer dans le débat. Cet homme sans grande expérience démagogique y va sans finesse particulière :

- Il nous faut chercher, si j'ai bien compris, un coupable commode qui ne pourra pas nous éclabousser. Il nous faudra surtout le trouver si nous voulons tirer notre épingle du jeu.

C'est au tour du vaguemestre d'exprimer son point de vue ou plutôt de cautionner et conforter celui qui a été exprimé par tout le monde. Mais il est tellement ému d'être arrivé en retard et tellement terrorisé par le maire qu'il n'arrive pas à ouvrir la bouche. Son opinion-formalité n'a pas l'air d'avoir grande importance et c'est Skander Brik qui revient à la charge :

- J'ai, à vrai dire, déjà pensé à celui qui nous tirera d'affaire.

Les regards convergent vers lui, interrogateurs et pleins d'espoir. Il laisse passer quelques secondes, puis enchaîne :

- Il s'agit de Menouar Ziada.

Le maire intervient aussitôt :

- A-t-il le profil nécessaire ? Y a-t-il des arguments contre lui ?

- Bien sûr, réplique Skander Brik, sinon je ne l'aurais pas choisi.

Les autres, qui connaissent tous Menouar Ziada, ne manquent pas d'être surpris. Ils s'attendaient à un coupable plus évident, un contre-révolutionnaire notoire, un libertaire déclaré, quelqu'un qui ait voté « non » aux élections (car les enveloppes sont quasi transparentes et on voit très bien la couleur des bulletins qui s'y trouvent), un riche non orthodoxe qui a eu le malheur de s'enrichir par ses propres combines et non pas, comme les gens honnêtes, en puisant dans les caisses de l'État. Menouar Ziada leur paraît une figure pâlotte, une proie ingrate qui n'offre pas beaucoup de prise. C'est pourquoi un malaise s'installe.

Puis le responsable des projets s'aventure :

- Que pourrons-nous lui reprocher ?

- Beaucoup de choses, crois-moi, affirme Skander Brik.

- Il faut alors établir les griefs pour asseoir l'accu-

sation, hasarde enfin d'une voix chevrotante le vaguemestre.

Et il se met à suer abondamment non tant sous l'effet de la chaleur qui règne dans la remise que de l'effort surhumain qu'il vient d'accomplir pour faire rouler les mots-montagnes de sa tête vers sa langue.

Skander Brik, qui aurait pu le dédaigner, pousse le sens de la largesse et de la chevalerie jusqu'à lui donner des explications.

- Ce qu'il nous faut, précise-t-il, c'est quelqu'un qui n'opposera de résistance ni par lui-même ni par l'intermédiaire d'alliés, c'est quelqu'un qui n'alignera pas ses arguments en face des nôtres, qui disparaîtra même probablement avant qu'il ne nous soit demandé d'argumenter et de démontrer.

- N'oublions tout de même pas, objecte le responsable des projets, que Menouar Ziada est un ancien combattant.

- Justement, s'accroche Skander Brik, c'est un épisode de sa vie qui n'est pas très reluisant. Je connais des détails peu flatteurs là-dessus. Menouar Ziada a même failli laisser un jour sa peau, exécuté par les nôtres comme un traître. Il y a, j'en suis certain, beaucoup de choses de cette période-là dont il n'aimerait pas qu'on parle.

- Mais qu'est-ce qu'il a à voir avec notre histoire ? s'enquiert le secrétaire général.

- N'est-ce pas lui qui s'est le premier rendu compte de la présence de Mahfoudh Lemdjad dans notre

ville ? Il a, au lieu de nous avertir, gardé le secret pour lui seul. De là à ce qu'il soit responsable des désagréments causés à l'inventeur, le pas n'est pas difficile à franchir.

Ils restent tous silencieux devant le raisonnement diabolique de Skander Brik. Apportent-ils leur adhésion ou sont-ils au contraire horrifiés ? Leurs sentiments n'ont pas d'importance. Ils savent seulement qu'ils sont prisonniers des desseins de l'implacable appariteur, qu'ils doivent se soumettre à sa logique et la suivre jusqu'au bout sans la possibilité de faire demi-tour ou même de s'arrêter pour se poser des questions.

Skander Brik maintenant agit comme le criminel qui passe aux aveux, bousculant les derniers remparts de la défiance et de la décence, s'avilissant pour s'absoudre. Il parle presque dans un état second, sans regarder personne en particulier - pas même le maire :

- Mon choix s'est porté sur Menouar Ziada, non seulement parce qu'il ne nous opposera pas de résistance, mais aussi parce qu'il est un membre peu utile de notre société. Il n'a même pas fait d'enfants pour le défendre ou tout au moins le regretter. Nous sommes d'accord sur un point : toutes nos actions doivent avoir pour objectif la santé de notre société. La perte de Menouar Ziada sera un élagage et non une amputation ; c'est une perte qui n'affligera personne. Il disparaîtra comme une lettre à la poste. Je crois même que tout le monde y gagnera.

Le maire regarde sa montre. Ils ont une vingtaine de minutes devant eux pour affiner la procédure, pour mettre en branle une stratégie qui lavera la mairie de ses péchés et honorera le génie national. Le coupable est maintenant trouvé : il reste à ébruiter son forfait. Parallèlement, une commission doit préparer les festivités où Mahfoudh Lemdjad sera officiellement gratifié par cette ville qu'il a élue pour passer avec lui à la postérité.

Les modalités pratiques ayant été arrêtées, les exécutants étant désignés, ceux qui font l'histoire de Sidi-Mebrouk sortent un à un de la remise, à trois ou quatre minutes d'intervalle. Ils regardent attentivement autour d'eux avant de prendre leur élan et de s'élancer à toute vitesse vers le bloc administratif. Le maire sort le dernier, en rasant les murs au début, puis en s'efforçant de prendre un air dégagé pour rejoindre son bureau.

Cette fois-ci, Skander Brik n'affecte même pas son sourire en forme de cicatrice. Il a un air grave, solennel. Il cueille Menouar Ziada de bon matin, à la sortie de sa maison, comme s'il l'avait attendu des heures durant avec la patience de l'araignée. Il se met à sa hauteur, mais ne lui parle pas tout de suite. Aucun mot n'est échangé entre eux, pas même le salut du matin. Ils font quelques pas ensemble, puis Skander Brik dit enfin :

- J'ai des choses très sérieuses à t'apprendre.

Menouar Ziada s'arrête aussitôt, mais sans regarder son accompagnateur.

- Pas ici, dit Skander Brik. On pourrait aller ou bien chez moi ou bien dans un endroit retiré, à la périphérie du village. Mais, tout compte fait, je préfère chez moi : c'est le seul endroit où nous ne courons pas le risque d'être vus ou écoutés par des gens indiscrets.

Menouar Ziada se remet en marche, mais derrière Skander Brik et non plus à ses côtés.

La résidence de Skander Brik est une petite villa

entourée d'un mur hérissé de tessons. Elle appartenait à une famille de riches colons qui possédait un vaste domaine agricole dans la région. Skander Brik s'en est emparé à l'indépendance, la mitraillette chinoise à la main. Elle était convoitée par d'autres personnes, des militaires gradés qui avaient proposé en échange d'autres logements à Skander Brik, mais celui-ci avait rejeté toutes les offres et défendu son butin avec une farouche ténacité. Ce qui l'attirait par-dessus tout dans cette villa, c'était le jardin où poussaient trois arbres fruitiers et foisonnaient des fleurs. Les trois arbres (un citronnier, un néflier, un figuier) sont toujours là, mais les fleurs avaient vite disparu, remplacées par des carrés de salades, d'oignons et de tomates, un poivrier acclimaté là de manière miraculeuse et quelques légumineuses. Une rigole traverse le potager ; son eau verdâtre, croupie, dégage une odeur nauséabonde. Mais cela ne semble pas déranger trois poules et une pintade qui s'y abreuvent goulûment. La façade de la villa, écaillée et désagrégée par endroits, a subi des replâtrages grossiers. Elle avait été enduite d'une peinture, selon toute vraisemblance beige, qui n'a pas été renouvelée depuis au moins trente ans.

Lorsqu'ils franchissent le seuil, Menouar Ziada n'entend aucun bruit et aucune voix. La mise en scène a-t-elle déjà été étudiée ? La maison a-t-elle été vidée afin que personne ne soit au courant du secret? Menouar Ziada se rend compte également que c'est la première fois qu'il pénètre dans cette maison, ce qui

est tout de même anormal pour deux citoyens d'une même petite ville, qui sont presque voisins, qui ont de surplus fait la même guerre et qui ont dû souvent se serrer les coudes pour affronter et réduire les revendications velléitaires de cette société nouvelle, de cette jeunesse impertinente qui n'a plus les mêmes dogmes et les mêmes signes de ralliement qu'eux.

La voix de Skander Brik le tire de ses rêveries. En fait, la maison n'est pas vide, car le maître s'écrie, à l'adresse d'une personne invisible :

- Femme, prépare-nous donc du café.

Les deux hommes s'assoient côte à côte comme s'ils étaient gênés de se faire face. Skander Brik parle :

- L'État est comme Dieu. Tous deux demandent notre respect et notre soumission. En outre, leurs desseins à tous deux sont impénétrables et justes.

Menouar Ziada, silencieux et très inquiet, attend impatiemment la suite. Il sait que la meilleure manière d'être fixé sur ce qu'on lui veut est de se taire, de ne pas dévoyer par ses remarques ou ses questions la ligne de pensée de Skander Brik. Celle-ci commence à se dévider.

- L'affaire Mahfoudh Lemdjad a eu des développements inattendus. Il faudra, mon brave ami, expier les entraves que tu lui as créées et la suspicion que tu as fait peser sur lui.

- Mais je n'ai rien fait de tout cela. Je ne lui ai pas créé la moindre entrave... Je ne l'ai même jamais vu.

- C'est là une version fantaisiste qui, je le crains bien, n'aura pas d'autre adhésion que la tienne.

La femme de Skander Brik arrive, apportant deux tasses de café sur un plateau. Le cœur de Menouar Ziada bat à coups précipités, sa gorge est sèche, son esprit est très embrouillé. Il comprend que sa position est éminemment dangereuse. C'est comme s'il se trouvait devant une bête fauve et qu'il lui fallût réagir très vite, avant que des griffes ne s'incrustent dans sa poitrine et dans sa gorge. Mais ni son esprit ni sa bouche n'arrivent à trouver aucune issue.

C'est Skander Brik qui reprend, après avoir bu deux gorgées de café :

- Ce que tu dis là est étonnant. Tout le monde en haut lieu parle de cette affaire. Même si les journaux ne s'en sont pas encore emparés, ils ne tarderont pas à le faire si nous n'y veillons scrupuleusement. Pour le maire, pour le secrétaire général de la mairie, pour le responsable de la cellule du Parti et surtout pour le commandant Si Abdenour Demik à qui nous devons tout, tu es le responsable des problèmes rencontrés par Mahfoudh Lemdjad.

- C'est là une regrettable erreur. Il faudra que je leur explique à tous.

- Ils n'ont pas besoin d'explications. Ils ont déjà tout décidé ; et ce que tu peux faire de mieux, pour ton intérêt et pour le leur, c'est de te rendre à leur décision.

- Une injustice va se produire. A qui peut profiter une injustice ?

- Ils sont au courant de tout. Et leur décision, crois-moi, n'a pas été prise à la légère ni de gaieté de cœur.

- Ils veulent que je me sacrifie ?

- Telle est notre destinée. Il faut savoir répondre présent chaque fois que l'intérêt du pays nous sollicite. Nous avons la chance d'avoir affaire à des hommes valeureux. Ils nous ont orientés durant notre glorieuse guerre et ils nous orientent aujourd'hui.

Menouar Ziada n'arrive pas à concevoir l'infortune qui s'abat sur lui. Il parle d'une voix tremblante :

- Mais tu te rends compte de ce qu'on me demande ? Et si je ne marche pas ?

- Je vais être franc avec toi. On exhumera la période de la guerre, on ressortira certains épisodes peu avantageux, on en inventera d'autres encore plus...

- On en inventera d'autres ?

- Oui. Ton nom sera sali à jamais. Tous les avantages dont tu jouis te seront retirés, tes biens te seront confisqués. L'opprobre sera jeté sur toi.

Skander Brik se tait, regarde de biais son hôte et il s'aperçoit que celui-ci n'a pas touché à son café. Un silence s'installe entre eux, compact, pesant. Menouar Ziada est aussi émacié qu'une gaule de frêne. Tout en lui - la tête, les membres, les doigts en forme d'appendices osseux, la charpente effilée - évoque un insecte. Il se met à trembler de tout son corps comme si une fièvre soudaine l'éperonnait. Il émet d'imperceptibles raclements de gorge, et Skander Brik croit

un moment qu'il est en train de pleurer. Il rassemble enfin ses esprits et pose la question-couperet, la question qu'il appréhende de poser depuis le début de l'entretien et qui, tant qu'elle n'est pas posée, le maintient, lui semble-t-il, à l'abri de l'irrémédiable.

- Que dois-je faire ? articule-t-il.

Il regarde timidement Skander Brik et remarque pour la première fois que ses yeux fixes, perçants et en même temps vides de toute expression, ressemblent à ceux d'un oiseau de proie. Les deux prunelles noires et dures pourraient jaillir du blanc des yeux et l'abattre comme des balles tirées à bout portant.

Skander Brik prend son temps pour répondre.

- Il faut que tu disparaisses, dit-il enfin très froidement. Ton suicide sera présenté comme un geste de remords, comme un acte de profonde lucidité, le rachat à prix d'or d'une malencontreuse erreur commise à l'adresse d'un grand inventeur. Ton nom, comme celui de notre municipalité, sera associé à cette invention au lieu qu'il soit traîné dans la boue.

Skander Brik s'acharne comme un chien de chasse qui a flairé l'odeur du sang. Les derniers mots, par leur dureté, sont minutieusement étudiés pour briser chez la victime le dernier rempart de protection, toute velléité de résistance ou même de protestation. Le coup semble avoir porté : Menouar Ziada reste là, toujours tremblant, hagard, abêti, atteint tout à coup d'aphasie, mâchonnant une bouillie de sons, mots ou idées embryonnaires qui n'arrivent pas à prendre

forme. Pour lui, l'univers a basculé. Il ne sait même pas où il se trouve. Va-t-il se lever et partir ? Va-t-il se coucher là et attendre la corde ou le couteau qui le délivrera? L'homme à côté de lui, qui porte une tasse à ses lèvres, est-il un ange ou un démon? L'agent de sa perdition ou la dernière perche de salut à laquelle s'agripper désespérément? Une profonde pitié pour lui-même l'envahit ; il voit sa vie comme un chapelet d'échecs et de souffrances et il se demande si une telle vie valait réellement la peine d'être vécue, si la solution qu'on lui propose maintenant n'est en fait pas la solution idéale qu'il aurait dû mettre en application depuis déjà longtemps afin d'enrayer une fois pour toutes ce mal qui s'appelle vivre.

Il pense à son village, à son père mort trop tôt et dont il ne se rappelle même pas les traits, à sa solitude d'homme stérile. Il pense aussi, inopinément, à Moh Saïd le fou abattu comme un vulgaire mouton, puis il pense à un épisode de sa vie au maquis.

Le groupe où il se trouvait venait de fondre sur un camion de l'armée d'occupation et, après un accrochage meurtrier, avait réussi à faire un prisonnier : un jeune homme aux formes délicates, effarouché, s'attendant à Dieu sait quels supplices. Les maquisards se mirent en route vers leur repaire, le prisonnier placé au milieu de la file. Lorsqu'ils arrivèrent à destination, un nommé Aliouate, homme à l'esprit un peu

dérangé pour avoir assisté dans son village à l'exécution par les soldats occupants de son père et de son frère, se précipita, le couteau brandi, pour mettre à mort le prisonnier. Ses compagnons d'armes s'interposèrent. Il renouvela son assaut à deux ou trois reprises, puis il se calma définitivement après que ses compagnons l'eurent pris à part et lui eurent parlé longuement. Tout le monde pensait qu'il avait renoncé à son funeste projet. Mais, pendant la nuit, il s'était levé en catimini et, trompant la vigilance de la sentinelle, il avait égorgé (sans doute durant son sommeil, car il n'y eut pas de cris) le jeune soldat mince comme une fille.

Menouar Ziada ferme les yeux et un grand poids se met à fondre en lui, tout doucement. Ses larmes coulent, abondantes, libérées, sereines. C'est comme s'il avait profondément foré en lui et atteint l'enfant délicat et sensible, l'enfant inaccessible au déshonneur et à la mort, qui peut pleurer sans honte et sans retenue, jusqu'à ce qu'il oublie le motif de son chagrin.

Skander Brik regarde sa proie effondrée, défaite, déchiquetée. Il éprouve une grande satisfaction. Il s'attendait quand même à plus de résistance et s'était armé en conséquence. Il s'attendait à devoir déployer des ruses et des arguments, supplier, menacer, épuiser son arsenal avant d'arriver à bout de cet homme. Et voici que celui-ci s'effondre de lui-même, offrant sa

gorge au couteau, guidant la main exécutrice. C'est une réussite complète, même s'il lui manque quelque part cette délectation que procurent les victoires durement acquises.

Skander Brik sent une émotion l'envahir. Ce n'est ni de la pitié ni du remords. C'est une émotion qui gonfle la poitrine, qui donne envie de marcher et de chantonner. C'est l'émotion du vainqueur qui regarde un parterre d'adorateurs et qui se sent pousser des ailes. Il émet de brefs toussotements, puis sirote une longue, voluptueuse gorgée de café. Il produit un bruit de lèvres, une sorte de succion érotique, et pose la tasse d'un geste lent, presque distrait.

Il s'adresse à Menouar Ziada sans même le regarder, comme si son attention était requise par quelque chose de plus important. Il lui parle comme le maître parle à l'élève, comme le père parle à l'enfant :

- La mairie donnera une impressionnante réception le jeudi pour honorer, en présence de beaucoup de responsables, l'inventeur Mahfoudh Lemdjad. Tu as donc quatre jours devant toi. Tu peux choisir - ultime délai - la veille de la réception. C'est un service inestimable que tu rendras au pays. Beaucoup de nos compagnons ont donné leur vie durant la lutte libératrice. Mais il n'est jamais trop tard pour le vrai patriote, même si la guerre est finie.

## *L'étoile tombée dans l'œil*

*Le grouillement enchanteur du souk. L'esprit de Menouar était emporté dans un tourbillon fou qui annihilait les repères. C'était donc cela la ville : cette agitation incessante, ces images s'entrechoquant, ces bruits qui se relançaient, ces couleurs qui se chevauchaient et se brouillaient. Et il lui avait fallu attendre d'avoir quinze ans pour découvrir cette face inconnue du monde qui s'illuminait et tournoyait, loin des horizons mornes de son village que seules les saisons paraient ou déparaient.*

*C'était pour Menouar un jour troublant et faste. Il l'avait attendu une semaine durant, sans cesser un seul instant d'y penser. Il savait que le marché où il devait se rendre était un marché pas comme les autres, car il durait une journée entière au lieu d'une simple matinée. C'était en outre un marché tellement lointain que les villageois qui s'y rendaient ne rentraient qu'à la nuit tombée. Et lorsque ce matin, à l'aube, Menouar avait sellé sa monture pour entre-*

*prendre le voyage, il s'était senti un autre homme, il avait pris conscience que quelque chose d'irréversible venait de se produire dans sa vie.*

*Ils avaient pris la route à trois dans la fraîcheur de l'aurore : Mekki, un homme marié, Lazhar, un grand gaillard de dix-neuf ou vingt ans et Menouar. Les collines devant eux ondulaient comme des vagues océanes. Les buissons étaient semblables à des nuages très sombres qui seraient descendus au ras du sol. La nuit traînaillait encore dans le ciel couleur d'antimoine, diluant dans son encre pâle les contours des montagnes. De temps en temps, les sabots ferrés des chevaux levaient des étincelles sur les pierres. Les deux compagnons de Menouar avaient leurs besaces chargées de légumes et de fruits. Lazhar traînait en outre, attachés à la selle de sa monture, deux grands béliers superbement cornus. Mais Menouar était léger, il n'avait rien à vendre. Il allait simplement au marché pour faire connaissance avec le monde, le vrai, celui qui a ses racines dans la ville. Il avait mis ses chaussures noires un peu raides d'avoir été rarement portées, une gandoura blanche comme neige et une jaquette étroite brodée que sa mère avait sortie mystérieusement d'un coffre (avait-elle appartenu à quelque ancêtre guerrier?). On aurait dit que Menouar allait à un mariage ; qu'il était le marié.*

*Ils pénétrèrent tôt dans la ville. Mais le souk était déjà un grand théâtre magique où les hommes se*

*croisaient, se bousculaient. Ils attachèrent leurs montures dans un bosquet d'eucalyptus.*

*Menouar marchait en tête, sans un regard en arrière pour ses compagnons. Il planait, assis sur un nuage capricieux. Il ne sentait pas à ses pieds le cuir rêche des chaussures qui entamait sournoisement sa peau. Il était immergé dans un espace fabuleux; pourtant, il s'y sentait un peu comme un intrus; on aurait dit que quelque chose ou quelqu'un s'employait à l'en écarter : les sons et les images semblaient venir de loin, arrivaient à lui étouffés ou déjà déteints, comme enveloppés dans de la ouate. Ses sens étaient assaillis ; ils paraient comme ils pouvaient aux assauts de couleurs, de bruits, de spectacles inaccoutumés. Il s'arrêtait de temps à autre pour regarder plus intensément un bibelot dans un magasin, des vêtements mirifiques comme il n'en porterait jamais, des personnes d'une élégance tapageuse. Ces personnes n'appartenaient pas au peuple de Menouar Ziada ; elles se recrutaient parmi les étrangers qui occupaient le pays. Menouar connaissait l'existence de ces étrangers, mais il n'y en avait aucun dans son village. Sans doute avaient-ils besoin d'un minimum de confort pour vivre. Aussi s'établissaient-ils dans des lieux bien précis - comme cette ville mirobolante.*

*Menouar se retrouva tout à coup entraîné par le torrent de la foule. Il se laissait dériver. Des voix se détachaient de la confusion du magma sonore :*

*d'aucunes vantaient des marchandises, d'autres en discutaient la qualité ou le prix. Certaines odeurs excitaient sa faim. Menouar était en plein centre du marché de légumes : dans des paniers, sur des nattes, par terre, s'étalait un potager hétéroclite où les légumes se côtoyaient sans ordre et sans logique, dans une juxtaposition de verts, de rouges et de jaunes.*

*Un étal était particulièrement entouré. Un homme y chantait dans une mélopée à la fois saugrenue et attractive les vertus des produits qu'il proposait: pierres minuscules, poudres, plantes (et même bêtes) séchées encombraient la petite table. Il s'en dégageait des odeurs fortes dont certaines prenaient à la gorge. Le marchand, coiffé d'un haut turban jaune pailleté, trônait comme un prince de conte au-dessus de cette étrange pharmacie en débitant une ritournelle comique énumérant les miracles accomplis par chaque produit. Menouar était particulièrement frappé par les vertus d'une poudre qui extirpait « les étoiles tombées dans les yeux ». Le vendeur désignait ainsi les taies. Il expliquait que ces taches intruses qui altèrent la majesté du regard sont des minuscules parcelles d'étoiles qui choient dans les yeux des imprudents. Prenez garde de trop fixer le ciel la nuit, disait-il avant de détailler la manière dont agissait sa pharmacie. Les explications paraissaient incroyables à Menouar. Il n'avait jamais réfléchi sur les taies, ayant la chance de ne pas en être affecté, mais il*

*n'aurait en aucun cas imaginé qu'elles fussent de provenance stellaire. Il pensa aux étoiles filantes, il pensa à ces pierres lisses, noirâtres comme du charbon que les gens chez lui disaient tombées du ciel et qu'ils appelaient « éclats de foudre ».*

*Ce fut au moment où Mahfoudh pensait au ciel et à tout ce qui s'y trouvait d'insolite et de défigurant qu'une jeune femme attira son attention. On aurait dit qu'un de ces « éclats de foudre » était tombé sur lui, incandescent. Il aurait, pour se soulager et expulser l'émoi qui l'oppressait, volontiers crié au contact de cette brûlure, si une peur confuse ne l'avait retenu. Il ne voulait pas se trahir de crainte de provoquer quelque situation indésirable. Dans sa poitrine galopait une débandade de lapins.*

*La jeune femme, évidemment, ne se doutait pas qu'il existait. L'admettrait-elle jamais? Mais cela ne semblait pas chagriner Menouar. Peut-être même préférait-il que cela soit ainsi. Il n'avait à aucun moment demandé à être payé en retour d'un regard ou d'un sourire. Il n'en rêvait même pas. Cela se serait-il produit qu'il aurait pris la fuite sans demander son reste. La situation lui convenait. Il pouvait se laisser éblouir sans rien craindre en contrepartie.*

*La femme avait un panier et allait d'un marchand à l'autre avec nonchalance, comme si le temps lui appartenait. Ses yeux d'un bleu profond, océanique ne regardaient personne. Menouar crut y déceler, en plus d'une hauteur affichée, une certaine cruauté.*

*Aussi préférait-il voir la jeune femme de dos. Il lui était ainsi loisible de se délecter (sans risque d'être surpris) de sa chevelure ondoyante qui devait fleurer la gerbe mûre, de ses hanches sensuelles qui faisaient songer à des pirogues, de ses beaux mollets découverts. Cette impression de chaud et de moelleux qui se dégageait du corps somptueux, Menouar la ressentait aussi dans le sien - à tel point qu'il étouffait, se croyait sur le point de défaillir comme lorsqu'il se débattait dans les vapeurs suffocantes du hammam.*

*Quel corps ensorcelant que celui des étrangères ! pensait-il. Comme il doit être dur de le posséder et d'en jouir en homme! C'est une épreuve impitoyable où l'on doit sans doute laisser sa force, sa bourse, ses troupeaux et ses chevaux, renoncer à la tranquillité d'esprit et aux habitudes qui vous lient à votre village et à la terre. Possédera-t-il, lui, cette fille ? Elle est plus âgée que lui, ce qui constitue un handicap. Menouar, pour l'instant, s'interdisait de voir d'autres obstacles. Il avait décidé de s'en tenir à cette barrière de l'âge - de s'y cramponner. Ainsi, il pouvait rêver et supputer. Il pouvait maudire les années sans lesquelles sa vie aurait adopté une autre tournure.*

*Menouar cogitait et agissait dans la plus parfaite déraison, oubliant les quelques achats qu'il devait effectuer. Il était aimanté par la jeune femme qu'il suivait à distance comme un chien servile et peureux. Mais il ne se reprochait rien. Un sentiment inconnu le*

*dominait qui était sans doute le bonheur. Aucune femme de son village n'avait jamais suscité en lui un pareil bouleversement.*

*L'angoisse s'abattit sur lui : cette femme allait disparaître, peut-être même qu'un homme viendrait la chercher. Menouar sentit ses jambes fléchir ; il avait envie de s'asseoir pour reprendre son souffle et ses forces. Le douloureux pressentiment ne tarda pas à se justifier: la jeune femme s'éloignait en effet, sans un regard pour les marchands. Menouar, le cœur tressautant, la suivit à distance, éperdu, jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière un portail en fer forgé. Personne, heureusement, ne lui avait parlé durant le trajet. Menouar en serait mort de jalousie, aurait peut-être renoncé à sa discrétion et à sa prudence, au risque d'appeler le malheur sur sa tête. Il avait envie de pleurer, de laisser s'ébouler avec fracas ce bonheur et ce chagrin accumulés en lui pour que tout le souk apprenne sa grande aventure, son émerveillement et son drame. Il ne se souciait plus des conséquences. Il était disposé à mourir, à payer chèrement un bonheur éphémère. Son corps, qui avait connu les frissons de l'extase, était prêt à accueillir les supplices.*

*Il errait comme éperdu dans l'immense ville dont il ne voyait, n'entendait, n'aimait et ne craignait désormais rien. Il était parti à trois reprises rôder du côté du portail en fer forgé. Il s'était posté chaque fois à une dizaine de mètres en se donnant d'illusoires occu-*

*pations de peur que les passants ne découvrent son manège de guetteur. Il avait désiré très fort, jusqu'à avoir mal à la poitrine, que la jeune femme ressorte ou apparaisse seulement à la fenêtre. Mais ses espoirs demeurèrent pure chimère. Il se décida finalement à s'éloigner de ce lieu qui avait englouti l'apparition féerique. Menouar devait mettre bien longtemps pour oublier cette femme qui avait suscité en lui un émoi comme jamais autre femme ne devait le faire. Ce jour de souk ne serait pas identique aux autres passés ou à venir; il garderait toujours ses couleurs à lui, son ivresse à lui et ses tourments à lui.*

*C'était presque le soir. Les trois compagnons, délestés de ce qu'ils avaient apporté et chargés d'autres objets et victuailles, se dirigeaient vers leurs montures. Le cheval de Menouar était attaché à une grosse racine d'eucalyptus que l'érosion avait exhumée. Il hennit fébrilement lorsque son maître s'approcha. Menouar, qui n'avait pourtant pas l'habitude de choyer son cheval, plongea la main dans sa sacoche et en retira une poignée d'arachides qu'il approcha des naseaux frémissants. La bête, qui n'était pas familière d'un tel régime de faveur, marqua un temps d'hésitation avant de tendre la tête et de sortir la langue. Elle croqua les délices offertes en agitant vigoureusement la queue et en raclant la terre de son sabot.*

*En cours de route, Menouar pensa que, à cause d'une jeune fille qui ne l'avait même pas regardé, sa*

*vie venait de s'arrêter pour prendre une nouvelle direction. Une partie de lui s'en était allée, mais sans déchirement et sans douleur. Un sentiment inconnu s'était installé, et Menouar ne serait plus jamais comme avant. La chose s'élargissait en lui comme une brèche où s'engloutissait la chrysalide de son enfance. Cette part de lui décédée commandait de porter le deuil. Menouar ne reverrait jamais la fille. Mais il n'était pas triste pour autant. Une incompréhensible exaltation, une chaleur inaccoutumée circulaient dans son corps qui parfois ne pouvait contenir le flux intense. Des désirs imprécis et une sorte d'envie de se dissoudre dans la nature s'affrontaient en lui. Ce soir-là, Menouar avait vécu en communion avec des choses auxquelles il n'avait jamais pensé : la paix crépusculaire sur les champs, les arbres que l'automne avait roussis, les fumées indiquant dans le soir la présence mystérieuse de l'homme, le jaillissement d'une alouette surprise dans le gîte qu'elle avait élu pour la nuit ou, beaucoup plus haut dans le ciel, le vol souverain d'un milan jetant un dernier regard sur son domaine.*

*Menouar était taciturne, mais agité. Il ne pouvait tenir en selle. Sans s'en rendre compte, il donnait de brusques coups d'éperon, et le cheval s'emballait, laissant loin derrière Lazhar et Mekki qui se regardaient, interloqués, déroutés par le comportement de leur jeune compagnon. De temps en temps, Menouar prêtait l'oreille à la discussion de ses aînés et il leur*

*en voulait de parler de choses insignifiantes alors que lui venait de vivre une journée bouleversante, aussi capitale que la naissance ou la mort.*

*La terre alentour était assoupie, baignée dans l'air doux de l'automne. Elle semblait, elle aussi, indifférente à l'émoi de Menouar. Mais ce n'était qu'une apparence, car des forces s'y agitaient, s'y affrontaient, et Menouar ressentait dans son corps toutes les tensions et tous les drames. Était-il malade ou ivre ? Il n'avait jamais consommé d'alcool, mais il savait que l'ivresse est un état où l'on perd sa raison et ses facultés de modération.*

*La nuit était maintenant impénétrable comme si la voûte céleste s'était effondrée. La lune n'avait pas encore fait son apparition. On voyait, semblables à des fanaux en haute mer, les feux lointains du village. Dans le firmament ténébreux, une étoile s'ébranla, traînant une queue incandescente. Dans quel œil va-t-elle tomber ? se demanda Menouar. Il pensa au guérisseur du marché. Guérit-il aussi ce chagrin et ce désir inconnus que les filles infusent en vous, qui vous donnent simultanément des envies de gambader et des envies de mourir ?*

*Menouar somnolait sur son cheval. Il joignit dans une ultime pensée l'étoile qui venait de s'éteindre et l'inconnue du marché.*

Les lampions qui éclairent le jardin de la mairie sont aux couleurs nationales. La journée a été chaude et gluante, et le soir, qui n'apporte pas de vraie fraîcheur, est quand même une appréciable accalmie, une sorte de sas qui endigue les grands torrents de chaleur. Des nuages de poussière très fine - multitude de particules en suspension - floconnent dans le halo des lumières où se glissent aussi en virevoltant des insectes nocturnes au vol silencieux.

Les tables sont dressées en plein air, et une tribune est improvisée entre les deux arbres du jardin. C'est là que le maire prononcera tout à l'heure son discours. Pour le moment, il discute avec d'autres notabilités : un officier supérieur délégué par le commandement du secteur militaire, le sous-préfet de Mekli, le responsable de la cellule du Parti, un commerçant prospère de Sidi-Mebrouk qui est aussi député - tous inaugurateurs professionnels, rhéteurs, spécialistes ès abstractions démagogiques, prometteurs de lune et

soutireurs de marques d'approbation ; ils ont beaucoup de pain sur la planche dans un pays jeune qui se construit et qui doit empêcher ses citoyens de se poser des questions en y répondant par avance.

Pas loin de ce premier concile évolue un groupe moins prestigieux constitué du secrétaire général de la mairie, du directeur de l'agence bancaire locale, du responsable des projets de la mairie et d'un représentant de l'union de la jeunesse âgé d'une cinquantaine d'années.

Mahfoudh Lemdjad, qui a essuyé le feu de toutes les curiosités, qui a été pressuré sous tous les angles, savoure maintenant une pause bienfaisante. On l'a questionné sur son travail, sur sa machine, sur ses projets, sur les universités où il a étudié, sur le lieu d'origine de sa famille, puis on l'a laissé tranquille comme si on l'avait vidé de tout secret et qu'il ne présentât plus aucun intérêt. Il est tellement heureux d'en avoir fini avec les questions qu'il ne se préoccupe nullement de sa solitude actuelle ; il ne se pose même pas la question de savoir s'il arrivera à trouver une personne avec qui entretenir une vraie discussion ou s'il passera le restant de la soirée accablé d'ennui et de malaise. Il n'y a aucune femme dans le jardin de la mairie. Mahfoudh s'y attendait, et c'est cette appréhension qui l'avait dissuadé de venir avec Samia.

L'atmosphère de cette clairière lumineuse découpée par les lampions dans l'épaisse forêt nocturne est

certes bien différente de celle du ***Scarabée:*** il n'y a pas ici le vin amical qui carillonne et tangue dans la tête, il n'y a pas la couleur fraîche - blé et neige confondus - de la bière moussant dans les grands verres accueillants. Ce n'est pas l'atmosphère euphorique et fraternelle que l'alcool répand autour de lui. Mahfoudh regarde la rangée de tables sur lesquelles trônent des bouteilles de limonade et d'eau minérale. Comme dans toute réception officielle, il n'y a pas une pipette d'alcool. Mahfoudh aurait voulu, à défaut de s'enivrer tout à fait, au moins se sentir un peu gai pour affronter sans contrainte, et pourquoi pas avec humour, la mascarade de tout à l'heure. Il aurait voulu être éméché pour réveiller en lui des zones d'ombre enfouies et réprimées, pour percevoir certains signes ensevelis sous la chape des convenances ou des interdits.

Personne ne vient encore l'importuner: il a apparemment, une fois pour toutes, répondu aux questions des curieux - ne sont-ils d'ailleurs pas animés d'une simple curiosité de bienséance ? Les gens qui évoluent dans le jardin sont d'abord venus pour manger et pour nouer, si la chance leur sourit, quelque relation avec un homme influent.

Soudain, la colonie humaine qui se presse dans la partie éclairée du jardin - comme si toute tentative d'échapper à la lumière pouvait être mal interprétée - connaît un grand mouvement, pareille à une procession de chenilles rencontrant un obstacle. Quelque

événement va se produire, et ceux qui étaient loin de l'estrade s'en rapprochent. Mahfoudh regarde du côté de l'estrade et voit le maire qui monte les marches en bois.

Le silence se fait. De toute évidence, l'intérêt général se concentre sur les tables occupant la pelouse et non sur la tribune car, sinon, le maire n'y serait pas monté tout seul : il y aurait eu avec lui l'officier supérieur, le sous-préfet et le responsable du Parti. Des applaudissements fusent de l'assistance avant que le maire ne commence à parler. C'est, de la part des applaudisseurs, une exhortation à les ménager, à prononcer un discours succinct pour les laisser enfin goûter aux choses tangibles après l'illusion des mots.

La trachée-artère martyrisée par sa cravate, le maire parle cependant de la voix forte, assurée, d'un homme rompu aux discours et aux formules officielles :

- Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Nous sommes rassemblés ce soir comme les membres d'une famille unie afin de célébrer une victoire précieuse ajoutée au palmarès chaque jour plus long des victoires nationales. Il ne s'agit aujourd'hui ni de politique ni de football : c'est dire la multiplicité des domaines où brille notre bonne étoile. Il y a parmi les invités de ce soir un homme encore jeune mais qui, par son savoir, son intelligence, un travail tenace en dépit des embûches dressées par certains égoïstes qui ne se sont jamais préoccupés du prestige de la nation, un homme, dis-je, qui a appelé la gloire sur notre ville

pour l'avoir choisie comme berceau d'une invention qui nous honore et nous grandit. Cet homme s'appelle Mahfoudh Lemdjad, et nous l'entendrons tantôt prononcer quelques mots à cette humble tribune.

Un mouvement se produit dans l'auditoire, des lèvres murmurent, des têtes se tournent de divers côtés vers Mahfoudh Lemdjad : qu'il s'agisse des gens avec qui il n'a pas parlé ou de ceux qui, l'ayant tout à l'heure accablé de questions, ont l'air de le redécouvrir après l'avoir quelque peu oublié. Le maire vient de lui donner une présence plus remarquable, une existence plus passionnante.

L'orateur laisse se dissiper cette légère agitation avant de poursuivre :

- L'intérêt que nos gouvernants portent à la science, la considération qu'ils témoignent aux hommes de savoir sont signifiés aujourd'hui par la présence à nos côtés de M. l'officier supérieur du commandement régional, M. le sous-préfet et d'autres personnalités prestigieuses que le manque de temps ne me permet pas de nommer. Ces hommes, qui ont mené la guerre libératrice, suivent de près aujourd'hui cette autre guerre contre l'ignorance et pour l'élévation du pays à l'échelle des nations prospères. Nous les remercions pour leur présence attentive, pour cette parcelle de leur précieux temps qu'ils nous accordent ce soir. Quant à M. Mahfoudh Lemdjad, nous saluons à travers lui la jeunesse saine et utile qui passe son temps non à se mêler de ce qui ne la regarde pas, non à criti-

quer telle décision ou telle action du gouvernement comme c'est devenu la mode de nos jours, mais à essayer d'enrichir ses semblables par le fruit de son génie. Je ne sais pas si l'ambiance de fête qui nous rassemble aujourd'hui peut autoriser des évocations malheureuses. Mais il faut savoir que des écueils ont été disposés sur le parcours de M. Lemdjad par un homme dont nous n'attendions pas un tel comportement. Il ne nous appartient pas, quant à nous, de juger les hommes et leurs actions. Nous nous félicitons simplement de la détermination de M. Lemdjad, de son courage face à l'adversité et, sans plus attendre, je le convie à cette modeste estrade dressée pour lui afin qu'il nous honore de quelques mots.

Des applaudissements accompagnent le maire qui descend précautionneusement les marches de bois, sans doute de peur d'en manquer une et de s'étaler. Mahfoudh, qui devient de nouveau le point d'attraction de tous les regards, se dirige vers l'estrade tandis que le maire vient à lui et lui donne l'accolade, geste qui déclenche une nouvelle série d'applaudissements.

Mahfoudh sait que le moment qu'il va passer sera un moment éprouvant. Il n'a jamais de sa vie parlé à une assemblée d'officiels, ne s'est jamais imaginé qu'il aurait un jour à le faire. Il a concocté dans sa tête un mini-discours anodin, ni dithyrambique ni désinvolte. La perspective de ce moment ne l'émeut néanmoins pas outre mesure, car il sait que les gens gavés de discours répétitifs, de directives sibyllines et

de recommandations irréalisables n'écoutent plus depuis longtemps ce qu'on leur raconte ; ils réagissent seulement, quelle que soit la teneur du discours, de la seule manière qu'on attend d'eux : en applaudissant. En outre, il se sait aujourd'hui la coqueluche de cette mairie qui lui a naguère fermé toutes ses portes : il peut dire tout ce qui lui passe par la tête, personne ne lui en tiendra rigueur. Son auditoire l'écoutera au début par curiosité, pour connaître le timbre et le débit de sa voix, puis il subira ses mots, les laissera glisser sur lui en pensant à tout autre chose et en attendant avec docilité l'heure de passer aux choses sérieuses.

Il parle d'une voix neutre, qu'il aurait souhaitée chargée d'humour - mais l'humour s'apprécie diversement et il doute que le public auquel il s'adresse présentement soit particulièrement sensible à l'humour.

- Vous savez certainement que les gens qui font dans les choses dites du savoir ou de l'esprit sont rarement sollicités pour parler. Alors, ils ont comme subi une atrophie de la langue. C'est pourquoi je vais être très bref en m'adressant à vous. Je voudrais avant tout remercier cette localité qui me gratifie aujourd'hui. C'est une localité où j'ai atterri par hasard et où j'ai connu des joies et des inquiétudes, des nuits blanches et des matins euphoriques. Mais je me suis, en dépit de tout, attaché à cette ville. Et voici qu'à son tour cette ville m'adopte. Quant à ma modeste machine qui reçoit ce soir des hommages un peu démesurés, je

rappellerai seulement tout ce qu'elle doit aux autres, en particulier aux femmes qui sont absentes de nos célébrations, mais qui se sont attelées des siècles durant à des travaux éprouvants pour tisser brin à brin notre bien-être, notre mémoire et nos symboles pérennes. A travers un métier où elles se sont usé les yeux et les mains et que je réinvente aujourd'hui qu'il a presque disparu, je leur exprime toute ma reconnaissance et je leur restitue une part infime des multiples choses qu'elles nous ont données.

Mahfoudh Lemdjad descend de l'estrade sous les acclamations de l'assemblée sans doute reconnaissante à l'orateur de l'avoir ménagée par son laconisme. Lui aussi n'est pas mécontent de sa très courte prestation. Il a été un peu grandiloquent mais sans, estime-t-il, friser le ridicule. Il s'est, en tout cas, acquitté d'une dette : il a donné ce qu'on attendait de lui et mérité de s'asseoir en paix et de passer le restant de la soirée dans la quiétude que procure l'anonymat, sans être importuné par des questionneurs indélicats et désœuvrés.

Maintenant, les couverts tintent allègrement. L'assemblée commence enfin à vivre, à parler à voix haute, à reléguer peu à peu le masque des convenances officielles. Quatre serveurs s'affairent autour des cinq tables accolées et, au fur et à mesure que les plats se succèdent, la bonne humeur s'installe, la nature reprend ses droits. Tous les déguisements, toutes les déférences de commande, toutes les gesticu-

lations d'estrade, toutes les promesses de lune que la nécessité politique édicte sont déposés les uns après les autres au vestiaire.

Mahfoudh est assis entre le responsable des projets de la mairie et le directeur de l'agence bancaire. Il s'estime heureux de ne pas se trouver aux côtés des hauts dignitaires : le sous-préfet ou l'officier supérieur, notamment, avec lesquels il n'aurait sans doute pas trouvé de quoi parler. On le laisse manger et rêver en paix. Maintenant que la partie protocolaire de cette soirée est terminée, les questionneurs sournois, qui ne devaient même pas écouter les réponses qu'on leur faisait, ne se sentent plus obligés de se faire violence et de demander des renseignements qui ne les intéressent aucunement. Ils préfèrent s'occuper de leurs assiettes et s'entretenir avec des personnes à qui ils ont quelque chose à dire.

Mahfoudh se contente d'écouter. Ceux qui font l'histoire de Sidi-Mebrouk et de toute sa région ne parlent plus de choses d'utilité publique. L'intérêt du pays, le bien-être de leurs administrés leur sont maintenant sortis de l'esprit. Ils révèlent leur face intime : pères non pas du peuple mais de leurs enfants, maris non pas de la République mais de leurs femmes, gestionnaires non pas de l'argent de l'État mais de leurs propres biens, soucieux non de leur ville mais de leurs villas. Mahfoudh intercepte une discussion passionnée, minutieuse, savante sur les Peugeot 505 SR couleur métallisée vert bouteille que des anciens combat-

tants vont recevoir ces jours-ci grâce à leurs licences d'importation (il y a cinq ans, c'étaient des Peugeot 504 GRD couleur métallisée vert olive).

Mais ce genre de dîners - qui ne sont pas illuminés, étirés, humanisés et dévoyés par le vin généreux et rayonnant - ne se prolongent pas longtemps. Les buveurs publics de limonades et de jus de fruits, qui réservent pour les soirées intimes les alcools savants et les vins fruités, abandonnent bientôt les tables avec force congratulations, courbettes, serments, rappels de promesses non tenues et se quittent dans la nuit tiède qu'éclaire une grosse lune circulaire qui dessine des ombres comme à midi.

Mahfoudh, qui a remis à Rabah Talbi les clés de son pavillon avant de se rendre à Heidelberg, se dit qu'il aurait peut-être, s'il en avait eu la possibilité, passé cette nuit à Sidi-Mebrouk au risque de décevoir l'attente de Samia.

Afin de récompenser l'inventeur Mahfoudh Lemdjad, la municipalité de Sidi-Mebrouk, à l'occasion d'une vente de terrains, l'a inclus d'office dans la liste des bénéficiaires.

Ce dont il a souvent rêvé, depuis qu'il vit dans cette banlieue aux allures faussement campagnardes, c'est d'un vrai paysage après la pluie. Le ciel serait luisant et frais avec un gros soleil tiède en son milieu, la route serait lavée de toute poussière, l'herbe propre scintillerait comme du cristal vert et l'alouette enfiévrée par la réapparition du soleil se répandrait en trilles louangeurs. C'est dans un paysage pareil qu'il avait ouvert les yeux, c'est par un matin pareil qu'il s'était insinué dans les beautés et les embûches du monde. Sa mère l'avait expulsé vers la lumière inexorable en lui disant tout doucement :

- Menouar, le temps est venu pour toi de connaître la terre splendide et périlleuse.

Il pense en toute sincérité, sans désir aucun de dramatiser, avoir croisé bien plus de périls que de splendeurs. Mais il n'y a pas de quoi se plaindre : sa vie aurait pu être encore plus difficile. Son enfance et son adolescence ont été tellement pénibles qu'il n'aurait

jamais imaginé pouvoir un jour, comme il le fait depuis des années, manger à sa faim, se reposer une journée entière sans y être contraint par la maladie, se vêtir chaudement en hiver. Il avait gardé les moutons des années durant, dans les étés accablants qui pèsent sur les épaules comme une chape de plomb, dans les hivers qui tannent la peau et nouent les muscles, dans les magnificences du printemps aux fleurs qui éclatent comme des blessures ou des breloques multicolores.

Il pense en ce moment à ces fleurs jaunes, élancées, dont les garçons mâchaient la tige pour en éprouver le jus acide et que les filles écrasaient en vue d'en tirer une teinture rougissant les mains comme du henné. Des étendues illimitées en étaient couvertes dès que les pluies d'hiver cessaient. Les agneaux s'y engloutissaient jusqu'à l'encolure. Le vent y traçait d'interminables ondulations qui allaient se perdre très loin, à la naissance des collines qu'escaladaient des buissons clairsemés.

A regarder les replis de ce tapis jaune déroulé à l'infini, la tête du petit Menouar devenait un immense trône où tous les rêves pouvaient tenir à l'aise et commander à tour de rôle. Son âme s'affranchissait des pesanteurs et gambadait au-delà des collines. Il écoutait la terre chanter. Des musiques, des chants exquis. A peine plus appuyés qu'une course d'insectes ou qu'un glissement d'ophidiens. Mais il n'était pas rare que s'élevât, parmi les multiples pépiements qui se

déplaçaient dans les buissons, la plainte mélodieuse d'un oiseau exaltant ses blessures d'amour. La nature luxuriante, lumineuse, juteuse et affriolante avait quelque chose de vorace. Elle quémandait une gigantesque semence telle une femme atteinte d'hystérie. Les enfants souvent lorgnaient vers la brebis impertinente. Des fleurs frémissaient lentement comme des papillons qui vont prendre l'envol. Les enfants suffoquaient d'un malaise chatouillant, voluptueux. Le soleil coulait d'un reflet égal qui contournait l'ombre des arbres. Il levait dans l'herbe épanouie un tumulte d'effluves et de couleurs, des volées de gemmes et d'écailles.

Mais la plus belle des aventures, c'était quand une brebis mettait bas. Menouar avait tant de fois connu ces expériences angoissantes et exaltantes à la fois ; il avait caressé la bête couchée, posé ses mains sur le ventre agité de spasmes, encouragé le travail par des paroles de tendresse. Un être flageolant était ensuite expulsé dont Menouar s'emparait et qu'il dirigeait vers la mamelle. Le soir, il prenait dans ses bras l'agneau, talonné par la brebis inquiète qui bêlait sans arrêt, croyant sans doute qu'on lui enlevait son nouveau-né.

Menouar Ziada remue des fragments de son passé, nage à contre-courant du temps comme un baigneur entraîné vers des rapides qui pense aux eaux calmes qu'il vient de quitter. Il fore dans sa mémoire pour chasser au loin le présent qui a le visage et les injonc-

tions de Skander Brik. Il sait désormais qu'il ne retournera jamais dans sa campagne pour y suivre une dernière fois la course éblouissante des saisons. Tout au plus l'y enterrera-t-on s'il a un peu de chance. Il sent monter à lui, l'enserrer comme des lianes exubérantes, d'épais humus et de vieilles odeurs : feuilles décomposées, fumures sur les champs d'automne, feux précédant les labours, odeur de la terre enfouie que la charrue exhume en traçant le premier sillon, cette sorte de plaie vive.

Ce pays que brûlent trois saisons sur quatre connaît pourtant l'eau diluvienne et le froid taraudant; il sait exhaler les odeurs rances de la décomposition, de l'humidité et de la moiteur. Menouar songe maintenant à l'hiver. Au désir d'enroulement qu'il suscite. Réintégrer la coquille. Réintégrer la matrice chaude. La magie du feu jaune. La chanson, la berceuse de la pluie. Les jeux sauvages du vent entre les murs de pierres sèches. Le givre accroché aux branches nues avec ses minces griffes luisantes. Le manteau de neige redoutable qui proclame que le monde est une pierre blanche qui mord le visage et les pieds. Les enfants faisaient de brèves incursions dans la rue livrée aux vents glaciaux : le froid leur ciselait un profil de chacal sous le capuchon du burnous. Des mots, ils n'en prononçaient pas beaucoup, comme si la parole était éradiquée par le froid veillant sur le silence sans failles de l'hiver, comme si la bouche en s'ouvrant s'exposait à un obscur danger. Les bêtes ne pouvaient

plus se rendre aux pâturages. Il fallait couper des provisions de branches de lentisques et les rapporter à l'étable. C'était une tâche redoutable : Menouar en revenait avec le nez endolori comme si on lui avait tiré la peau avec des pinces, les yeux rougis et larmoyants, les mains et les pieds gourds tels des morceaux de bois. Sa charge de lentisques jetée à terre, il se précipitait vers le feu, mais la chaleur, au lieu de le soulager, provoquait sur son corps de vives douleurs. C'était dans de pareils moments qu'il maudissait sa destinée de fils unique : s'il avait eu, comme ses amis, des frères et des sœurs que la mort n'aurait pas emportés en bas âge, il ne se serait acquitté d'une telle corvée qu'une fois par semaine sinon moins. Il y a toutefois des hivers moins ravageurs : il tombait pendant des jours une pluie fine et diaphane, tissu à la trame serrée. Se mêlaient même parfois les rayons timides du soleil et les fils tremblants de la pluie, deux couleurs complémentaires sur le métier à tisser du ciel. On appelle ce mariage de la lumière et de l'eau les « noces du chacal ».

Menouar Ziada est rappelé vers le présent : une personne se déplace dans la maison, entrechoquant des ustensiles. Il suit du regard sa femme qui passe. Des sentiments confus s'agitent en lui. Pitié? Haine? Amour? **Il** ne peut plus se repérer avec des mots. Est-ce là sa femme ou sa mère ? Une envie impétueuse mais vite réprimée : prendre dans ses bras ce paquet d'os et de peau sèche avec son odeur caractéristique, un

peu aigre-douce, des personnes vieilles mais propres.

Le désir est un mot qui lui est devenu étranger. Ce qu'il voudrait, c'est s'étendre, dormir, passer subrepticement d'un monde à l'autre : du monde de la vieillesse-enfer à celui de l'enfance-paradis. On lui avait souvent parlé de personnes qui s'endormaient sans malaise particulier pour ne pas se réveiller le lendemain ; de personnes qui prenaient calmement leur café le matin en discutant avec leur famille ou leurs amis pour être terrassées à midi ; de personnes qui accomplissaient leur prière, s'allongeaient pour une courte sieste et partaient.

Les villageois vous décrivaient le paradis ou l'enfer avec force détails pittoresques, comme s'il s'agissait du hameau derrière la montagne. On se préparait en quelque sorte à la mort dès l'adolescence. Mais cela n'avait jamais contribué à la rendre familière ou simplement acceptable à Menouar. C'était sans doute parce qu'il n'était pas du tout sûr de se réveiller dans l'au-delà - ni surtout de se réveiller dans un monde meilleur que celui-ci (où la vie pourtant ne déborde pas d'agréments !). Dans l'esprit des gens de son entourage, toutes choses étaient conçues et liées entre elles pour le pire des mondes d'ici-bas et pour le meilleur des au-delà : nos misères ne sont qu'un simple test pour déterminer notre noblesse d'âme, nos douleurs ne sont qu'une transition vers la félicité éternelle ; Dieu est omniprésent, il est témoin de chacun de nos actes charitables, de chacun de nos manque-

ments, de chacun de nos adultères, de chacune de nos diarrhées. Ces gens étaient conscients, pour la plupart, que leur vie n'était qu'une succursale du purgatoire.

Telle était la logique de ces générations qu'amputait et effritait la mort, ces générations qui souffraient sans bruit puis s'inclinaient avec soumission et reprenaient sans joie ni peine les gestes commandés par la survie avant de rejoindre à leur tour la file interminable des croyants qui attendent dans l'antichambre de l'au-delà le gong du Jugement dernier. Lorsque quelqu'un mourait et qu'il pleuvait à son enterrement, la mère de Menouar Ziada disait à son fils que c'était le ciel qui s'apitoyait sur cette pieuse personne. Menouar Ziada pensait en son for intérieur, mais sans oser l'exprimer à sa mère, qu'il devait mourir de par le monde des centaines de personnes pieuses par jour - de quoi désespérer d'avoir une seule journée de soleil dans l'année !

Vie d'effort et de privations. Adolescence étouffée. Désirs ravalés ou expédiés honteusement. Des éblouissements pourtant, aussi furtifs qu'indélébiles : une chanson envoûtante s'élevait chaque jour, au crépuscule, de la maison où habitait la veuve Khadra. C'était une chanson qui remplissait le village et tout le crépuscule du monde :

***Épargne le soleil torride***
***Au travailleur vaillant***
***Qui trime loin de moi.***

Cette chanson banale ouvrait pour Menouar des horizons insoupçonnés, évoquait des matins euphoriques, des voyages rudes mais pleins d'agréments, des chantiers grouillant de travailleurs. Les mots étaient-ils très suggestifs ? Ou alors toute la magie venait-elle de la voix de la chanteuse ? Menouar associait cette chanson à l'été, aux arbres figés par la canicule, à l'antienne des cigales. La veuve ne chantait-elle jamais en hiver ou était-ce le « soleil torride » du couplet qui jouait des tours à Menouar, imposait l'idée de saison chaude ? La chanson avait aussi une odeur. Sueur ? Terre picotée de pluie ? Fumée de cigarette ? Menouar avait envie, chaque fois que montait la voix de Khadra, de fermer les yeux, d'allumer une cigarette, de lancer des bouffées de fumée ostensibles, car la chanson parlait ensuite d'un jeune homme étranger et beau qui passait près de la source, une cigarette entre les lèvres.

Puis ce fut le mariage, la découverte de la femme - la femme de toute sa vie. Il l'écoute qui fait toujours son bruit d'ustensiles : elle doit savonner, récurer, essuyer. Tintement de métaux entrechoqués. Menouar a exploré avec émerveillement son corps, mais son corps est devenu une ombre, sa tendresse est devenue un arbre sec. Ils se croisent dans la maison, s'entendent marcher ou tousser sans un surplus d'attention. Des enfants auraient-ils changé leurs rapports ? Des enfants, Menouar Ziada ne saura jamais ce que c'est

que d'en avoir. Mais est-ce si dramatique que cela? Est-ce à ce point nécessaire pour vivre ? Ne fait-on pas plutôt des enfants pour pouvoir mourir, poussé lentement par eux vers la tombe? Piètre consolation que de savoir sa place occupée ! En réalité, l'homme qui a fait souche sur cette terre est plus difficile à déraciner; il est plus vulnérable et plus lâche devant la mort parce qu'il cherche à s'accrocher à ses attaches terrestres. Menouar Ziada se demande si ce n'est pas une chance que d'être stérile. Au moins, les choses sont claires une fois pour toutes. On est à l'abri des illusions et des supputations. A l'abri de certains soucis également. Si les enfants (mâles, bien entendu - les filles ne comptent pas) assurent la descendance, la pérennité du nom, il convient alors de s'inquiéter non seulement d'avoir soi-même des enfants (mâles), mais que ceux-ci aient à leur tour des enfants (mâles), qui doivent à leur tour... C'est une chaîne d'aberrations dans laquelle sa providentielle stérilité l'a empêché de s'engager. Ce doit être une grande douleur que de voir son fils stérile ou, ce qui revient au même, encombré d'une ribambelle de filles. S'il avait eu des enfants, sa mort aurait peut-être servi à quelque chose : rendre ces enfants heureux. Il se rappelle la mort de sa mère qu'il croyait pourtant aimer; il se rappelle l'impression de délivrance, de légèreté, de liberté - de bonheur presque - qu'il avait éprouvée à cette mort. Quelques jours après l'enterrement, il constata qu'il ne possédait aucune photo de sa

mère, que personne d'autre n'en possédait, et il se félicita de cette disparition intégrale qui ne laissait aucun signe derrière elle pour alimenter l'affection, le regret ou, tout simplement, le souvenir.

Que pense de tout cela la femme qui est en train d'astiquer ? Elle aurait pu abandonner Menouar Ziada et connaître peut-être d'heureuses maternités. Mais la femme ne procrée pas pour la tendresse ou pour le plaisir d'être mère. Elle procrée non pour se perpétuer mais pour perpétuer l'homme qui l'asservit. Elle aurait eu autant d'enfants que Dieu et l'homme auraient voulu qu'elle eût.

C'est une journée chaude, pesante, qui halète sous l'enclume du soleil. Une cigale dehors crie. La femme de Menouar Ziada doit se demander pourquoi son mari reste aujourd'hui à la maison. C'est vrai qu'il fait très chaud dehors. A moins que Menouar ne soit malade. Mais elle ne le lui demande pas. Elle est sur le point de le faire. Les mots sont trop lourds sur la langue. Il vaut mieux qu'ils y restent. Elle se sent aujourd'hui de l'entrain pour travailler, mais sa langue est flasque et immobile comme un noyé. Les casseroles s'entrechoquent, tintent, sortent étincelantes de ses mains.

Les pensées de Menouar Ziada le ramènent tout à coup à cette période qui a changé sa destinée et la destinée du pays tout entier. La guerre. Il a vécu des événements terribles ou inespérés : il a frôlé la mort à maintes reprises, il a failli être exécuté par les siens,

manqué devenir un héros. Mais il a tiré un avantage tangible : un bien-être matériel dont il n'aurait même pas osé rêver à l'âge de dix-sept ou de vingt ans. Manger à sa faim, vivre dans la propreté et la chaleur, dormir sans se demander s'il y aura à manger pour le lendemain. Il n'a pas été entreprenant, sinon il aurait possédé davantage. Il aurait eu, comme certains de ses pairs qui n'ont été plus méritants que lui ni au maquis ni une fois la guerre finie, des magasins, des camions et des bâtisses monumentales. Il a pris juste ce qu'on lui a donné, remerciant le hasard qui l'a poussé du bon côté au lieu de le jeter de l'autre. Il aurait pu, en effet, se retrouver dans les rangs de l'armée d'occupation. Il reconnaît humblement que seul le hasard (peut-on parler d'une bonne étoile? une bonne étoile vous éclaire toute la vie) a choisi pour lui. Car il n'avait ni le flair ni le cran de certains qui avaient servi les occupants et qui, à la dernière minute, les jeux étant faits, avaient rejoint l'armée nationale, puis avaient pénétré en libérateurs dans des villes ou des villages où, quelques mois (parfois quelques semaines) auparavant, ils se pavanaient dans un autre uniforme. Menouar Ziada n'aurait pas, non plus, osé quémander des attestations de combattant à l'exemple de beaucoup qui n'ont jamais quitté leur foyer durant la guerre et qui aujourd'hui se trouvent pourvus de titres divers qui leur valent non seulement le respect et parfois l'immunité, mais aussi des avantages matériels : priorité au travail, pension, retraite anticipée,

autorisation d'importer des biens qui ne se trouvent pas dans le pays.

Un silence net, translucide, presque inquiétant s'installe dans la maison. On n'entend plus que la cigale. La femme a achevé sa longue et minutieuse vaisselle.

Menouar Ziada sait maintenant parfaitement ce qu'il va faire et quand il va le faire. Le tout est de combler le temps (de quatorze à seize heures environ) qui le sépare de cette échéance. Il aurait été content de partir, n'était cette honte qu'on lui impose. Skander Brik avait cependant promis que sa mémoire serait rachetée et même honorée. Menouar ne sait pas s'il doit faire confiance à ces engagements, d'autant qu'il ne pourra pas les vérifier. Il formule des vœux fervents, même s'il sait que les hommes de la nature de Skander Brik sont capables de tous les retournements, de toutes les tromperies.

Un moment, sa vie lui paraît uniforme et quiète à l'instar d'une mer estivale, lavée de toutes les houles et de toutes les aspérités creusées par les années porteuses de décrépitude et de blessures. Menouar peut, pendant quatorze heures, en attendant la vague de fond qui l'emportera loin d'ici, nager et longuement s'ébattre dans l'eau insondable de la mémoire, dans la rade protégée de l'enfance. Il peut reparcourir certains paysages lumineux, énumérer et savourer de nouveau les rêves qui ont stimulé sa vie - rêves de gloire, rêves de plaisir, rêves d'amitié, rêves toujours irréalisables parce que parallèles au cours étriqué de sa vie.

Il va s'efforcer d'endosser une à une toutes ces vies qu'il aurait aimé habiter, mais d'où sa vie concrète et misérable le délogeait impitoyablement. Il sait que le rêve enrichit, fertilise l'imagination et la vie. Il n'approuve pas cette société très rude où il est né : on s'y méfie du rêve comme d'un penchant contre nature.

Un signe mélodieux vient comme transpercer Menouar Ziada. Une mésange dans l'arbre voisin. Il l'a déjà entendue à plusieurs reprises. Il est certain que c'est la même. Comme il est certain qu'il ne l'entendra plus jamais. Ni demain ni les jours suivants. Il ne tardera pas à divorcer d'avec ce qui provoque la lumière, la force et la hardiesse des désirs, la possibilité du rêve.

Voyager est toujours exaltant. Mais le voyage qu'il va entreprendre ne ressemble à aucun autre. Certes, il a déjà connu cette frontière effroyable entre les ténèbres et la lumière, entre l'élan vital et l'anéantissement, le jour où il avait été ligoté par ses propres compagnons d'armes, où il avait attendu, inconscient, presque fou, la balle ou la lame qui allaient le délivrer du froid, de la faim, de l'injustice et de la honte. Miraculeusement sauvé, il n'a jamais pensé qu'il lui serait donné de revivre un tel moment. Mais ce qu'il vit aujourd'hui est quand même différent : il va mourir sans violence et sans précipitation. C'est lui qui ordonnera tout : il s'efforcera de rendre la mise en scène supportable. Il sera le prêtre de la cérémonie et la victime expiatoire. Il pourra passer avec aisance

d'un rôle à un autre, d'un costume à un autre. Il pourra tout à la fois subir et regarder, décider et exécuter. Il pense juste un court instant, avec une horreur aiguë, que son corps va pourrir. Il regarde ses mains, sa poitrine. Mais il se dit que cela ne le concerne pas. L'idée de la mort ne lui suggère aucun paysage ni aucune condition. Elle reste close et compacte.

Il se remémore encore son pays. Il veut faire une rétrospective de sa vie, passer en revue les moments marquants, mais il n'arrive pas à trouver un ordre. Trop de choses, de paysages, de désirs, de sensations sont comprimés dans sa tête où ils se bousculent, s'emmêlent, luttent à mort pour emprunter l'issue étroite. Il reste englué dans l'enfance. Sa mémoire y est prise comme un oiseau piégé qui se débat vainement pour prendre l'envol. Il revoit un instant de cette enfance.

C'était un jour de fête : c'était l'***aïd*** plus précisément, non pas le petit ***aïd*** qui marque la fin du mois de jeûne, mais le grand ***aïd*** du sacrifice. Ce genre de fête est la seule trêve qui permet aux villageois de signer une journée d'armistice avec leur inexorable ennemi : la misère. C'est la seule journée où chaque être - quelle que soit sa condition - peut tourner le dos aux servitudes et prendre sa part de joie.

Cela commençait dès l'aube. On se levait en toute nâte - souvent après une nuit d'insomnie provoquée par l'impatience - pour humer, diffuse dans l'air, cette odeur de fête, de sang et de jouissance qui noue le

ventre. C'était un matin pas comme les autres. Avant même que les bêtes ne soient entravées, on vivait déjà une exaltation silencieuse, on baignait dans une fête intense mais contenue, on attendait qu'un coup de couteau la libérât... C'est alors que la jubilation se répandrait dans les cœurs, gronderait à la manière de l'orage. L'égorgeur n'était pas n'importe qui : il avait du tact et du prestige, la dévotion et le savoir-faire devaient cohabiter en lui. Il se montrait serviable et patient, mais n'en était pas moins pénétré de son importance. On le Voyait à l'air supérieur qu'il affichait pour toiser ceux qui lui amenaient leurs béliers, à l'air condescendant et protecteur qu'il adoptait avec les enfants évoluant autour de lui (il ne les chassait pas; on sentait qu'il avait besoin d'une galerie). Pourtant, ce n'était pas là une grosse affaire. Un simple geste rituel, aussi impersonnel qu'instantané. Il prenait le couteau rougi du sang du mouton précédent, prononçait une formule à voix basse, et la lame passait d'une oreille à l'autre. L'homme lâchait ensuite la veine jugulaire qu'il pressait de la main gauche et faisait un saut de côté pour ne pas être éclaboussé par le sang qui giclait au loin. Quant il avait tout fini, dieu vainqueur de ce champ de bataille où gisaient une quinzaine de bêtes, il essuyait son couteau sur l'herbe, puis le plongeait dans un seau d'eau où il le laissait. Il lavait abondamment ses mains et ses avant-bras poilus dans un autre seau.

Les bêtes étaient dépiautées et accrochées, la tête en

bas, à des branches de frêne ou d'olivier. Les couteaux et les haches s'activaient, les panses et les abats tombaient avec un bruit mou dans des plats. Il y aurait beaucoup de viande, le soir, dans les marmites noires de suie. Les enfants avaient suivi de loin la lutte, vu les bêtes terrassées dans un concert de bêlements. Les hommes au travail, qu'ils gênaient, les chassaient parfois d'une voix bourrue ou d'un geste faussement menaçant. Mais eux revenaient comme un essaim de mouches, car ils attendaient le moment où les vessies allaient être extirpées et jetées : ils s'en empareraient alors pour les vider et les gonfler. Il n'était pas rare qu'une vieille femme courbée, aux mains décharnées et tremblantes, s'approchât de la bête agonisante et récupérât dans un vase en terre cuite le sang encore fumant. Qu'allait-elle en faire? Un jour, Menouar avait découvert dans un coin obscur de la maison, parmi les petits silos de grains et deux grands chaudrons tout noirs qu'on n'utilisait que pour les fêtes, un vase de ce genre (une vieille femme décharnée l'aurait-elle laissé là ou bien sa mère aussi se livrait-elle à ces pratiques suspectes ?) Le sang avait durci et noirci et la couche supérieure était craquelée, évoquant les croûtes d'un eczéma.

***L'aïd*** qu'il se remémore tout à coup est un ***aïd*** particulier, gâché par de troublantes larmes. Larmes de désespoir de petite fille. La bergère Yamna se traînait par terre, accrochée à un agneau d'un an et demi qu'on menait vers le couteau. Elle gémissait, suppliait

qu'on épargnât cet agneau qu'elle avait élevé et qu'elle chérissait autant que quelqu'un de sa famille. Son père, qui devait trouver à un moment qu'elle dépassait les bornes du ridicule et perturbait cette journée de joie sacrée, se mit à la battre rageusement à coups de pied et à coups de poing pour lui faire lâcher prise. Comme elle résistait et criait, la rage du père s'accentua. Il se prit à la frapper, aveuglément, et le sang de la fille était déjà mélangé par terre à celui des bêtes égorgées avant que des personnes n'interviennent et ne l'arrachent à son père. Le petit Menouar, dont le cœur était prompt à s'émouvoir et à trembler (il savait qu'il n'en était pas de même pour tous les enfants), sentit comme un rideau qui tombait sur la fête. Il savait en tout cas que la fête était finie pour lui. Le soir, il ne put pas toucher à ce dîner de viande savoureuse comme il n'en aurait plus avant l'année suivante à la même époque.

Menouar Ziada a pris son déjeuner à la manière d'un automate, assez vite et sans y faire vraiment attention. Il ne sait pas s'il avait faim lorsqu'il mangeait et s'il est maintenant rassasié. Le soleil a décliné. L'air qui pénètre dans la maison est un air tiède de fin d'après-midi. La lumière aussi est moins écorchante. Ce qu'on use comme temps rien qu'à se souvenir !

Menouar Ziada a l'esprit engourdi, les membres lourds comme s'ils étaient pris dans une toile d'araignée. Il se sent sur le point de s'endormir - de connaître enfin cet état de grâce où il peut échapper à

lui-même, à ses misères, à ses rancœurs et à ses fantômes. Mais il ne s'endort pas. Il somnole, les yeux fermés pour mieux se couper du présent. Le muezzin lance son appel mélodieux, émouvant, avec quelque chose de lénifiant et de déchirant à la fois. Le paradis que promet la religion est-il aussi doux et musical que ce chant? Le muezzin s'étant tu depuis quelques secondes, il semble pourtant que son écho se prolonge comme une émanation intemporelle, comme un souffle reposant et délicieux qui cherche à se fondre dans la paix crépusculaire. Menouar Ziada voudrait bouger. Il ne le peut. Il ne sait pas si c'est son esprit qui ne parle pas assez fort à ses membres ou si ce sont ceux-ci qui s'ankylosent traîtreusement. Il est pareil **à** ce personnage de conte qu'un monstre (un ogre?) dévore en commençant par les pieds et en progressant vers la tête qui, elle, pense toujours et parle. Il dérive parmi les odeurs terreuses, les lumières tendres d'un territoire fuyant, révolu, inaccessible...

C'est maintenant l'heure des martinets. Leur vol fébrile et soyeux. Menouar sent décroître la lumière, la nuit s'avance à grands pas. Il n'a pas besoin de sortir pour savoir que le soleil, qu'on ne voit plus, darde vers le ciel un large faisceau rougeoyant comme une féerique queue de paon. Le monde peut maintenant se reposer, préparer de nouvelles énigmes, raviver ses énergies consumées pour affronter la course du lendemain. Les plus faibles des créatures de Dieu, les insectes qu'effraient le soleil et la fébrilité du jour,

peuvent maintenant décréter leur présence. Elles vont se mettre à bruire, à chanter, à roucouler, à s'enflammer pour la parade amoureuse. Menouar Ziada aurait aimé que lui poussent comme à elles des antennes, des élytres chantants comme des lyres, une carapace. Il aurait vécu loin des décrets des hommes, dans la fraîcheur des sous-bois, les branches mobiles des buissons, enroulé sous la pierre en attendant l'heure ou la saison propice. Les insectes ont-ils, eux aussi, leur paradis quand ils disparaissent? Il convient peut-être de s'assurer d'abord que les humains ont bien le leur. Si le paradis existe, il doit avoir la forme d'un nid douillet placé sur une branche touffue, hors de portée des prédateurs ; il doit avoir la consistance d'un terrier rembourré où l'on somnole pendant que le monde s'agite au-dessus. Il est à peu près certain que le paradis n'est pas celui que promettent ces prêcheurs fanatiques, irascibles et intolérants, qui n'hésitent pas à appeler à la violence, qui prennent le sabre pour emblème, qui excluent au lieu d'accueillir, qui condamnent au lieu d'absoudre.

Menouar n'a pas d'appétit. Il s'est mis à table pour dîner, mais ses mâchoires sont bloquées, son estomac se soulève à la vue de la nourriture. Il se lave longuement comme en une toilette mortuaire, puis il se met au lit pour continuer sa rêverie. Il sait qu'il ne dormira pas. Et il n'a pas dormi une seule minute. Il s'est levé à maintes reprises et a regardé son réveil. Celui-ci a l'air de se traîner, pareil à un marcheur recru. Ce n'est

qu'à regret que les aiguilles avancent, comme si elles allaient elles aussi au-devant de leur mort. 1 h 10, 2 h 38, 4 h 12, 5 h 09. Menouar Ziada se lève. C'est l'heure de la prière de l'aube. Bientôt se manifestera cette théorie d'oiseaux bavards que l'aube chaque fois ressuscite et fait chanter.

La corde est soigneusement nouée. Menouar monte sur la chaise sans trembler. Il ne se serait jamais cru une telle détermination, un si grand courage. Son esprit est d'une liberté, d'une netteté et d'une promptitude qu'il n'aurait pas imaginées. A peine sent-il le sang courir un peu plus vite dans son corps. Il attend patiemment, exempt de toutes les souillures et de toutes les morsures infamantes ; oui, il attend avec une quiétude souveraine que les choses inéluctables arrivent dans l'ordre, impitoyables et bienfaisantes.

La corde passée à son cou, il se penche d'avant en arrière, en des mouvements presque grotesques. Son pied fait basculer la chaise. Mais il ne peut pas la projeter aussi loin qu'il l'avait souhaité. Il sent quelque chose l'écarteler. Un serpent s'enroule autour de lui, empêche son sang de circuler. Une bête écailleuse, volumineuse et blessante a élu domicile dans sa gorge, a décidé de rester là jusqu'à son étouffement. Un torrent de douleur l'entraîne, où il se débat. Il ramasse toutes ses forces, les concentre et les durcit pour les lancer contre cette souffrance. Mais l'étau de

la souffrance se resserre, sa meule pèse sur le corps vaincu et broyé. L'espace d'une seconde ou deux, Menouar Ziada espère que c'est un rêve dont il se réveillera tantôt comme il se réveillait, enfant, à l'instant de dégringoler d'un sommet.

Menouar Ziada connaît un village. Un écheveau de ruelles le traverse. Elles relient les choses de ce monde et les choses des mondes pressentis : la rivière limoneuse, les étoiles qui guident les âmes perdues, les oiseaux que l'hiver malmène, l'ogre embusqué dans le noir, l'arbre paradisiaque dont un cheval lancé au galop n'arrive pas à épuiser l'ombre, le cimetière à l'orée du village et qui communique avec lui par un souterrain : et là ceux qui possèdent la formule peuvent dialoguer avec les morts ! C'est dans ce souterrain que Menouar...

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. F1RMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE **(4-02)**
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE **1995.** N° **26195-3 (59482)**

ROMAN

**TAHAR DJAOUT**
**LES VIGILES**

9 782020 261951

**Illustration Anthony Russo**

**Seuil, 27 rue Jacob, Paris 6**
**ISBN 2.02.026195.2/Imp.cn France 11.95-3 Cdt.**